

QUEEN MARY COLLEGE
(University of London)
LIBRARY

AUTHOR

MARCEL, G.

TITLE

La chapelle ardente.

CLASSIFICATION AND LOCATION

PQ 2625.A74

STOCK No.

59317

QMW Library



23 1050940 9

WITHDRAWN
FROM STOCK
QMW LIBRARY

**LA CHAPELLE
ARDENTE**

DU MÊME AUTEUR :

THÉÂTRE

Le Cœur des autres (GRASSET, *Cahiers verts*. Épuisé).

Un Homme de Dieu (ÉDITIONS DE LA TABLE RONDE).

Le Seuil invisible (GRASSET).

Le Quatuor en fa dièse (PLON).

Trois pièces : *Le Regard neuf*, *La Mort de demain*, *La Chapelle ardente* (PLON, épuisé).

L'Iconoclaste (STOCK).

Le Monde cassé (DESCLÉE DE BROUWER).

Le Chemin de crête (GRASSET).

Le Fanal (STOCK).

Vers un autre royaume : *L'Émissaire*, *Le Signe de la Croix* (PLON, collection *l'Épi*).

AUTRES OUVRAGES

Journal métaphysique (GALLIMARD).

Être et avoir (AUBIER).

GABRIEL MARCEL

LA CHAPELLE ARDENTE

Pièce en trois actes



LA TABLE RONDE

8, RUE GARANCIÈRE, 6°

PARIS

59317
PQ 2625. A73

C



Copyright 1950 by Éditions de la Table Ronde.
Droits de reproduction et de traduction réservés
pour tous pays, y compris l'U. R. S. S.

LA
CHAPELLE ARDENTE

PIÈCE EN TROIS ACTES

Cette pièce a été représentée pour la première fois, le 25 septembre 1925, par le Théâtre des Jeunes Auteurs, sur la scène du Vieux-Colombier.

PERSONNAGES

THÉÂTRE DES JEUNES AUTEURS

<i>Octave Fortier</i>	MM.	ARVEL.
<i>André Verdet</i>		HARRY KRIMER.
<i>Aline Fortier</i>	Mmes	JEANNE LION.
<i>Mireille Pradol</i>		SUZANNE DEMARS.
<i>Madame Verdet</i>		GERMAINE MICHEL.
<i>Louise</i>		CLAUDE MERYAN.
<i>Yvonne Cambrin</i> ...		GERMAINE GERANNE.
<i>Anna</i>		LILY LOURIOTY.
<i>Le petit Jacques</i> ...		CHRISTIANE MICHEL.

Mise en scène de Gaston BATY.

THÉÂTRE DE ROCHEFORT

<i>Octave Fortier</i>	MM.	CLAUDE MARTIN.
<i>André Verdet</i>		JEAN NEGRONI.
<i>Aline Fortier</i>	Mmes	MARY-GRANT.
<i>Mireille Pradol</i>		JEANNE CERVAL.
<i>Madame Verdet</i>		SEVERINE.
<i>Louise</i>		MARIE-ROSE CARLIER.
<i>Yvonne Cambrin</i>		ANNICK MARTIN.

Mise en scène de Claude MARTIN.

ACTE PREMIER

La scène se passe en 1920.

Un salon spacieux, à la campagne. Portes à droite et à gauche. Au fond, grande porte-fenêtre donnant accès au jardin qu'on aperçoit.

SCÈNE PREMIÈRE

ALINE, puis LOUISE

*Aline regarde dans le jardin avec son face-à-main, puis elle va à la sonnette près de la cheminée et presse le bouton.
Un temps.*

LOUISE, *entrant*. — Madame a sonné?

ALINE, *désignant le jardin*. — Qu'est-ce que c'est que ces jouets que je vois là?

LOUISE, *gênée*. — Il ne faut pas que Madame me gronde. C'est Mme Cambrin

qui m'avait dit de monter au grenier avec elle pour chercher dans les affaires de M. Raymond (*mouvement d'Aline*) si quelquefois il y aurait des joujoux pour Jacquot.

ALINE. — Vous m'avez demandé la permission?

LOUISE. — Moi, je voulais, mais Mme Cambrin m'a dit que ce n'était pas la peine. Quand on me donne un ordre...

ALINE. — Il n'y a que moi qui donne des ordres ici, Louise.

LOUISE. — J'ai cru que Madame serait d'accord... comme c'était pour son petit-fils...

ALINE. — Vous voudrez bien remettre cette boîte où vous l'avez prise.

LOUISE. — Quand Mme Cambrin verra ça... il paraît que Jacquot n'a rien pour s'amuser.

ALINE. — Pourquoi ma fille n'a-t-elle pas apporté ce qu'il fallait?

LOUISE. — A ce qu'il paraît qu'il y avait déjà un tel excédent...

ALINE. — Victor va tout à l'heure à la ville, il n'aura qu'à acheter le nécessaire.

SCÈNE II

LES MÊMES, MIREILLE

Elle est en tenue de tennis et tient sa raquette à la main.

ALINE. — Déjà de retour, ma chérie?

MIREILLE. — A cette heure-ci, le tennis commence déjà à être en plein soleil.

LOUISE. — Mademoiselle veut-elle que je lui prépare une autre robe?

MIREILLE. — Non, merci, Louise, je resterai comme je suis.

ALINE. — Alors, vous ferez ce que je vous ai dit, n'est-ce pas?

Louise sort.

MIREILLE, *allant à Aline, tendrement.* — C'est à peine si je t'ai dit bonjour... maman.

ALINE. — Maman... tu es sûre?... tu as bien réfléchi?

MIREILLE. — Oui, laisse-moi t'appeler maman.

ALINE. — Je ne sais pas, je me demande...

MIREILLE. — Si j'avais pu être sa femme, tu aurais trouvé ça tout naturel.

ALINE. — Peut-être.

MIREILLE. — Maintenant qu'il n'est plus là, il me semble que nous sommes encore bien plus près l'une de l'autre.

ALINE. — Mon petit ! (*Elles s'étreignent.*) En tous les cas... il ne faut pas m'appeler ainsi pour me faire plaisir... seulement si ça te vient spontanément... n'est-ce pas ? Peut-être tes parents en auraient-ils eu du chagrin, s'ils avaient pu le prévoir !

MIREILLE. — Puisque je ne les ai pas connus... Non, non, tu es bien maman pour moi.

Un silence.

ALINE. — Qui y avait-il au tennis ?

MIREILLE. — Comme d'habitude, Henriette, Jeanne, leurs frères... Robert Chan-teuil était là aussi.

ALINE. — Il vient presque tous les jours, maintenant?

MIREILLE. — Oui...

ALINE. — Toujours aussi déplaisant? (*Geste vague de Mireille.*) Moi, je ne sais de lui que ce que tu m'as dit.

MIREILLE. — C'est vrai qu'il n'est peut-être pas très sympathique... Il joue bien, par exemple.

ALINE. — Ah?

MIREILLE. — Mais quand on arrive, il a une façon de vous regarder des pieds à la tête...

ALINE. — Ce n'est pas le fait d'un homme bien élevé.

MIREILLE, *hésitant*. — On ne peut pas dire qu'il soit mal élevé...

ALINE. — Pourtant cette plaisanterie sur Jeanne Morel, l'autre jour, m'a paru de bien mauvais goût!

MIREILLE. — Quelle mémoire tu as! Je ne me rappelais même pas te l'avoir racontée.

Mais tu pourrais bien avoir raison. Avec ça, il a une façon de se moquer de la vieille tante des Morel, celle qui est sourde...

ALINE — En effet...

MIREILLE. — Oh ! et puis il est trop content de lui. Je l'ai surpris tout à l'heure en train de se regarder dans un miroir de poche. C'est vrai qu'il est plutôt bien de sa personne, mais tout de même... Tu ne l'as jamais vu ?

ALINE. — Non, je ne crois pas...

MIREILLE. — C'est un type qui ne plaît pas à tout le monde. Des cheveux très noirs et des yeux bleu clair. C'est très curieux. (*Un silence. Sous la pression de ce silence...*) Le regard peut-être un peu dur.

SCÈNE III

LES MÊMES, YVONNE

YVONNE. — Bonjour, maman ; bonjour, Mireille, ça va ? (*A sa mère.*) Sais-tu, par hasard, où on a mis les jouets que j'avais fait descendre du grenier pour Jacquot ?

ALINE. — Oui, je viens justement de dire à Louise de les remonter là-haut.

YVONNE. — Par exemple ! pourquoi ? Enfin, c'est insensé ! le petit qui est justement très grognon ces jours-ci, on ne sait pas comment le distraire.

ALINE. — Victor achètera ce que tu voudras à Villeneuve, il y va tout à l'heure.

YVONNE. — Pourquoi acheter quand il y a tout ce qu'il faut ici ?

ALINE. — C'est à moi qu'on présentera la facture.

YVONNE. — Ce n'est pas à cause du prix ; mais je trouve que ça n'a pas le sens commun de ne pas utiliser ce qu'on a : tu aimes mieux que tous ces jouets moisissent au grenier sans servir à rien ?

ALINE. — Je compte justement faire faire un meuble où je les rangerai.

YVONNE. — Ranger ! Je suis bien sûre que Mireille est de mon avis. (*Geste négatif de Mireille.*) Tu as une façon de comprendre le respect du passé !

ALINE, *d'une voix changée.* — Je t'en prie...

YVONNE. — Tu n'as pas la religion du passé, tu en as la superstition.

MIREILLE. — Yvonne !

ALINE. — Je ne te répondrai qu'un mot : quand on a été capable d'aller au bal trois mois après la mort de son frère, on n'a pas qualité...

YVONNE. — Encore ce bal ! toujours ce bal ! Ah ! le nombre de fois que tu me l'auras servi ! et quand je pense...

ALINE. — Assez, veux-tu. Il est inutile d'insister.

YVONNE. — C'est trop commode.

MIREILLE. — Tu fais du mal à ta mère, Yvonne... (*Mouvement d'Aline.*) Et moi, tu me blesses aussi.

Yvonne. — Je te blesse ?

MIREILLE, *les yeux fixés sur Aline.* — Il faut respecter ces sentiments-là, Yvonne !

YVONNE. — Le bon sens ne perd jamais ses droits ; si mon mari était ici...

ALINE. — Oui, c'est bien une phrase de ton mari, en effet.

YVONNE. — Moi, je vois d'ici que nous ne ferons pas long feu dans cette maison ; si ce n'était pas à cause de papa...

Elle sort.

SCÈNE IV

ALINE, MIREILLE

ALINE, *amèrement*. — Voilà !

MIREILLE. — C'est si douloureux... Ne crois-tu pas tout de même qu'il aurait mieux valu... tu as vu, je t'ai donné raison...

ALINE. — Si ce n'était que pour la forme !

MIREILLE. — Non, mais ces jouets, Raymond les aurait sûrement donnés à son neveu.

ALINE. — Raymond n'est plus là.

MIREILLE. — Des jouets, ce ne sont pas...

ALINE. — Si. Tu ne peux pas comprendre.

MIREILLE. — Pour moi aussi, naturellement, ce sont... des reliques.

ALINE. — Non, toi, tu ne l'as pas eu à toi tout petit, tu ne le revois pas comme je le revois, moi... quand on les lui apportait dans son lit, quand il jouait au jardin, quand il les prêtait, quand il les donnait... il aimait tant donner.

MIREILLE, *bas*. — Justement, alors...

ALINE. — Comment?

MIREILLE. — Rien.

ALINE. — Yvonne... elle aurait voulu tout rafler, il n'y a pas d'autre mot. Jusqu'aux livres de classe de son frère, pour quand le petit en aura besoin. Ah ! elle est prévoyante !

MIREILLE. — Ce pouvait être pour avoir... des souvenirs de son frère.

ALINE. — Elle ne l'a jamais aimé. Oh ! oui, elle l'appelait mon petit frère chéri... les mots qui n'engagent à rien. Mais qu'a-t-elle fait pour lui ? Non, non, il faut bien nous le dire : ici, il n'y a que nous deux...

MIREILLE. — Mais mon beau-père...

ALINE. — Oh ! d'ailleurs... (*Ses yeux se promènent distraitement sur la table.*) Tiens, au

fait, j'allais oublier de te montrer ceci que j'ai mis de côté pour toi.

Elle lui tend une enveloppe.

MIREILLE. — Qu'est-ce que c'est? (*Elle ouvre l'enveloppe.*) Oh! mais, comment ne me les avais-tu pas montrées plus tôt? « Paramé, 1902 ». C'est lui, qui est là, les jambes nues sur son fort? Comme il était grand pour son âge! Et là-dessus... Qu'est-ce qu'il désigne du doigt?

ALINE, *se penchant*. — Montre.

Octave entre à ce moment.

MIREILLE. — Venez voir, mon père.

ALINE, *reprenant presque brutalement les photographies*. — Non, donne.

SCÈNE V

LES MÊMES, OCTAVE

OCTAVE. — Qu'est-ce que c'est?

ALINE. — Aucun intérêt.

OCTAVE. — Je viens faire appel à votre mémoire : vous rappelez-vous, par hasard, ce qu'est devenu le lieutenant de Cluny ? Il a dû passer au 154^e, en février 18. Mais depuis ? il me semblait que nous avions appris...

ALINE. Je n'ai aucune idée là-dessus

OCTAVE. — Il faudra que j'écrive au dépôt. (*A Mireille.*) C'est pour mon bouquin, vous comprenez ; je parle du lieutenant de Cluny à propos de la tranchée de Francfort.

MIREILLE. — Vous êtes déjà si avancé ?

ALINE, *qui s'est plongée dans un livre.* — Il travaille beaucoup.

OCTAVE. — Il faut que tout soit fini pour le Nouvel An.

MIREILLE. — Pourquoi ?

OCTAVE. — C'est une limite que je me suis imposée ; il faut toujours se fixer une limite.

MIREILLE. — Cela doit représenter un travail énorme.

OCTAVE. — C'est surtout la correspondance avec les familles.

MIREILLE. — Si vous voulez me donner quelques-unes de ces lettres à écrire... (*Aline la regarde fixement.*) Qu'y-t-il, ma mère?

ALINE. — Rien, je suis étonnée.

OCTAVE. — Ces gens qu'il faut relancer trois... quatre fois... avant d'obtenir une réponse... Oh ! mais, j'ai de la persévérance... Tous ces pauvres bougres du 427, ce sont un peu mes enfants, et il faudra bien que je sache ce qu'ils sont devenus, tous tant qu'ils sont. D'abord, un régiment pareil... pensez donc, en trois ans, pas une tache, pas une défaillance... Si on ne l'avait pas dissous au lendemain des hostilités, je n'aurais pas donné ma démission.

MIREILLE. — C'est vrai?

OCTAVE. — Sûr !

ALINE. — Il paraît qu'on a apporté pour toi un paquet de chez Mazeret.

OCTAVE, *vivement*. — De chez l'imprimeur? Où est-il?

ALINE, *montrant la droite*. — On a dû le mettre là, à côté.

OCTAVE, *sortant*. — Pourquoi ne m'as-tu pas dit ça tout de suite !

Il sort.

ALINE. — Ma chérie, si tu ne veux pas me causer une peine profonde, tu ne renouveleras pas ta proposition.

MIREILLE. — Quelle proposition ?

ALINE. — Au sujet de ces lettres que tu as offert d'écrire.

MIREILLE. — Écoute, maman, si ça peut lui rendre service...

ALINE, *un peu durement*. — D'abord, cette correspondance l'occupe.

MIREILLE. — Pourtant...

ALINE, *allant à elle*. — Et puis, la seule idée de ce livre me fait horreur.

MIREILLE. — Mais...

ALINE. — Et j'aurais cru que tu partageais mon sentiment ; nous sommes d'accord, en général... Le fortin de la Madeleine, la tranchée de Francfort. (*Avec un sanglot.*) La cote 136, Mireille, la cote 136... il veut per-

pétuer le souvenir de ces tueries, de ces boucheries... et tu l'aiderais?... Non, mon petit, tu ne feras pas ça !

MIREILLE, *interdite*. — Je réfléchirai, je...

ALINE, *rassérénée*. — Dans ce cas, je suis tranquille.

OCTAVE, *entrant, il tient deux brochures à la main. D'une voix mal assurée*. — Voilà... ce n'est pas tout à fait la présentation que j'aurais souhaitée, mais on ne fait pas ce qu'on veut... enfin, vous allez me dire ce que vous en pensez.

Il tend gauchement une des brochures à Mireille, l'autre à Aline.

MIREILLE, *après avoir regardé*. — Oh ! qu'il est bien ! quelle excell...

Elle se tourne à ce moment vers Aline, qui est raidie dans une sorte de désespoir crispé, et s'arrête.

OCTAVE. — Vous voyez, il y a d'abord sa photographie, celle de chez Dupin ; sur l'autre, il a l'air d'un enfant. Là, les textes de ses citations, la mienne d'abord, quand il a été cité à l'ordre de mon régiment, et puis

celle de Verdun... et puis la dernière. Et alors ses lettres, celles qu'il m'a écrites à moi. (*On le sent gêné par la présence de sa femme. Il se force à parler, mais sa voix s'éteint peu à peu.*) Il y en a soixante-cinq, je crois, non, soixante-quatre... si... enfin, vous verrez... Les petits mots, je ne les ai pas reproduits... ça n'avait pas d'intérêt... La plaquette ne sera pas mise en vente...

MIREILLE. — Oui... naturellement.

OCTAVE. — C'est seulement pour les amis... pour ceux qui l'ont connu... Et toi, Aline, qu'est-ce que tu en dis?

ALINE. — Rien... absolument rien.

OCTAVE. — Comment, rien?

ALINE, *se contraignant*. — Le papier est bon... les caractères sont très... lisibles.

OCTAVE. — Eh bien, évidemment ! Il ne manquerait plus que cela qu'ils ne fussent pas lisibles !

ALINE. — C'est tout à fait bien.

OCTAVE. — Alors, tu es... contente?

Elle ne répond pas et reste, pendant

la suite de la scène, comme ensevelie dans une sombre méditation.

MIREILLE, *pour dire quelque chose.* — Nous nous y attendions si peu ! Voir ces lettres imprimées !

OCTAVE. — Oui.

MIREILLE, *bas.* — C'est une très bonne idée.

OCTAVE, *tendant l'oreille.* — Comment ? (*Mireille ne répond pas.*) Vous me donnerez votre exemplaire pour que je le fasse relier.

MIREILLE. — Merci.

OCTAVE, *à mi-voix, montrant Aline.* — C'est si difficile, on croit lui faire plaisir, et puis...

MIREILLE, *à mi-voix.* — Vous n'avez pas la même façon d'être malheureux.

SCÈNE VI

LES MÊMES, YVONNE

YVONNE. — Nous allons nous installer sous le cèdre avec nounou et le petit ; si

quelqu'un veut venir nous retrouver... Toi, papa, as-tu seulement dit bonjour à ton petit-fils?

OCTAVE. — Comment? je l'ai fait sauter sur mes genoux pendant un quart d'heure!

YVONNE. — Et toi, Mireille? tu sais qu'il te réclame!

ALINE. — Vas-y, ma chérie, tu viendras me prendre tout à l'heure pour aller chez la mère Noël; je lui ai promis de lui apporter un panier de cerises. Elle aura plaisir à te voir, pauvre femme.

OCTAVE. — Dites-lui donc que j'ai récrit au sujet de la médaille militaire de son gars!

ALINE. — Ah! oui?

MIREILLE. — Nous le lui dirons.

YVONNE, *en sortant, à Mireille.* — Il a été tué, n'est-ce pas, le petit Noël?... Du reste, pour que maman y aille...

Elle sort avec Mireille par la porte-fenêtre.

SCÈNE VII

OCTAVE, ALINE

Un silence. Aline feuillette la brochure, ses mains tremblent. Octave la regarde avec une sorte d'angoisse. Soudain, Aline a un sursaut.

ALINE. — Qu'est-ce que cela veut dire?

OCTAVE, s'approchant. — Quoi?

ALINE. — Cette conversation à laquelle il fait allusion... Tu ne m'avais jamais fait lire cette lettre.

OCTAVE. — Montre... (*Aline lui tend la brochure et le regarde fixement.*) Ah ! oui... (*Avec embarras.*) Qu'est-ce que tu me demandes, au juste?

ALINE. — Pourquoi dit-il : « Je me serais toujours repenti de n'avoir pas suivi ton conseil. » Quel conseil?

OCTAVE. — Mais...

ALINE. — « Merci de m'avoir montré le

chemin. » Et la date... (*Brusquement.*) Tu lui avais conseillé de devancer l'appel !

OCTAVE. — Rappelle-toi son état d'esprit : il était hésitant, bourrelé, c'était lors de ma permission de décembre 16. Il est venu me dire un soir... c'était ici justement... « Papa, que ferais-tu si tu étais à ma place ? »

ALINE. — Donc, un mot de toi aurait suffi à le retenir ?

OCTAVE. — Aline !

ALINE. — Tu tenais sa vie dans tes mains à ce moment-là ?

OCTAVE. — Il me demandait de lui parler franchement, d'homme à homme...

ALINE. — D'homme à homme ! Regarde-le...

Elle montre la photographie de Raymond sur la table.

OCTAVE. — Je n'avais pas le droit de tromper son attente.

ALINE. — Tu as abusé de ton prestige, de sa faiblesse, de la peur qu'il avait de déchoir à tes yeux...

OCTAVE. — Je lui ai fait comprendre qu'il était entièrement libre.

ALINE. — Quelle hypocrisie !

OCTAVE. — Je te jure que je n'ai pas exercé la moindre pression sur lui.

ALINE. — La guerre lui faisait horreur ; il n'aurait pas été difficile d'obtenir de lui qu'il renonçât à s'engager.

OCTAVE. — Tu n'y as pas réussi.

ALINE. — Par ta faute... Oh ! et puis, moi, à ce moment-là, je n'étais pas moi-même, je vivais comme dans un cauchemar. (*Un silence.*) Il comptait sur toi pour le dissuader de partir.

OCTAVE. — Tu outrages sa mémoire, tu fais de lui un lâche.

ALINE. — Un pauvre enfant qui voyait clair.

OCTAVE. — La guerre lui faisait horreur, dis-tu ? Qu'est-ce qui a aimé la guerre ?

ALINE. — Toi... Ce que tu disais encore l'autre jour au Dr Morel : « Nos plus belles années... »

OCTAVE. — Ça n'a aucun rapport. Ce n'est pas la guerre qui était belle, c'était le danger, l'amitié dans le danger. Une femme ne peut pas comprendre.

ALINE. — Tant mieux pour elle ! et puis, écrirais-tu tes mémoires si tu n'avais pas aimé la guerre ?

OCTAVE. — Ce ne sont pas mes mémoires. Ce sont les annales de mon régiment, c'est par fidélité.

ALINE. — Les autres, je vois bien comme ils sont ; ils n'en parlent jamais, c'est comme s'ils en avaient honte... Mais toi... tu ne peux même pas laisser les morts en paix.

OCTAVE. — C'est à moi de perpétuer le souvenir de leur endurance, de leur héroïsme, de leur...

ALINE. — Des mots. Et c'est à cause de ces mots-là que tout recommencera... jusqu'à ce qu'il ne reste plus personne.

OCTAVE. — Des mots ? Tu renies ton fils.

ALINE. — Mais toi, tu l'as...

Elle s'arrête.

OCTAVE. — Dis-le.

ALINE. — Non.

OCTAVE. — Va, je sais ce que tu penses.

ALINE. — Ah?

OCTAVE. — C'est ma faute s'il n'est pas revenu... Tu m'accuses de n'avoir pas assez veillé sur lui... Ah! pourquoi est-il venu au 427?

ALINE. — Comme si tu ne l'y avais pas attiré!

OCTAVE. — Il m'a demandé de l'y admettre, c'est lui qui a choisi d'y venir.

ALINE. — Il n'a rien choisi, il s'est laissé faire, il ne s'est pas défendu... C'est comme le jour où... (*On la sent secouée par des sanglots contenus.*) La cote 136...

OCTAVE. — Cette mission-là, il avait imploré pour qu'on la lui confiât.

ALINE. — Il ne pouvait pas faire autrement... C'est un engrenage... Non, non, Octave, je sais ce que tu vas dire, mais je ne veux pas... tu entends... je ne veux pas.

OCTAVE, *très pâle*. — Alors, moi, je ne l'ai pas aimé?

ALINE. — Moins que ton prestige.

OCTAVE. — Je n'ai pas souffert?

ALINE. — Une douleur d'homme, c'est un insigne... ça se met à la boutonnière... Oh ! ne le nie pas. J'ai vu certaines lettres que tu as écrites... après... le mot fierté revenait à chaque ligne : « Je suis fier... nous sommes fiers d'avoir donné à la France... »

OCTAVE, *fortement*. — C'est la vérité.

ALINE. — Oui, eh bien, c'est la preuve que j'ai raison. Quand on a souffert ce que je souffre, moi... on n'a pas de ces beaux sentiments, il ne reste pas de quoi se les offrir ; c'est hideux la souffrance, et ça ne se met pas en alexandrins.

OCTAVE. — Comment?

ALINE. — J'ai trouvé un brouillon qui traînait, et ton dictionnaire de rimes que tu n'avais pas rangé.

OCTAVE, *d'une voix secouée par l'émotion*. — Écoute-moi, Aline, je ne suis pas un comé-

dien, je suis malheureux, moi aussi, et je ne te permets pas, tu m'entends... Si j'ai eu l'idée d'écrire quelques vers, que je ferai graver sur sa tombe...

ALINE, *sourdemment*. — Non, non.

OCTAVE. — ...quand nous aurons ramené notre enfant ici, c'est pour honorer sa mémoire qui m'est sacrée et que toi tu t'obstines à outrager. Et, s'il nous voit, toi et moi, comme j'en suis sûr...

ALINE. — Tais-toi.

OCTAVE. — Tu peux te dire... tu peux te dire... (*André frappe à ce moment à la porte-fenêtre.*) Eh ! mais, c'est André... Entre, mon petit.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, ANDRÉ

ANDRÉ. — Bonjour, oncle Octave. Bonjour, ma tante.

OCTAVE. — Je comptais justement passer à la Martinière pour avoir des nouvelles de la consultation.

ALINE. — C'est vrai, c'était hier.

ANDRÉ. — Eh bien, décidément, il paraît que c'est nerveux.

OCTAVE. — Alors, ces suffocations?

ANDRÉ. — Aucune gravité.

ALINE. — Le cœur?

ANDRÉ. — Presque normal. Il m'a donné tout de même un peu de digitale.

OCTAVE. — Tout de même...

ANDRÉ. — Mais par excès de prudence. Il attribue ça à mon surmenage de l'an dernier. En somme, il n'y a qu'à attendre que ça passe.

OCTAVE. — Eh bien, voilà qui est parfait. Et ta mère doit être bien contente.

ANDRÉ. — Je vous avoue que, pour moi aussi, c'est un fameux poids de moins. On a beau faire, on finit par se frapper.

ALINE. — C'est évident.

ANDRÉ. — Est-ce que... Mireille est là?

OCTAVE. — Elle est au jardin avec Yvonne et le petit.

ANDRÉ. — Je l'ai aperçue de loin en passant du côté du tennis. Elle y va presque tous les jours, n'est-ce pas?

OCTAVE. — Elle a si peu de distractions, ici...

ALINE, *vivement*. — L'as-tu jamais entendue s'en plaindre? Elle a assez de ressources en elle-même; mais elle tenait avec raison à prendre régulièrement un peu d'exercice.

ANDRÉ. — Elle était avec ce Robert Chanteuil... Il paraît qu'il est très assidu au tennis, cet été. Il aurait l'intention de se fixer définitivement par ici, même de se marier.

OCTAVE. — Ah! oui?

ANDRÉ. — Peut-être est-ce une des petites Morel qu'il a en vue...

OCTAVE. — J'en serais surpris, elles n'auront que des dots insignifiantes, et il doit avoir de grosses exigences.

ANDRÉ, *troublé*. — C'est que les héritières n'abondent pas par ici...

ALINE. — D'après ce qu'on m'en dit, le personnage me paraît peu intéressant, et je suis étonnée que ses faits et gestes t'occupent à ce point.

ANDRÉ. — Mais, ma tante...

SCÈNE IX

LES MÊMES, MIREILLE

MIREILLE. — Tiens ! Bonjour, André...

OCTAVE. — Il nous apporte de bonnes nouvelles de la consultation d'hier.

MIREILLE, *gentiment, sans chaleur*. — Ah ! tant mieux.

André a détourné les yeux et aperçoit la brochure que Mireille a laissée sur la table; il la prend.

ANDRÉ. — Ah ! je ne savais pas...

OCTAVE. — Je viens de les recevoir.

ANDRÉ. — Tu ne m'avais pas dit que tu projetais cette publication.

ALINE. — C'est une surprise que ton oncle voulait me faire.

Elle s'est levée.

ANDRÉ. — Et tu crois que Raymond?... oui, évidemment...

ALINE. — Qu'est-ce que tu allais dire?

ANDRÉ. — Non, rien... je me demandais seulement...

ALINE. — Achève, voyons.

ANDRÉ. — Maintenant, ça n'a plus d'intérêt.

ALINE. — Raymond t'avait dit quelque chose?

MIREILLE, *bas, à André, d'un ton suppliant.*
— A quoi bon, à présent?

ANDRÉ. — Il ne m'a rien dit de précis, mais je me souviens que ces publications de lettres, de carnets de guerre...

ALINE. — Eh bien?

ANDRÉ. — Il trouvait tout ça un peu...

ALINE. — Impudique?...

ANDRÉ. — Mettons indiscret.

ALINE, à son mari. — Tu vois !...

Octave a une espèce de mouvement convulsif des épaules qui veut dire : « Qu'est-ce que tu veux que j'y fasse ? » Elle sort en fermant doucement la porte, par la droite.

SCÈNE X

MIREILLE, OCTAVE, ANDRÉ

Octave reste un instant silencieux, il paraît attendre de Mireille un mot qui ne vient pas, puis il dit d'une voix blanche.

OCTAVE. — Moi, je vais voir Jacquot, il n'y a encore que les gosses...

ANDRÉ, allant vers lui. — Mon oncle, je regrette...

Octave sort sans répondre.

MIREILLE, *amèrement*. — Pourquoi l'avez-vous dit?

ANDRÉ. — Je ne voulais pas... elle a insisté... ça n'a pas d'importance.

MIREILLE. — Vous croyez?

ANDRÉ. — Ce n'était pas contre lui, ce n'était contre personne; même s'il a fait une erreur...

MIREILLE. — Maman ne la lui pardonnera pas.

ANDRÉ. — Vous dites maman à ma tante, à présent? (*Un silence.*) Je vous assure, ça n'a pas d'importance... (*Comme convulsivement.*) Ce qui en a bien davantage... dites, il vous est donc si sympathique?

MIREILLE. — Je ne sais pas de qui vous parlez?

ANDRÉ. — Ce jeune homme avec qui vous jouez presque tous les jours... ce Chanteuil!

MIREILLE. — C'est un bon joueur de tennis.

ANDRÉ. — C'est pour vous qu'il vient, Mireille. Vous lui plaisez et, un de ces jours, il vous demandera d'être sa femme.

MIREILLE. — Il est donc bien mal renseigné ! Il n'y a personne dans le pays qui ne sache que tout cela est fini pour moi, qu'il n'en sera plus jamais question.

ANDRÉ, *humblement, heureux*. — Pardon.

MIREILLE. — Quand on a connu ce que j'ai connu... quand on a espéré ce bonheur-là...

ANDRÉ, *bas*. — Je sais.

MIREILLE, *s'exaltant*. — Vous ne savez pas... Il n'y a pas un seul être au monde, vous m'entendez, qui ne paraisse insignifiant, méprisable... Et alors ce garçon dont vous parlez et qui vaut d'ailleurs beaucoup mieux qu'on ne... (*S'emportant de nouveau.*) Et puis de quel droit m'avez-vous posé cette question ? Qui est-ce qui vous a permis de m'interroger ?

Elle va à la cheminée et y appuie les coudes, la tête dans les mains, le dos tourné à André.

ANDRÉ, *s'approchant*. — Je souffre... et ce n'est pas méprisable, ce que j'éprouve... Celui que vous pleurez, c'était mon ami... je l'admirais... Votre deuil est aussi le mien...

(*Bas.*) Je n'en suis pas jaloux... mais l'idée qu'un autre... ça je ne peux pas, je ne peux pas !

MIREILLE, *se retournant à demi vers lui, cruellement.* — Ce Chanteuil s'est battu, il a été blessé deux fois... (*André lui jette un regard chargé de reproche et s'éloigne, les épaules secouées par une sorte de frisson.*) C'est atroce, ce que je viens de dire... Pardon... Mais si vous vous doutiez de l'atmosphère dans laquelle je vis ici... Il y a des moments où il me semble que j'étouffe.

ANDRÉ. — Comment? Tout le monde vous aime ici, pourtant ; tout le monde vous a adoptée...

MIREILLE, *pensive.* — Oui.

ANDRÉ. — Ma tante ne peut pas se passer de vous...

MIREILLE. — Je ne peux pas non plus me passer d'elle.

ANDRÉ. — Alors?...

MIREILLE. — Quand on est indispensable aux autres de cette façon-là... je ne sais pas, on n'est plus libre... on ne... on ne respire

plus. (*Avec effroi.*) Ah ! qu'est-ce que je dis ? Non, ce n'est pas ça ; ce n'est pas ça... Vous ne comprenez pas...

SCÈNE XI

LES MÊMES, ALINE

Elle s'arrête un instant sur le seuil et les regarde.

MIREILLE, *allant à elle.* — Est-ce que nous ne devons pas aller ensemble chez la mère Noël, maman ?

ALINE. — On doit m'apporter ici les cerises que je lui ai promises.

Un silence.

ANDRÉ. — Du reste, il est tard, et il va falloir que je vous quitte ; d'autant que le médecin m'a recommandé de ne pas marcher trop vite.

ALINE. — Oui, naturellement.

ANDRÉ, *à Mireille.* — Vous ne viendrez pas voir ma mère un de ces jours, Mireille ?

MIREILLE. — Mais si... sûrement.

ANDRÉ. — Ne pourrions-nous convenir d'une date?

MIREILLE, *les yeux fixés sur Aline*. — Peut-être.

ALINE. — Ma chérie, c'est à toi de décider.

MIREILLE. — Dites-lui que je lui écrirai.

ANDRÉ. — Ne tardez pas trop... Au revoir, tante.

Il sort.

SCÈNE XII

MIREILLE, ALINE

ALINE. — Pourquoi avait-il cet air triste quand je suis entrée?

MIREILLE. — Mais...

ALINE. — Si vraiment le docteur l'a rassuré...

MIREILLE. — Il peut avoir d'autres soucis.

ALINE. — Il a toujours été très préoccupé de sa santé ; je ne lui en fais pas un crime ;

c'est un garçon très frêle... Bien qu'il exagérât quelquefois un peu les précautions. Raymond le plaisantait souvent à ce propos.

MIREILLE. — Il peut tout de même avoir d'autres sujets... d'inquiétude.

Elle a dit cela d'une voix un peu tremblante, sans regarder Aline. Un silence.

ALINE. — Ma chérie, puisque, de toi-même, tu as tenu à me dire « maman » — moi, tu le sais, je n'y songeais pas, je ne le souhaitais même peut-être pas...

MIREILLE. — Alors?

ALINE. — Laisse-moi finir, veux-tu ; c'est grave, je t'assure. Il ne faut pas que ce soit simplement un mot tendre, mais mensonger ; il faut que ce soit la vérité de ton cœur.

MIREILLE. — C'est la vérité.

ALINE. — Aie confiance en moi.

MIREILLE, *avec une sorte d'âpreté*. — Mais tu sais bien que je ne peux pas faire autrement que de me confier à toi... puisqu'ils sont tous morts, puisque je n'ai que toi...

D'ailleurs, je ne suis pas assez forte pour avoir des secrets.

ALINE. — Qui parle de secrets? Mais l'ombre d'une équivoque entre nous gâterait tout, tu le sens bien. Le deuil qui nous a réunies nous a du moins valu...

MIREILLE. — Pourquoi le dire?

ALINE. — Notre intimité, mon petit, je ne dirai pas que c'est pour moi une raison de vivre, mais c'est ce qui a fait que j'ai duré. Autrement, je pense que je n'aurais pas pu. Il ne faut pas que rien risque de la compromettre.

MIREILLE. — Mais il n'y a aucun danger.

ALINE. — Chérie, il pourrait y avoir un danger au contraire, si nous n'y prenions pas garde. (*Mouvement de Mireille.*) Comprends-moi : à ton âge, on ne peut pas, on ne doit pas répondre de soi ; tu m'entends bien, on ne le doit pas. On change ; c'est affreux, mais c'est ainsi. Il peut se développer en toi...

MIREILLE. — N'achève pas, je devine, mais ce n'est pas seulement inutile, c'est... Enfin, tu te rappelles bien ce que je t'ai dit

quand nous avons été là-bas, quand on nous a montré ces champs dévastés, ces pentes où rien ne poussera plus jamais... (*Sourde-ment.*) Moi, c'est la même chose.

ALINE. — Il est dangereux de l'affirmer ; peut-être même est-ce un peu... factice.

MIREILLE. — Tu me blesses.

ALINE, *avec douceur.* — Tu n'es pas très brave. (*Mouvement de Mireille.*) Moi, en tout cas, il y a un engagement que je puis prendre envers toi : quelles que soient les confidences que tu pourras jamais être amenée à me faire, je t'affirme qu'elles ne changeront rien à...

MIREILLE, *avec véhémence.* — Tu le crois, mais tu te trompes toi-même ; tu ne pourrais pas le supporter, comment veux-tu?... et moi non plus, je ne pourrais pas...

ALINE. — La confiance, telle que je la conçois, ne peut être qu'absolue ; quand je l'ai donnée, je ne la reprends pas... Si jamais tu te décides à refaire ta vie, et, au fond, c'est dans l'ordre...

MIREILLE. — Maman !

ALINE. — Ce ne pourra pas être avec un

indigne... non, après ce qui a failli être... il y a une dimiution morale dont je te sais incapable. Ce n'est pas un viveur, mettons, je ne sais pas, moi, comme ce Chanteuil, qui pourra jamais...

MIREILLE, *indistinctement*. — Pourquoi Chanteuil?

SCÈNE XIII

LES MÊMES, OCTAVE, YVONNE

*Ils entrent par la porte du jardin.
Octave porte sur son dos le petit Jacques
qui bat des mains en poussant des cris.*

OCTAVE, *s'apprêtant à déposer l'enfant*. — Là, mon vieux, ça suffit...

LE PETIT JACQUES. — Encore, grand-père, encore!...

OCTAVE. — Encore une fois le tour de la pelouse? une seule, alors...

ALINE. — Si cet enfant devient insupportable, ce sera bien ta faute.

YVONNE. — Heureusement que tu es là pour faire contrepoids!

OCTAVE, *déposant le petit à terre.* — Ce sera pour demain.

MIREILLE, *allant au petit.* — Bonjour, Jacquot ! (*Elle le caresse, puis, sentant le regard d'Aline et sa pensée posés sur elle, elle s'écarte brusquement. A Yvonne.*) On dirait qu'il a de nouveau été piqué depuis tout à l'heure ?

YVONNE. — Comme je le disais encore à la seconde, tant qu'on ne se sera pas décidé à vider l'étang...

OCTAVE, *à Yvonne.* — Alors je vais te montrer ça.

Il sort par la droite.

YVONNE. — ...Mais comme c'est un principe de ne toucher à rien ici...

ALINE. — Va toujours.

YVONNE. — Enfin, Mireille, je te fais juge. Il y a ici des meubles qui ne font rien et dont nous aurions besoin à la maison... je ne parle pas de meubles de valeur...

Octave rentre à ce moment, très pâle.

OCTAVE, *à Aline, à mi-voix.* — C'est toi qui as enlevé les plaquettes ?

ALINE. — Oui.

A ce moment, le jardinier frappe à la porte-fenêtre.

OCTAVE, *se contenant difficilement*. — Peut-on savoir où tu les as mises ?

ALINE. — Plus tard, si tu veux bien.

OCTAVE. — Tu ne les as pas détruites, tout de même ?

ALINE. — Je les ai simplement mises de côté. Ce sont les cerises, Alexis ? Voilà une demi-heure que nous les attendons. (*Elle prend le panier.*) Qu'est-ce que c'est que ces fleurs ? Tiens, il paraît que c'est pour toi, Mireille.

Elle tend un bouquet à Mireille.

MIREILLE. — Comment ?

ALINE. — C'est le jardinier de M. Chanteuil qui vient de les apporter.

YVONNE. — Eh ! mais, dis donc, Mireille !

OCTAVE. — De Chanteuil ?

MIREILLE. — J'ai eu la sottise d'admirer ses roses crimson, on les voit du tennis.

ALINE. — Je mets mon chapeau, rejoins-moi devant la maison, veux-tu?

YVONNE, *prenant le petit par la main et sortant avec sa mère.* — Maman, est-ce qu'il n'y aura pas moyen d'obtenir que le petit déjeune exactement à onze heures et demie?...

La suite se perd.

SCÈNE XIV

MIREILLE, OCTAVE

OCTAVE, *se contenant avec peine.* — Ma femme est capable de brûler les brochures.

Il attend une protestation qui ne vient pas tout de suite.

MIREILLE, *qui tient toujours les fleurs, la pensée ailleurs.* — Non... non... sûrement pas.

OCTAVE. — Vous croyez? (*Avec élan.*) Ma petite, si vous saviez... (*Il s'arrête.*) Mais vous restez là, avec vos fleurs. Je vais dire qu'on les mette dans un vase.

MIREILLE, *brusquement, avec une sorte de passion.* — Non, non, il faut les jeter.

RIDEAU

ACTE II

Même décor. Dix jours plus tard.

SCÈNE PREMIÈRE

MIREILLE, OCTAVE

Mireille est en train d'écrire. Elle se réfère de temps en temps à un carnet ouvert devant elle ; elle tressaille en entendant ouvrir la porte de gauche et respire en reconnaissant Octave.

MIREILLE, *assez bas*. — Je viens d'écrire ces quatre lettres pour vous ; si vous voulez les relire... ce serait peut-être préférable ; d'abord, mon orthographe...

OCTAVE, *qui n'a pas entendu*. — Hein ?

MIREILLE. — Je dis que vous feriez peut-être mieux de relire ces lettres.

OCTAVE. — C'est tout à fait inutile, je suis sûr qu'elles sont très bien.

MIREILLE. — J'ai donc écrit au dépôt de Dreux, comme vous me l'aviez demandé.

OCTAVE. — Bien.

MIREILLE. — Mais je suis presque sûre d'avoir tiré au clair l'affaire Dupont. Il a dû y avoir deux Dupont Gaston à la 8^e compagnie, et l'un d'eux ne figure pas sur les registres du dépôt. S'il est venu directement du dépôt divisionnaire...

OCTAVE. — Vous êtes épatante, Mireille. Ça me soulage tellement que vous ayez bien voulu vous charger de cette correspondance.

MIREILLE. — Cela ne vaut pas la peine d'en parler.

OCTAVE. — Quand j'écris trop longtemps de suite, j'ai comme une crampe qui me prend là. (*Il montre son avant-bras.*) Je ne sais pas si c'est du rhumatisme ou autre chose...

MIREILLE, *distracte*. — C'est ennuyeux.

OCTAVE, *l'observant*. — Vous êtes pâle...

MIREILLE. — Ce n'est rien.

OCTAVE. — Les yeux un peu battus.

MIREILLE. — Je ne dors pas très bien ces temps-ci.

OCTAVE. — Je m'en doutais, je vous ai entendue marcher la nuit dernière. Il ne faut pas vous fatiguer à écrire ces lettres...

MIREILLE. — J'ai été trop contente d'avoir de quoi m'occuper cette nuit ; quand on ne dort pas...

OCTAVE. — Oui, oui... mais ce n'est pas raisonnable, et si ma femme s'en doutait...

MIREILLE. — Vous n'irez pas le lui dire... Il vaudrait mieux enlever tous ces papiers ; ma belle-mère peut entrer.

OCTAVE. — Je croyais que vous lui disiez maman, à présent.

MIREILLE. — Mais en parlant d'elle...

OCTAVE. — Vous êtes un peu ennuyée?...

MIREILLE. — Comment?

OCTAVE. — D'avoir ce petit secret vis-à-vis d'elle?

MIREILLE. — J'aimerais mieux n'avoir rien à cacher à personne, c'est certain. D'autant que ce que je fais est si naturel. Mais si elle l'apprenait, elle serait peinée.

OCTAVE. — Vous croyez qu'elle vous en voudrait?

MIREILLE, *vivement*. — Mais non. D'abord, ce serait mesquin... et puis, enfin, je suis libre d'agir comme bon me semble.

OCTAVE. — Certes.

MIREILLE. — Non, c'est pour la ménager... elle souffre déjà tellement.

OCTAVE. — Elle n'est pas seule à souffrir, ici.

MIREILLE. — Je ne connais personne qui ait sa capacité de souffrance. Quand je la compare aux autres... c'est comme un don qu'elle a.

OCTAVE. — N'est-ce pas surtout qu'il y a comme une pudeur qui lui manque? (*Mouvement de Mireille.*) Sa douleur, je ne veux pas dire qu'elle l'affiche, c'est plutôt comme si elle la brandissait pour vous en écraser.

MIREILLE. — Vous me blessez.

OCTAVE. — Je *vous* blesse?

MIREILLE. — Tout ce qu'on dit contre elle, c'est contre moi qu'on le dit.

OCTAVE. — Mais, ma petite Mireille...

MIREILLE. — Oh ! je pense qu'Yvonne parlerait comme vous.

OCTAVE, *d'un ton changé*. — Non, Yvonne, ça... ça n'a aucun rapport... Mais voyez-vous, quand on se rappelle ce qu'a été ma femme autrefois... Jusqu'à la guerre, nous n'avions jamais... et puis le malheur est venu, et c'est comme s'il l'avait intoxiquée. Oui, c'est un poison.

MIREILLE, *âprement*. — Ce n'est pas une maladie d'être malheureuse... Est-ce que vous trouvez la maison trop triste, comme Yvonne? (*Mouvement d'Octave.*) La vie ne reprend pas assez vite? Vous souhaiteriez un peu de détente?

OCTAVE, *avec douceur*. — Ce n'est pas vous, qui parlez en ce moment, ma petite...

MIREILLE, *s'exaltant*. — Eh bien, moi, j'admire cela, entendez-vous, de toute mon âme... C'est peut-être terrible, mais il n'y a

que ça de beau. Tout le reste est médiocre... médiocre...

On la sent sur le point de fondre en larmes.

OCTAVE, *qui l'a regardée attentivement.* — Je n'aime pas vous voir vous exalter ainsi.

MIREILLE. — Ce n'est pas de l'exaltation, c'est le fond de ce que j'éprouve, et, s'il y a des moments où j'ai l'air de... d'abord c'est bien simple, ces moments-là, je les déteste.

OCTAVE, *avec gravité.* — Mais si vous êtes aussi profondément d'accord avec ma femme, pourquoi m'avez-vous proposé de m'aider dans ce travail... qu'elle désapprouve? Était-ce simplement pour moi?

MIREILLE, *les yeux baissés.* — Il ne faut pas non plus me croire annihilée ; je vous le répète, je ne fais que ce que je veux.

SCÈNE II

LES MÊMES, MADAME VERDET

Elle entre par la porte vitrée.

MADAME VERDET, *à Louise qui l'a conduite.*
— Merci, Louise... Bonjour, Octave.

OCTAVE. — Tiens, Marthe !

MIREILLE. — Tante Marthe, je m'excuse de n'être pas encore allée vous voir ; chaque jour il est survenu un empêchement.

MADAME VERDET, *d'une voix altérée.* — Vous serez toujours la bienvenue.

OCTAVE. — Assieds-toi. (*Elle s'assied.*) André est venu plusieurs fois ces temps-ci ; il m'a paru beaucoup mieux que l'hiver dernier.

MADAME VERDET, *réprimant un sanglot.* — Écoutez-moi, ma petite Mireille, il ne faut pas m'en vouloir, mais j'aurai un mot à dire à mon frère. Il pourra vous le répéter après, mais c'est si dur... je ne...

MIREILLE. — C'est tout naturel.

Elle sort doucement.

SCÈNE III

MADAME VERDET, OCTAVE

OCTAVE. — C'est à propos d'André ?

MADAME VERDET. — Oui.

OCTAVE. — Pas de sa santé?

MADAME VERDET. — Si.

OCTAVE. — Je vous croyais tout à fait rassurés.

MADAME VERDET, *d'une voix sans timbre.*
— André est perdu.

OCTAVE. — Qu'est-ce que tu dis?

MADAME VERDET, *qui ne peut plus contenir ses larmes.* — Condamné.

OCTAVE. — Voyons, c'est impossible, c'est toi qui...

MADAME VERDET. — Après la visite d'André... le docteur m'a écrit une lettre inquiétante pour m'expliquer qu'il n'avait pas pu lui dire tout à fait la vérité. Naturellement, j'y suis allée.

OCTAVE. — Et il t'a...

MADAME VERDET. — J'ai vu tout de suite... rien qu'à sa figure pendant qu'il me parlait... il ne souriait pas, il parlait bas, comme si...

OCTAVE. — Mais, ma pauvre Marthe, tout ça, c'est de la pure imagination.

MADAME VERDET. — André est à la merci d'un accident qui peut se produire demain... ou dans six mois... ou... on ne sait pas, enfin, on ne sait pas...

OCTAVE. — Allons, qu'est-ce que tout ça signifie? mais nous sommes tous à la merci d'un accident!

MADAME VERDET. — Non, non, il m'a expliqué, c'est un défaut du cœur!

OCTAVE. — Et puis après? moi aussi, j'ai un défaut au cœur; surtout depuis que j'ai quitté l'armée je m'en aperçois rudement. Je ne me crois pas encore mort pour ça.

MADAME VERDET, *d'une voix tremblante*. — Écoute-moi, Octave, ce n'est pas la peine. Je te répète qu'il m'a expliqué, c'est une valvule qui peut brusquement cesser de fonctionner; rien qu'une fatigue, une émotion trop forte...

OCTAVE. — Mais alors, comment ne s'en est-on pas aperçu plus tôt? Ce n'est pas la première fois qu'il consulte, que diable! et pendant la guerre, toutes ces visites...

MADAME VERDET. — Je pense que cela s'est beaucoup aggravé au cours de ces der-

niers mois... Octave, je regrette maintenant qu'il ne soit pas allé au front comme il le désirait; même s'il avait été... fauché tout de suite, il aurait eu au moins... au moins...

Elle ne peut terminer.

SCÈNE IV

LES MÊMES, ALINE

ALINE. — Qu'y a-t-il?

OCTAVE. — Marthe nous apporte... de mauvaises nouvelles d'André. Le spécialiste qu'elle est allée voir hier est... enfin, n'est pas optimiste.

ALINE. — Comment? (*Elle va à Mme Verdet.*) Ma pauvre Marthe, mais c'est atroce. (*Elle l'embrasse longuement.*) Alors ce qu'André nous expliquait l'autre jour?

MADAME VERDET. — On ne peut pas lui dire la vérité; ça pourrait le tuer...

ALINE, *restant serrée contre elle.* — Oh!

MADAME VERDET. — Il ne sait même pas

que je suis allée voir le médecin... et même, s'il vient par hasard, n'aie l'air de rien...

ALINE. — Marthe, voyons, tu peux compter sur moi. Mon Dieu ! pauvre petit.

MADAME VERDET. — Si au moins je pouvais penser qu'il a été heureux ! mais il n'a rien eu de la vie que de l'amertume, rien que des déceptions. Pendant la guerre, personne ne peut savoir ce qu'il a souffert.

ALINE, *avec douceur*. — Mais si...

MADAME VERDET. — Il avait toujours l'impression qu'on le méprisait parce qu'il ne se battait pas... Il évitait ses cousins quand ils venaient en permission... Oh ! pas Raymond, lui a toujours été si bon !

ALINE, *pensive*. — Raymond l'aimait beaucoup.

MADAME VERDET. — André me parle si souvent de lui.

ALINE. — C'est vrai ?

MADAME VERDET. — Réfléchis, Aline... la jeunesse qu'aura eue cet enfant ! Pas une seule joie !

ALINE. — Tu exagères.

MADAME VERDET. — Tant que son père a vécu, je n'ai pas eu le temps de m'occuper d'André... et, d'ailleurs... on ne peut rien les uns pour les autres. On est seul.

ALINE, *profondément*. — Non, Marthe, on n'est pas seul.

MADAME VERDET. — Merci ! Ah ! tu es bonne... il faut être malheureux comme moi pour t'apprécier. (*Mouvement d'Octave.*) Au moment de la mort de mon pauvre Charles, ça a été pareil, je m'en souviens bien.

ALINE. — Oui, c'est dans le malheur qu'on se retrouve.

MADAME VERDET. — Où est Octave ?

Il est allé à la fenêtre et regarde au dehors.

OCTAVE, *sans se retourner*. — Je suis là.

ALINE, *sourdement*. — Il n'y a que le malheur qui soit vrai.

MADAME VERDET. — André dit toujours que tu es une nature si profonde... C'est bête de te le répéter, mais lui aussi il ressent

tout si profondément ; quelquefois, j'en suis effrayée... Il a beau être très maître de lui, il ne peut pas me cacher ce qu'il éprouve...

ALINE. — Vous êtes très unis.

OCTAVE, à *quelqu'un qu'on ne voit pas*. — Bonjour, bonjour.

MADAME VERDET. — A qui dit-il bonjour?

ALINE, *qui s'est levée pour regarder*. — Au petit, il joue avec Mireille. Yvonne est à Villeneuve.

MADAME VERDET. — Mireille aime beaucoup les enfants, n'est-ce pas?

ALINE. — Oui.

MADAME VERDET. — C'est un tel bonheur pour toi de l'avoir ici... Ah ! on peut dire que Raymond avait su choisir.

ALINE. — Il n'a pas choisi.

MADAME VERDET, *baissant la voix*. — Aline... Je crois qu'André l'aime, lui aussi.

ALINE. — André !

MADAME VERDET, *ardemment*. — Il ne faut pas lui en vouloir. Il a lutté, il osait à peine se l'avouer à lui-même.

ALINE, *avec douceur*. — Pourquoi lui en voudrais-je?

MADAME VERDET. — Tu aurais pu... C'est un sentiment si humain... Je crois que je l'éprouverais si j'étais à ta place.

ALINE. — Personne ne peut se mettre à ma place, Marthe ; d'ailleurs... non, je n'éprouve rien de semblable... Pauvre enfant !

MADAME VERDET. — Merci, Aline, c'est si généreux, si... J'avais peur que cela ne se mît entre nous, vois-tu, et pourtant j'ai été comme forcée de te le dire.

ALINE. — Forcée?

MADAME VERDET. — Avec toi, on ne dit pas ce qu'on veut ; je l'ai souvent remarqué.

OCTAVE, *qui est toujours à la porte-fenêtre*. — Drôle de petit bonhomme ! (*Il revient vers les deux femmes, qui se sont tues.*) Pourquoi vous taisez-vous?

MADAME VERDET. — Si tu savais, Octave !

ALINE, *instinctivement*. — Fais attention.

MADAME VERDET. — Je viens de confier à Aline... (*A Aline.*) Pourquoi ne le saurait-il pas aussi? André... il aime ta belle-fille.

OCTAVE, *avec une sorte de sursaut*. — Pourquoi dire « ta belle-fille »? Mireille n'est pas ma belle-fille.

MADAME VERDET. — Mais si... Au fond, c'est même votre enfant... (*Un silence.*) Il l'aime comme il peut aimer, de tout son cœur, avec un oubli de soi...

OCTAVE, *durement*. — Tu trouves que c'est bien d'aller trahir le secret de ce malheureux enfant?

MADAME VERDET. — Qu'est-ce que tu veux dire?

OCTAVE. — En un pareil moment, quand tu viens d'ap... ou du moins quand tu t'imagines... Je ne te cache pas que ça me révolte.

MADAME VERDET. — Octave !

ALINE. — Nous ne sommes pas des étrangers !

OCTAVE. — Ce n'en est que plus grave !

ALINE. — D'ailleurs, je m'en doutais.

OCTAVE. — Changeons de sujet, veux-tu ?

MADAME VERDET. — Je ne te reconnais pas.

OCTAVE, à *Mme Verdet*. — Enfin, si vraiment nos craintes sont... oui, mettons qu'elles soient fondées... tu ne te rends pas compte de ce qu'un pareil sentiment a de dérisoire, de navrant ?

ALINE. — C'est peut-être au contraire le salut pour le pauvre André.

MADAME VERDET. — Le salut ?

ALINE. — Cet amour, mais il peut colorer, il peut transfigurer...

OCTAVE. — Ou ça n'a pas de sens, ou c'est monstrueux. Je ne te permets pas de faire briller aux yeux de Marthe un espoir...

MADAME VERDET. — Aline, tu croirais vraiment possible...

ALINE. — Quel espoir ? Non, non, tu ne

me comprends pas... Je n'ai pas le droit de supposer... Mais, pour un être tel qu'André, un sentiment aussi profond apporte avec lui comme un réconfort.

MADAME VERDET. — J'ai peur que tu ne te trompes...

OCTAVE. — Ce n'est pas ce qu'elle voulait dire ; elle bat en retraite.

MADAME VERDET. — Quand il revient de chez vous, il ne peut rien manger ; il ne dit pas un mot, c'est comme s'il avait la fièvre ; il a des insomnies.

OCTAVE, *à Aline*. — Tu as cherché à laisser entendre à l'instant que Mireille pourrait, par compassion ou par... Je te demande pardon, Marthe, mais c'est trop grave, et il ne faut pas qu'il y ait de malentendu entre nous...

MADAME VERDET, *le visage convulsé*. — Mais, Octave...

OCTAVE. — Toi, ma pauvre Marthe, tu es une brave femme et tu ne te doutes pas de ce que la... oui, je veux bien appeler ça la souffrance... de ce qu'elle a pu faire de quelqu'un comme Aline...

MADAME VERDET. — Mon Dieu !

ALINE, *avec un sourire*. — Laisse...

OCTAVE. — Mais moi, je vois clair, heureusement, pour la petite... et je...

MADAME VERDET. — Je veux partir... Aline, conduis-moi jusqu'à la voiture...

ALINE, *à Octave, sourdement*. — Alors, tu t'imagines... misérable !

Elle sort avec Mme Verdet.

SCÈNE V

OCTAVE, MIREILLE

Octave se calme peu à peu, puis va à la porte-fenêtre et appelle.

OCTAVE. — Mireille !

MIREILLE, *entrant*. — Qu'y a-t-il, mon père ?

OCTAVE. — Venez avec moi, ma petite, il faut que vous me parliez enfin à cœur

ouvert. Ne restons pas ici ; ma femme peut entrer d'un instant à l'autre.

MIREILLE. — Non, décidément, ces secrets...

OCTAVE. — Mais c'est pour vous, Mireille, c'est parce que j'ai peur...

MIREILLE. — Comment?

OCTAVE. — J'ai cru remarquer... et puis, enfin, je sais qu'avant-hier matin vous avez causé seule avec ce Chanteuil.

MIREILLE. — Nous avons fait des balles au tennis.

OCTAVE. — Yvonne vous a vue.

MIREILLE. — Et alors?

OCTAVE. — Si par hasard... Vous, il est certain que vous lui plaisez ; ces fleurs qu'il vous a envoyées, la façon dont il a parlé de vous chez les Morel... il n'y a pas de doute. Eh bien, si, de votre côté... ma petite, il ne faudrait pas qu'un scrupule vous retînt... L'idée, que sais-je, qu'il ne nous serait pas sympathique, à moi... ou à ma femme. (*Mouvement de Mireille.*) Les circonstances ont

voulu que vous fussiez appelée à vivre ici comme notre enfant, ce n'est pas une raison pour que vous ne gardiez pas votre entière liberté. Je dis tout ça très mal, parce que...

MIREILLE, *avec âpreté*. — C'est contre elle que vous le dites. Ma liberté, mais personne ne la menace ici, vous n'avez pas à la défendre. Ce garçon dont vous parlez... et dont la maîtresse était encore dans ces parages il y a quelques semaines...

OCTAVE. — Qui vous a parlé de cette femme?

MIREILLE. — J'ai appris cela... incidemment.

OCTAVE. — Moi, on m'a assuré qu'il avait rompu avec elle il y a près d'un an... Vous n'êtes plus une enfant, Mireille, vous savez bien que les hommes quand ils se marient... D'après ce que je crois savoir, Robert Chanteuil n'a pas à se reprocher...

MIREILLE. — Vous avez fait une enquête?

OCTAVE. — Je me suis renseigné.

MIREILLE. — Pour quel motif? et quelle cause plaidez-vous? Avouez-le donc que c'est

contre elle, que c'est pour lui faire du mal...
Ah ! quel jeu atroce !

OCTAVE. — C'est parce que je veux votre bonheur.

MIREILLE. — Savez-vous donc quel bonheur je suis encore capable de supporter ?

OCTAVE. — Ce n'est pas une phrase de vous.

MIREILLE. — Vous me torturez, vous me...
Ah ! si je pouvais partir !

OCTAVE. — Partir ?

MIREILLE. — Mais je n'en aurai pas la force.

SCÈNE VI

LES MÊMES, ALINE, ANDRÉ

ANDRÉ, *entrant avec Aline*. — Maman ne m'avait pas dit qu'elle allait chez vous...

ALINE. — Elle est entrée en passant.

OCTAVE. — Tiens, te voilà ? Bonjour.

MIREILLE. — Bonjour, André.

OCTAVE. — Comment ça va-t-il?

ANDRÉ. — Est-ce que maman avait quelque chose de spécial à vous dire?

OCTAVE. — Mais... non...

Mouvement de Mireille.

ANDRÉ. — A vous demander peut-être?... Elle me dit toujours où elle va, aussi suis-je étonné, et puis, à l'instant, elle avait une mine...

ALINE, *trop vite*. — Elle avait la migraine.

ANDRÉ. — Voilà qui ne lui arrive pas souvent. Vous avez vu ma mère, Mireille?

MIREILLE, *avec gêne*. — Oui... non... un instant seulement.

ANDRÉ. — Pourquoi seulement un instant?

MIREILLE, *hésitante*. — Je... Yvonne est à Villeneuve, c'est moi qui me suis occupée du petit cet après-midi.

ANDRÉ. — Vous avez l'air gênés tous les trois?

MIREILLE. — Gênés?

ALINE. — Tu es ridicule, André!

OCTAVE. — En voilà une idée!

ANDRÉ, *allant à Aline, à mi-voix*. — Si maman a pris sur elle... elle n'avait pas le droit de le faire...

ALINE, *montrant Mireille*. — Voyons, André.

MIREILLE. — Qu'est-ce que vous dites?

ANDRÉ, *à Aline*. — Elle sait à quoi s'en tenir.

OCTAVE. — Mon petit, fais attention.

ANDRÉ. — Je ne veux pas que vous puissiez croire... surtout maintenant qu'il s'en va, j'ai beaucoup de courage.

MIREILLE, *d'un ton suppliant*. — André, je vous en prie...

ANDRÉ, *à Octave et à Aline*. — N'est-ce pas, j'ai deviné? c'est de ça que maman est venue vous parler? et l'air qu'elle avait en partant! Mon Dieu! mais je vous jure que... c'est une idée que j'ai chassée une fois pour toutes...
(*A Mireille.*) Vous ne me croyez pas, vous

vous imaginez que c'était de ma part... et le peu que j'avais va m'être retiré. Ah ! pourquoi a-t-elle fait ça ? pourquoi ?

MIREILLE, *allant à lui*. — André, je ne savais pas...

OCTAVE. — Il n'y a pas un seul mot de vrai là dedans...

ALINE, *à Octave*. — Pourquoi le nier ?

MIREILLE, *à André*. — Mais je vous promets que rien ne sera changé, que... d'abord, je suis sûre que vous dites la vérité.

ANDRÉ, *heureux*. — Je suis si peu exigeant, allez... quand j'ai su qu'il quittait le pays.

OCTAVE. — De qui parles-tu ?

MIREILLE. — André !

ANDRÉ. — Pardonnez-moi d'avoir eu peur.. de cela.

MIREILLE, *douloureusement, à mi-voix*. — Vous n'avez pas de pudeur. (*André cherche à lui prendre la main.*) Non, non, laissez-moi !

OCTAVE. — Qu'est-ce qui part ? Est-ce que c'est Chanteuil, par hasard ?

ANDRÉ. — Oui.

OCTAVE. — Pourquoi part-il? (*André regarde Mireille qui a baissé les yeux.*) Et qu'est-ce que ça peut te faire? Réponds, s'il te plaît.

ALINE. — Mais, Octave...

OCTAVE. — Oh ! Toi...

ANDRÉ, *se passant les mains sur le front.* — Je ne sais pas pourquoi je me suis laissé aller ainsi. Ce n'est pas digne d'un homme, c'est...

Il chancelle.

MIREILLE. — Qu'est-ce que vous avez?

ANDRÉ. — Ce n'est rien, ça va passer...

ALINE. — On ne peut pas le laisser repartir ainsi...

ANDRÉ. — Je vais aller me reposer un instant au fond du jardin.

ALINE. — Veux-tu que nous allions t'installer?

ANDRÉ. — Non, merci.

Il sort.

SCÈNE VII

OCTAVE, ALINE, MIREILLE

OCTAVE, à Mireille. — Écoutez-moi maintenant, Mireille, nous ne lui avons pas dit la vérité, ma sœur n'a jamais songé à... Non, elle venait nous dire que le pauvre enfant est atteint d'une affection mortelle.

MIREILLE, saisie. — Ah !

OCTAVE. — Et je suppose que c'est pour ne pas l'inquiéter que ma femme a cru préférable de lui laisser croire... (A Aline.) Tu as eu tort, d'ailleurs, il n'était pas besoin de lui donner d'explication, et tu l'as bouleversé.

MIREILLE, profondément. — Ainsi, il est perdu ?

OCTAVE. — C'est du moins ce que sa mère a cru comprendre ; mais il faut bien dire qu'elle met toujours les choses au pire.

ALINE, avec gravité. — Cette fois, je crains qu'elle n'ait raison.

OCTAVE. — Qu'est-ce que tu en sais?

MIREILLE. — Et lui s' imagine... c'est affreux.

OCTAVE. — Il est très heureux qu'on ait pu jusqu'à présent l'entretenir dans cette illusion. S'il sentait cette menace suspendue au-dessus de sa tête...

MIREILLE. — Oui, mais se leurrer ainsi, c'est humiliant, cela vous diminue ; moi, si une chose pareille m'arrivait...

OCTAVE. — Je ne sais pas si André aurait l'âme assez bien trempée pour supporter la vérité ; au fond, j'en doute.

ALINE, *brusquement*. — Tu trouves généreux de le rabaisser en un pareil moment?

OCTAVE. — Je ne le rabaisse pas ; je le vois tel qu'il est.

MIREILLE. — Est-ce qu'un peu de pitié...

OCTAVE. — J'en ai à revendre, de la pitié, seulement ça peut mener loin. (*Il se rend compte qu'il vient de prononcer un mot dangereux ; précipitamment, pour parler d'autre chose.*) Vous saviez que ce Chanteuil quittait le pays?

MIREILLE, *avec embarras*. — Non.

ALINE. — Comment veux-tu que Mireille?..

OCTAVE. — Il ne vous a rien dit de ce projet, l'autre matin?

ALINE, *à Mireille*. — Vous avez donc causé ensemble, ces jours-ci?

MIREILLE, *bas*. — Nous avons fait des balles avant-hier matin.

ALINE. — Tu ne me l'avais pas raconté.

MIREILLE, *toujours gênée*. — Je n'y ai même pas pensé... D'ailleurs tu sais bien qu'il vient presque tous les jours au tennis.

OCTAVE. — Ce brusque départ est incompréhensible ; il a dit à tout le monde qu'il comptait se fixer ici.

MIREILLE, *avec effort*. — Il ne part peut-être que pour quelques jours.

OCTAVE. — André paraissait croire...

MIREILLE, *indistinctement*. — Qu'est-ce qu'il en sait?

Aline a été s'asseoir à la table. Elle a ouvert un livre qu'elle ne lit pas. Octave la

regarde, il reconnaît une expression qui lui est familière.

OCTAVE. — Je vais aller voir ce que devient André, moi.

Il sort.

SCÈNE VIII

MIREILLE, ALINE

Mireille reste d'abord désespérée, puis, poussée par une force, elle s'approche d'Aline.

MIREILLE. — Maman... (*Aline ne répond pas.*) Qu'est-ce que tu lis?

ALINE. — Je ne sais pas.

MIREILLE. — Comment, tu ne sais pas?

ALINE, *posant le livre.* — Non. (*Un silence.*) C'est la première vraie tristesse que tu me causes.

MIREILLE. — Moi?

ALINE, *d'une voix tremblante.* — Et je ne t'aurais pas crue capable de cette...

Elle n'achève pas.

MIREILLE. — Termine.

ALINE. — Le mot n'a pas d'importance. Ce n'est pas seulement le fait que tu m'as soigneusement caché cette conversation... mais ton intonation à l'instant, ton expression quand tu as dit... et rien que cette phrase : « Nous avons fait des balles avant-hier matin. » Tu as cherché à me donner le change.

MIREILLE. — Je n'ai pas de compte à te rendre, maman.

ALINE. — Pas ce mot, Mireille, c'est une dérision.

MIREILLE. — Si j'ai mes raisons pour garder le silence sur telle conversation...

ALINE. — Tu devais me dire loyalement que tu ne pouvais rien me raconter.

MIREILLE. — Tu l'aurais admis?

ALINE. — Sans difficulté.

MIREILLE. — Je ne suis pas assez maîtresse de moi pour m'arrêter à mi-chemin sur la voie des confidences.

ALINE, *avec douceur*. — Il est plus facile de mentir.

MIREILLE. — Tu m'insultes !

ALINE. — C'était peut-être le seul chagrin que je fusse encore en état de ressentir.

MIREILLE, *s'enflammant*. — Je veux être libre de mes actes, la seule idée d'une... contrainte...

ALINE. — Qui parle de contrainte ?

MIREILLE. — Je ne consentirai jamais à être l'esclave de personne, non, non, de personne... Si j'avais été te confier que j'avais refusé d'être sa femme...

ALINE. — Il t'a demandé?...

MIREILLE. — C'est parce que j'ai dit non qu'il s'en va... Si je te l'avais raconté, il m'aurait semblé que c'était pour avoir ton approbation que j'avais refusé, et c'est une idée qui m'est intolérable...

ALINE. — Ma petite...

MIREILLE. — C'est si naturel que je ne t'en aie rien dit... Tu n'es pas une femme si tu ne le comprends pas, mais je ne sais pas, c'est comme si un sens te manquait ! Oh ! je l'ai remarqué bien souvent, et alors... Tu

entends, je veux être libre, je me mépriserais moi-même sans cela ; d'abord, c'est bien simple, je ne serais plus rien, et toi, je te détesterais aussi. Quand ces pensées-là me viennent... j'ai envie de m'en aller pour ne jamais revenir.

Mouvement d'Aline. Un silence.

ALINE. — Tu m'as parue un peu sombre ces jours-ci.

MIREILLE. — Tu nous observes tellement !

ALINE. — Figure-toi que j'avais été jusqu'à me demander si cet homme...

MIREILLE. — Je ne peux pas supporter que tu voies si clair.

ALINE. — Mais non, je me trompais, au contraire, puisque j'ai craint un instant qu'il ne te fût pas tout à fait indifférent.

MIREILLE. — En effet, c'était fou et cela me blesse... (*S'exaltant de nouveau.*) Mais pourquoi craindre ? Si par impossible je l'avais... oui, même si je l'avais aimé...

ALINE. — D'après ce que je sais, je crois que ç'aurait été un malheur.

MIREILLE. — Que sais-tu donc?

ALINE. — Heureusement, ce malheur a été évité. Il ne te plaît pas, puisque tu l'as refusé.

Mireille a des mouvements nerveux, comme pour se dégager d'un réseau invisible.

MIREILLE. — Tu comprends... si j'avais dit oui, je n'aurais pas pu tolérer la moindre marque de désapprobation.

ALINE. — J'aurais fait de mon mieux pour ne pas te laisser voir ma tristesse.

MIREILLE. — Je ne sais pas si tu y aurais réussi. Tu es moins maîtresse de toi que tu ne crois. Et si, une fois ma décision prise, tu avais cherché à me dissuader de l'exécuter, je ne te l'aurais pas pardonné.

ALINE. — Tu te tortures inutilement, ma petite, puisque rien de tout cela n'est arrivé.

MIREILLE, *à mi-voix*. — Ce sont des idées qui me rendent presque folle.

Un silence.

ALINE. — Regarde comme j'avais raison, il y a quelques jours, de te supplier d'avoir confiance en moi.

MIREILLE. — Ce n'étaient que des mots qui ne pouvaient servir à rien.

ALINE. — Mais il y a une conclusion que je crois devoir tirer de tout ce que tu viens de dire... la vie ici commence à te peser.

MIREILLE. — Mais non, c'est ce reproche injuste qui m'avait bouleversée, oui, injuste... et puis aussi cette chose affreuse.

ALINE. — A propos d'André?

MIREILLE. — Oui. (*Un silence.*) Tu savais qu'il m'aimait?

ALINE. — Je m'en doutais.

MIREILLE. — Pauvre garçon ! Mais pourquoi, tout à l'heure, s'est-il montré si humble?... Et devant vous il n'aurait jamais dû.

ALINE. — Il nous croyait instruits par sa mère de ses sentiments pour toi.

MIREILLE. — Tout de même...

ALINE. — Et puis, je pense que sincèrement il ne se compte pour rien... Ce sont peut-être toutes ces mortifications qu'il a subies pendant la guerre.

MIREILLE. — Elles auraient dû stimuler son orgueil.

ALINE. — Non, il a eu honte de ne pas se battre.

MIREILLE. — Il aurait pu partir... s'il avait voulu?

ALINE. — Ton oncle m'a dit souvent qu'il aurait fallu l'évacuer au bout de vingt-quatre heures.

MIREILLE, *songeuse*. — C'est sûrement vrai... Pourtant, cette humilité chez un homme...

ALINE. — Quand elle est sincère...

MIREILLE. — Je ne me doutais pas que tu avais si bonne opinion de lui. (*Geste évasif d'Aline.*) Alors, tante Marthe n'a réellement fait aucune allusion à...?

ALINE. — Elle m'a seulement confié qu'André avait pour toi...

MIREILLE, *frémissante*. — Pourquoi te l'a-t-elle dit?

ALINE. — Je crois qu'elle n'avait pas de but précis; ce devait être simplement par besoin de s'épancher.

MIREILLE. — Du reste, comment aurait-elle pu penser sérieusement?... N'est-ce pas?

ALINE. — Oui. (*Mireille l'examine avec inquiétude.*) C'est évident.

MIREILLE, *brusquement*. — Ah ! c'est terrible !

ALINE. — Que veux-tu dire?

MIREILLE. — Je ne peux pas savoir ce que tu penses.

ALINE. — Pourtant, puisque je suis si peu maîtresse de moi...

MIREILLE, *amèrement*. — Tu l'es encore beaucoup trop...

ALINE. — D'ailleurs, quelle arrière-pensée veux-tu que j'aie? Tu me demandes si ma belle-sœur pouvait envisager l'idée d'un... (*Mouvement de Mireille.*) Je te réponds que je ne le crois pas.

MIREILLE. — Mais toi, toi...

ALINE. — Ma chérie, je ne comprends pas à quoi tendent tes questions. Dois-je y voir... des coups de sonde?

MIREILLE, *avec violence*. — Alors, tu t'imagines que je songe à commettre ce suicide? Je maintiens le mot : suicide. Et ça ne te fait pas horreur? Tu admets de sang-froid que je puisse épouser ce moribond... pour qui ne n'ai qu'un peu de pitié et peut-être aussi du mépris?

ALINE. — Tu construis, en ce moment.

MIREILLE. — Comment, je construis?

ALINE. — Je n'ai eu ni à admettre, ni à désapprouver. Tu ne m'as pas demandé mon avis. D'ailleurs, il est trop clair qu'à aucun prix je n'aurais voulu t'influencer.

MIREILLE, *sourdement*. — Il n'en est pas question.

ALINE. — J'aurais pu tout au plus chercher à t'éclairer sur toi-même.

MIREILLE, *comme plus haut*. — Merci.

ALINE. — Il se peut que tu te trompes en partie sur tes propres sentiments quand tu viens dire que tu n'as pour André...

MIREILLE. — Ainsi, tu as la prétention de me connaître mieux que moi?...

ALINE. — C'est possible.

MIREILLE, *ardemment*. — Ah ! si mes parents étaient encore de ce monde, ils ne le permettraient pas, ils me défendraient contre moi-même.

ALINE. — Contre toi-même, c'est donc...

MIREILLE. — Ils prendraient soin de mon bonheur, eux !

ALINE, *douloureusement*. — Mireille !

MIREILLE. — Pardon, mais toi, tu es quelqu'un pour qui le bonheur... ça n'a pas d'importance. Oh ! je crois bien que je ne pourrais plus en sentir le goût jamais. Mais si je me trompais, tu comprends, si je me trompais !

Un silence.

ALINE. — Une chose est sûre, si ce mariage... (*Mouvement de Mireille.*) te fait l'effet d'un suicide, il faut qu'il n'en soit plus jamais question.

MIREILLE. — Comment veux-tu que je sache ?

ALINE. — Quand j'ai vu que tu arrêtais ta pensée, ne fût-ce qu'un instant, sur cette

idée, je me suis dit que ce serait peut-être là, en effet, la vérité.

MIREILLE. — Tu calcules pour les autres, tu penses à leur place.

ALINE. — Il m'a semblé que, pour une âme comme la tienne, un âme mûrie par la douleur...

MIREILLE. — Tu appelles ça mûrie?

ALINE. — Le bonheur ne pouvait être qu'un autre nom, du... oui... mettons du sacrifice... (*Un silence.*) Peut-être me suis-je trompée... (*A mi-voix.*) Tu es jeune...

MIREILLE. — Ce sentiment-là, je l'ai aussi... Seulement je voudrais être sûre que c'est plus... je ne sais pas, moi, qu'une aspiration.

ALINE. — Tu doutes de toi... Vivre, c'est donner, tu le sais bien.

MIREILLE. — Suis-je digne de l'affirmer?... Oui, il m'arrive de le penser, mais si ce n'était qu'une sorte d'exaltation menteuse qui passera, et puis... ai-je même le droit?... (*Avec un frisson.*) Peut-être si je ne savais pas que... ce sera court... cette idée ne me serait-elle pas venue. Mais, alors, songe à cette trahison. Escompter le dénouement...

qui sait? s'impatienter s'il tarde, quelle horreur!

ALINE, *la serrant contre elle.* — Mais ce sont des fantômes, ces pensées-là, la vie les dissipera.

MIREILLE. — La vie!... Si j'étais sûre, au moins, que cette idée-là est vraiment moi, enfin, oui... que j'en suis digne...

ALINE, *à mi-voix.* — Je ne te savais pas si profonde...

Mireille s'écarte brusquement d'elle.

MIREILLE. — C'est peut-être une contagion.

Un silence.

SCÈNE IX

LES MÊMES, OCTAVE

OCTAVE, *entrant.* — André se sent mieux, il veut partir. Mais je ne trouve guère prudent de le laisser rentrer à pied... Est-ce que l'auto est là?

ALINE. — Tu sais bien qu'Yvonne l'a prise pour aller à Villeneuve.

MIREILLE. — D'ailleurs... avant qu'il s'en aille... j'aurai un mot à dire à André.

Elle sort.

OCTAVE. — Qu'est-ce que c'est encore que ça?... J'exige une explication. Que s'est-il passé entre vous? Est-ce que, par hasard? Enfin, que diable, elle a trop de santé morale, trop de bon sens... Aline!

ALINE. — Je n'ai pas à te répondre, ce n'est pas mon secret.

OCTAVE. — Me voilà fixé, mais je ne permettrai pas ça, ah! non, par exemple.

Il va pour sortir.

ALINE, *très calme*. — Fais attention.

OCTAVE. — Qu'est-ce que ça veut dire?

ALINE. — Tu ne parais pas te douter combien Mireille est jalouse de son indépendance.

OCTAVE. — Et alors?

ALINE. — Il peut suffire d'un mot imprudent de ta part pour précipiter l'événement que tu redoutes.

OCTAVE. — Elle n'était donc pas décidée?

ALINE. — Je n'en sais rien.

OCTAVE. — C'est une manœuvre pour m'empêcher de parler.

ALINE. — Une manœuvre !... mais, enfin, pour qui me prends-tu?

OCTAVE. — Je ne te laisserai pas faire.

ALINE. — Ainsi, tu prétends?...

OCTAVE. — Tu l'as asservie. Oui, domestiquée.

ALINE. — Si elle t'entendait !

OCTAVE. — Elle s'en rend compte obscurément. Je me charge de l'éclairer.

ALINE. — Je doute qu'elle te soit reconnaissante de ces éclaircissements. D'ailleurs... c'est faux. Personne ne respecte plus que moi la liberté des autres.

OCTAVE. — Ça, c'est le comble !... Non, mais tu dis ça sérieusement?

ALINE. — Est-ce que tu sais que tu cries?

OCTAVE. — Ça m'est égal... Si tu crois que je ne vois pas clair dans ton jeu.

ALINE. — Octave !

OCTAVE. — Cette séquestration morale au profit...

ALINE. — Prends garde !

OCTAVE. — Au profit d'un pauvre enfant qui n'est plus là pour l'empêcher, pour te désavouer !

ALINE. — Assez !

OCTAVE. — Cette espèce d'étau dans lequel tu ensermes cette malheureuse petite... cette tyrannie sous ces dehors de tendresse... Maman... Elle t'appelle maman !

ALINE. — Assez, Octave !

OCTAVE. — Et alors... Oh ! ça, c'est pire que tout... cette porte que tu entre-bâilles, parce qu'il s'agit d'un mourant !

ALINE. — Misérable !

OCTAVE, *avec force*. — Parce qu'il s'agit d'un mourant... Je t'observais tout à l'heure

avec Marthe. Toi qui n'as jamais pu la sentir... Cette pitié dont elle était dupe... Ce goût du malheur et de la mort... (*Sourdement.*) Ça, c'est horrible. Si tu n'avais pas trouvé un malchanceux, un moribond à mettre sur la route de Mireille, tu ne lui aurais pas permis de refaire sa vie.

ALINE. — C'est faux, je lui ai dit vingt fois...

OCTAVE. — Ce ne sont pas les paroles qui comptent, et tu le sais bien.

ALINE. — Je lui ai promis...

OCTAVE. — Ton indulgence? Il n'y avait pas de moyen plus sûr de l'enchaîner. Il fallait exiger qu'elle se mariât avec un garçon sain, vigoureux... elle est faite pour vivre, pour aimer...

ALINE. — Ainsi, Raymond...

OCTAVE. — Non, non, ne dis pas que c'est pour ton fils, c'est pour toi, c'est par... il n'y a pas de mot pour dire ce que c'est, il n'y en a pas. Et tu as exploité son chagrin, ses scrupules, son admiration pour toi... Tu t'en es servie comme d'autant de chaînes pour la ligoter, et maintenant qu'elle a peut-

être l'illusion de s'évader, voilà que c'est encore toi...

ALINE. — Tu es éloquent ; malheureusement, tu as des raisons pour oublier, pour vouloir que tout le monde oublie autour de toi. Moi, je me souviens de tout ; c'est mon grand crime, et il est naturel que tu me détestes ; car tu me détestes, à présent, Octave... Autrement, tu ne me prêterais pas cette... Moi, perfide !

OCTAVE. — Ce n'est peut-être pas de la perfidie, peut-être que tu ne sais pas toi-même...

ALINE, *avec une sorte de mépris*. — Non, va, ce n'est pas la peine, je te dispense... Il n'y a qu'un mot que je trouve encore à dire... Mireille... la soif de sacrifice, d'absolu qui la possède, quelqu'un comme toi ne peut même pas la soupçonner.

OCTAVE. — Mireille ? Elle aime Chanteuil, voilà la vérité !

ALINE. — C'est faux.

OCTAVE. — Je te l'affirme, moi.

ALINE. — Si c'est vrai, qu'elle me le dise en face !

OCTAVE. — Tu n'obtiendras d'elle que les réponses que tu souhaites ; je te le répète, tu l'as asservie.

ALINE. — Ce n'est pas possible.

OCTAVE. — Sa vraie pensée, tu ne la connaîtras jamais ; ça, c'est la punition des tyrans. Et, d'ailleurs, elle-même cesse probablement de la connaître aussitôt qu'elle est avec toi... Maintenant, écoute-moi, puisque les choses en sont là... eh bien, il ne me reste qu'un parti à prendre. Ce soir, j'aurai quitté Francieu, et pour n'y pas revenir.

On le voit brusquement porter la main à la poitrine. Il reste un instant immobile, avec une expression de souffrance. Il semble attendre un mot qui ne vient pas, puis il sort rapidement.

SCÈNE X

ALINE, puis MIREILLE

Aline reste d'abord immobile et muette mais elle se débat visiblement contre les mots qu'Octave vient de prononcer,

elle murmure, avec une sorte de stupeur indignée.

ALINE. — Moi, de la perfidie? ce n'est pas vrai! ce n'est pas vrai!

Pourtant l'angoisse monte en elle; et elle tombe enfin à genoux, désespérée. A ce moment, Mireille entre, très pâle, et dit à mi-voix.

MIREILLE. — Il a fallu lui dire que je l'aimais...

RIDEAU

ACTE III

Un an plus tard. Chez André et Mireille. Un salon très clair qui ouvre par deux fenêtres sur un balcon. Un jour de novembre. Il est quatre heures.

SCÈNE PREMIÈRE

MIREILLE, OCTAVE

Mireille est assise dans un fauteuil, elle tricote ; Octave, qui n'a pas quitté son pardessus et qui tient à la main un paquet, est assis à droite.

MIREILLE. — Mais vous devriez ôter votre pardessus, j'ai peur que vous ne preniez froid en sortant.

OCTAVE. — Merci. Je ne reste qu'un instant.

UNE FEMME DE CHAMBRE, *entrant*. —
Madame a sonné?

MIREILLE. — Anna, vous voudrez bien préparer une chaufferette pour Monsieur. Je suis sûre qu'il y'a encore rentrer avec les pieds glacés. Vous pourrez aussi fermer les persiennes, il fait presque nuit.

LA FEMME DE CHAMBRE. — Bien, Madame.

Elle sort.

OCTAVE. — Que tricotez-vous avec cette ardeur?

MIREILLE. — Des chaussettes pour les enfants de mon patronage.

OCTAVE, *d'un ton hostile*. — Ah ! oui, votre patronage.

MIREILLE. — Au fait, nous organisons une vente le mois prochain ; je compte sur votre générosité.

OCTAVE. — Vous savez que je n'apprécie guère la philanthropie chez les jeunes femmes. C'est une vertu de vieux. Les bigotes, les sœurs de charité que vous rencontrez à ce patronage...

MIREILLE, *gravement*. — J'aime beaucoup les religieuses.

OCTAVE. — Parbleu, je m'en doute ! Quand on voit la vie que vous menez ici...

MIREILLE. — Vous tenez à me faire de la peine ?

OCTAVE. — En aucune façon.

MIREILLE. — D'ailleurs, ça ne vous serait peut-être pas très facile. Autrefois, vous vous souvenez, j'étais ombrageuse, je me cabrais facilement. Voilà qui ne m'arrive plus guère.

OCTAVE. — Tant pis.

MIREILLE. — C'est le signe que j'ai trouvé ma route.

OCTAVE, *d'un ton détaché*. — Oui, oui...

MIREILLE. — La paix intérieure.

OCTAVE. — Ma petite, je vous apporte le bouquin... il est sorti depuis ce matin.

MIREILLE, *avec émotion*. — Ah ! notre livre !...

OCTAVE. — Oh ! non, il ne faut plus dire notre livre. C'était bon dans le temps. (*Mireille veut ouvrir le paquet.*) Non, non, vous regarderez ça plus tard. Seulement, ce que je vous demanderai, c'est de ne pas le lui montrer.

MIREILLE. — Vous voulez dire à André ?

OCTAVE. — Oui, ce n'est rien pour lui. D'abord, il n'a pas été là-bas, ça ne peut pas l'intéresser. Et puis, il ferait peut-être des remarques... Enfin, je n'en sais rien. C'est convenu, n'est-ce pas ?

MIREILLE. — Si vous voulez. Pourtant...

OCTAVE. — J'y compte. Et, alors, voilà. Maintenant, je vais pouvoir m'apprêter à plier bagage sans arrière-pensée.

MIREILLE. — Mon père !

OCTAVE. — Ah ! non ! il ne faut plus me donner ce nom-là. Elle, est-ce que vous l'appellez encore maman ? Au fait, ça ne me regarde pas.

MIREILLE. — Je ne peux pas supporter de vous sentir aussi... désespéré.

OCTAVE. — Pas de grands mots, je vous

en prie. Pourquoi voulez-vous que je tienne encore à la vie?

MIREILLE, *balbutiant*. — Yvonne... (*Octave a un mouvement d'épaule.*) Le petit...

OCTAVE. — Jacquot. Oui, dans les premiers temps, j'ai essayé, j'ai cru... Mais il ne ressemble pas assez au nô... au mien. Il vendra des automobiles comme son père, vous verrez. Il faudrait pouvoir prendre de nouvelles habitudes. Seulement, c'est difficile, vous savez, à mon âge. On ne s'imagine pas comme c'est difficile. Par exemple, lire. Pas un bouquin de temps en temps ; lire pendant des journées...

MIREILLE, *avec douceur*. — Ça fatigue les yeux.

OCTAVE. — Au bout de quelques minutes, je m'aperçois que je ne fais plus attention. C'est très drôle... tenez, vous, si vous aviez un gosse, peut-être que ça me...? Figurez-vous qu'il y a six semaines, je m'étais imaginé que quelque chose se préparait. (*Mouvement de Mireille.*) Je ne sais pas au juste pourquoi cette idée m'était venue. (*Un silence.*) Et lui, comment va-t-il?

MIREILLE, *avec un entrain un peu factice*. — La dernière fois que j'ai parlé à son médecin,

il a été nettement encourageant. Il a dit qu'avec de la prudence, des ménagements, on pouvait beaucoup espérer. D'ailleurs, André a bien meilleure mine depuis quelque temps.

OCTAVE. — Ah !

MIREILLE. — Sans ce parti pris, vous l'auriez remarqué.

OCTAVE. — Je n'ai pas le moindre parti pris.

MIREILLE, *s'échauffant*. — Vous voulez absolument qu'ici tout aille au pire ; parce que vous rêviez pour moi je ne sais quel bonheur impossible, oui, oui, impossible, vous ne pouvez vous résigner à admettre que j'aie trouvé de quoi contenter mon âme.

OCTAVE. — Toujours votre âme !...

MIREILLE. — Et c'est pourtant la vérité. J'existe, maintenant qu'un autre a besoin de moi. Je me rappelle une phrase qui m'a frappée ces temps-ci... je ne sais plus dans quel livre : « On ne parvient à la vie véritable qu'en s'élevant au-dessus de soi-même. » Cette phrase, vous ne sentez pas qu'elle est belle, qu'elle est vraie ?

OCTAVE, *sèchement*. — Je n'aime pas les citations.

SCÈNE II

LES MÊMES, ANDRÉ

Il est un peu essoufflé et tient un télégramme à la main.

MIREILLE, *avec reproche*. — Tu n'as pas pris l'ascenseur !

ANDRÉ. — Bonjour, oncle Octave.

OCTAVE, *froidement*. — Bonjour.

MIREILLE. — Qu'est-ce que c'est que ce télégramme ?

ANDRÉ, *le lui tendant*. — On vient de me le remettre. (*Baissant un peu la voix.*) C'est de tante Aline.

OCTAVE, *tendant l'oreille*. — Comment ?

ANDRÉ, *plus haut, avec gêne*. — C'est de... tante Aline.

OCTAVE, *froidement*. — Elle est rentrée ?

ANDRÉ. — Depuis ce matin.

OCTAVE. — Et elle va bien, oui?

MIREILLE, *d'un ton détaché*. — Nous le supposons.

ANDRÉ. — Elle vient dîner.

OCTAVE, *se levant*. — Et moi, je m'en vais.

ANDRÉ, *timidement*. — Écoute-moi, mon oncle...

OCTAVE. — Qu'est-ce qu'il y a?

ANDRÉ. — Il nous est extrêmement pénible...

MIREILLE. — André, fais attention...

ANDRÉ. — De sentir qu'entre tante Aline et toi...

OCTAVE. — Eh bien?

ANDRÉ. — Subsiste ce... ce malentendu.

OCTAVE. — Il n'y a pas de malentendu. Il n'y a jamais eu de malentendu.

ANDRÉ. — Ne crois-tu pas qu'avec de la bonne volonté de part et d'autre?...

OCTAVE. — C'est ça !

ANDRÉ. — Le sincère désir de se comprendre...

OCTAVE. — Mais comment donc !

ANDRÉ. — A votre âge, il est affreux...

OCTAVE, *éclatant*. — Mêlé-toi de tes affaires, n'est-ce pas ?

ANDRÉ. — Si nous pouvions contribuer... Mireille, ai-je raison ?

MIREILLE, *d'une voix sans expression*. — Sans doute.

OCTAVE. — Au revoir.

MIREILLE. — Quand revenez-vous ?

OCTAVE. — Un de ces jours, je passerai... Ah ! mais non, au fait, maintenant qu'elle est de retour...

MIREILLE. — Envoyez-nous un pneu, un message téléphoné...

OCTAVE. — Heu ! le téléphone et moi... Enfin, on verra. Seulement, n'est-ce pas,

André? pas un mot là-dessus. D'ailleurs, c'est très simple, à la première allusion je m'en vais, et pour de bon.

ANDRÉ. — Mon oncle, quel entêté tu fais !

MIREILLE. — André !

OCTAVE, *se contenant difficilement*. — Au revoir.

Il sort.

SCÈNE III

MIREILLE, ANDRÉ

ANDRÉ. — Je suis étonné que tu ne m'aies pas soutenu.

MIREILLE, *sans répondre*. — J'avais dit de préparer pour toi un tabouret chaud. Il faut toujours tout répéter.

ANDRÉ. — Ce n'est pas la peine. Pourquoi ne me réponds-tu pas ?

MIREILLE. — Si tu veux que je te dise toute ma pensée, je ne trouve pas que tu aies été très discret.

ANDRÉ. — Il s'agit bien de discrétion !

MIREILLE. — Nous n'avons ni à jouer entre eux le rôle d'arbitres...

ANDRÉ. — Qui parle de ça?

MIREILLE. — Ni même à intervenir en aucune façon.

ANDRÉ. — Je suis d'un autre avis. Quand je pense à la solitude de tante Aline... enfin, mets-toi à sa place.

MIREILLE. — C'est très difficile. (*Un silence.*) Je suis contente que nous ayons un petit moment tranquille avant son arrivée.

ANDRÉ. — Veux-tu que je te fasse la lecture?

MIREILLE. — Non, non... reste simplement près de moi, tes mains dans les miennes.

ANDRÉ. — J'ai vu, avenue Victor-Hugo, un Gaveau d'occasion à un prix raisonnable... Tu ne voudrais pas aller l'essayer?

MIREILLE, *avec douceur*. — Merci, mon chéri. Tu sais ce que je t'ai dit. La musique ne me manque pas.

Un silence.

ANDRÉ. — Tu n'es pas triste?

MIREILLE, *sans élan*. — Mais non.

ANDRÉ. — J'ai toujours peur que tu ne m'en veuilles de ce qui est arrivé.

MIREILLE. — C'est de l'enfantillage.

ANDRÉ. — Tu l'as dit à l'oncle Octave?

MIREILLE. — Non.

ANDRÉ, *avec chaleur*. — Tant mieux. Je ne tiens pas à ce qu'il sache ce qui ne va pas.

MIREILLE. — Je suis comme toi.

ANDRÉ. — Et tante Aline?

MIREILLE. — Eh bien?

ANDRÉ. — Tu ne lui as pas fait part de notre déception?

MIREILLE. — Mais elle ne savait même pas que nous eussions des raisons d'espérer.

ANDRÉ, *bas*. — Moi, je lui avais écrit !

MIREILLE. — A mon insu?

ANDRÉ. — Pourquoi tant de mystère autour d'une chose si simple et si belle? Je

savais quelle joie ce serait pour elle... et je n'ai pas encore eu le courage de lui annoncer... Elle est comme à l'affût de tout ce qui peut nous arriver d'heureux.

MIREILLE. — C'est très juste, ce que tu dis là. Mais, précisément, je n'aime pas beaucoup qu'on ait cette attitude.

ANDRÉ, *avec reproche*. — Tu dis *on* en parlant de tante Aline?

MIREILLE. — Tiens, tu es ridicule.

ANDRÉ, *amèrement*. — C'est drôle, j'ai quelquefois l'impression que tes sentiments pour elle ne sont plus tout à fait les mêmes que naguère.

MIREILLE. — C'est inexact, mais si, par hasard, cela était...

ANDRÉ. — Ce serait un grand chagrin pour moi.

MIREILLE. — Qu'est-ce que ça peut te faire?

ANDRÉ. — Tu vois, tu ne le nies plus... Entre tante Aline et moi, il y a comme un lien.

MIREILLE, *profondément*. — Au fond, c'est vrai.

ANDRÉ. — Ah !... la façon dont tu as dit ça !

MIREILLE. — Mais sais-tu que tu m'effraies ?

ANDRÉ. — Tante Aline, dans notre vie, c'est quelqu'un d'important !

MIREILLE. — Oh ! je sais bien.

ANDRÉ. — Cela va te paraître drôle, mais je dirai même que c'est quelqu'un de plus important que maman.

MIREILLE, *avec un soupir*. — Tu as probablement raison.

ANDRÉ. — D'abord, elle a si grand besoin de nous... il n'y a que nous dans sa vie.

MIREILLE. — On peut en dire autant de son mari.

ANDRÉ. — Non. D'abord, il est bien moins sensible. Il a si peu de délicatesse... tu ne trouves pas?... Moi qui croyais que tu allais être si contente de la revoir...

MIREILLE. — Mais je suis ravie, seulement...

ANDRÉ. — Eh bien?

MIREILLE. — C'est comme si j'avais un peu peur. Tante Aline... on ne sait jamais au juste ce qu'elle apporte avec elle.

ANDRÉ. — Je ne connais personne de plus constant.

MIREILLE. — Quand elle est là, ou dès qu'on la sent près de soi, on n'est plus le même... c'est comme si on voyait tout dans une autre lumière.

ANDRÉ, *avec angoisse*. — Qu'est-ce que tu veux dire?

MIREILLE. — Ça n'a pas d'importance.

ANDRÉ. — Moi, tu comprends, j'aimerais être pour elle... un peu comme le fils qu'elle a perdu. N'est-ce pas? J'ai si bien senti qu'elle m'adoptait. Et toi?

MIREILLE, *avec une ironie secrète*. — Oui, oui, je suis comme toi, j'ai eu tout de suite cette impression.

On frappe.

ANDRÉ. — Qu'est-ce que c'est? (*Il va ouvrir.*) Comment, c'est toi, tante Aline? Nous ne t'avions pas entendue sonner.

SCÈNE IV

LES MÊMES, ALINE

ALINE. — Mes enfants !

Elle les embrasse.

MIREILLE, *mécaniquement*. — Maman !

ALINE. — Il me semble qu'il y a si longtemps !

ANDRÉ. — Et à nous !

ALINE. — D'abord, quelle mine avez-vous? (*A André.*) On dirait que tu es un peu moins maigre qu'il y a trois mois?

ANDRÉ. — Je vais tout à fait bien.

ALINE, *avec élan*. — Comme je suis contente !

Mouvement de Mireille.

MIREILLE. — Hum ! Tout à fait bien !

N'exagérons rien. Du reste, il avait meilleur mine le mois dernier.

ALINE. — Et toi, ma chérie? (*Elle la considère attentivement.*) Tu ne...

MIREILLE. — Il paraît qu'André t'avait écrit?...

ALINE, *avec une émotion excessive.* — Eh bien, c'était une erreur?

ANDRÉ, *comme avec humilité.* — Nous avons eu une déception.

ALINE. — Alors, un accident?

MIREILLE. — C'est un bien grand mot.

ALINE, *d'une voix étouffée par l'émotion.* — Que s'est-il passé?

MIREILLE, *avec un énervement croissant.* — Il n'y a pas à prendre cela au tragique.

ANDRÉ. — Nous sommes allés dîner chez des cousins, rue de l'Assomption.

ALINE, *d'un ton désapprobateur.* — Sortir le soir!

MIREILLE. — Au retour, André s'est plaint d'être un peu fatigué; dans ce quartier-là,

on trouve difficilement des voitures le soir. Il est passé un taxi vide ; j'ai un peu couru pour le rattraper.

ANDRÉ. — J'ai voulu l'empêcher de courir.

ALINE. — La faute a été d'aller là-bas.

MIREILLE. — On ne peut pas non plus se cloîtrer... D'autre part, je n'aime pas qu'André sorte sans moi, je ne suis pas tranquille quand il est loin. L'autre jour, il a failli s'évanouir... et ce n'est pas lui qui me l'a raconté.

ALINE. — Je suis désespérée... (*A André.*) Quand j'ai reçu ta lettre, j'ai éprouvé une telle joie, si tu savais !

ANDRÉ. — Naturellement !

MIREILLE. — Tout cela prouve qu'il ne faut pas donner ces nouvelles-là trop tôt.

ALINE. — Je formais déjà tant de projets !

MIREILLE. — C'est toujours imprudent.

ANDRÉ. — Après tout, d'ici quelques mois..

ALINE. — Espérons... Mais je t'en prie, ma chérie, sois raisonnable.

ANDRÉ. — Elle veut retourner demain à son patronage, c'est un peu tôt.

ALINE. — Tu t'occupes d'un patronage?

MIREILLE. — Il faut bien que je meuble un peu ma vie.

ANDRÉ. — Tante Aline trouve sûrement comme moi...

MIREILLE, *sèchement*. — Que veux-tu? Je regrette.

Un silence.

ALINE. — Vous savez que je n'ai encore rien vu de votre appartement.

MIREILLE. — Nous ne sommes pas installés.

ANDRÉ. — Tu verras, c'est déjà très présentable.

ALINE. — Je ne me représentais pas votre salon si grand. Il est vrai que quand vous aurez un piano...

MIREILLE. — Nous n'en aurons pas.

ALINE. — Pourquoi?

MIREILLE. — André n'aime pas la musique. Moi, d'ailleurs, je suis si rouillée...

ALINE. — Il me semble que c'est dommage d'abandonner...

MIREILLE, *avec amertume*. — Dommage? pour qui? Jouer pour soi seule... D'ailleurs, quand aurais-je le temps d'étudier?

ALINE. — Tu trouves moyen d'aller à un patronage.

MIREILLE, *vivement*. — C'est différent. Là-bas, je suis utile.

ALINE, *à André*. — Dans le fond, je la comprends un peu.

ANDRÉ. — Oui, c'est dans ton sens. (*Mouvement de Mireille. A Mireille.*) Tante Aline trouve tout naturel qu'on se dévoue. Je me rappelle que Raymond disait quelquefois : « C'est curieux, maman est quelqu'un qui aime les malheureux. » Et il ajoutait : « Moi ils me font peur. »

Un silence.

MIREILLE, *se dominant*. — Et quelles nouvelles nous rapportes-tu de là-bas?

ALINE. — Je ne vois rien de bien sensationnel à vous raconter.

ANDRÉ. — Chez les Morel, tout le monde va bien?

ALINE. — Je suppose. Je te dirai que nous ne sommes plus en relation.

ANDRÉ. — Et ce garçon que je trouvais si agaçant?

ALINE, *gênée*. — Je ne sais pas à qui tu fais allusion.

ANDRÉ. — Chanteuil. Qu'est-il devenu?

ALINE, *interdite*. — Mais...

ANDRÉ. — Eh bien?

ALINE. — Je...

ANDRÉ. — Il lui est arrivé quelque chose?

ALINE. — Vous ne lisez donc pas les journaux?

MIREILLE. — Les journaux s'occupent de lui?

ALINE, *trop bas*. — Accident d'automobile.

ANDRÉ. — Comment?

ALINE. — Il a eu un accident d'automobile.

ANDRÉ. — Et alors? (*Geste d'Aline.*) Il est mort?

ALINE. — Oui.

ANDRÉ. — Pauvre type! (*Il s'est tourné vers Mireille dont le visage n'a pas bougé.*) Tu entends?

MIREILLE. — C'est triste.

ANDRÉ. — Il devait conduire comme un fou.

MIREILLE, *malgré elle*. — Qu'est-ce que tu en sais?

ANDRÉ. — Il avait l'air d'un casse-cou.

ALINE, *réticente*. — Je ne crois pas que ce fût lui qui conduisait.

ANDRÉ. — Il y a eu d'autres victimes?

ALINE. — Elle a été grièvement blessée.

ANDRÉ. — Elle?

ALINE. — La... personne qui était avec lui.

ANDRÉ. — Ah ! sa maîtresse.

Un silence.

MIREILLE, *se dominant*. — Et tu ne nous dis rien de toi, de tes projets? (*Elle se passe les mains sur le front.*) J'ai toujours une vague migraine, ces jours-ci.

ANDRÉ. — Tu veux un cachet?

MIREILLE. — Non, merci.

ANDRÉ, *à Aline*. — Je suis allé voir le petit appartement de la rue Oudinot.

ALINE. — Je ne le prends pas.

ANDRÉ. — Tant mieux, il m'a paru sinistre.

ALINE. — Je vais chercher une pension de famille.

ANDRÉ. — Hum ! Toi qui détestes le bruit, le va-et-vient...

ALINE. — Je ne descendrai que pour les repas.

ANDRÉ. — Quelle existence !

MIREILLE. — Beaucoup de personnes s'y sont faites.

ANDRÉ. — Et en attendant ?

ALINE. — Lutétia.

ANDRÉ, *vivement*. — Ah non, par exemple, ça, nous ne l'admettrons pas. Il y a ici une chambre qui ne sert à rien... Non, non, ne proteste pas. Je vais dire qu'on mette des serviettes, des draps ; et on ira prendre tes bagages à Lutétia.

Il sort.

SCÈNE V

MIREILLE, ALINE

ALINE, *à André qui sort*. — Voyons, André, voyons, mais c'est ridicule. (*La porte s'est refermée.*) Mireille, ma chérie, dis-moi, cet accident qui t'est arrivé... C'est tellement affreux, je ne peux pas supporter l'idée que vous avez failli... Et lui, comment va-t-il ? Il est si pâle.

MIREILLE. — A condition qu'il se ménage...

ALINE. — Oui, oui, mon Dieu, pourvu...

Elle s'arrête.

MIREILLE, *avec une ironie sombre.* — Que nous ayons le temps d'en avoir un autre...

Un silence. Mireille la regarde avec une expression de haine. Aline ne s'en aperçoit pas.

ALINE. — Quand j'ai sonné tout à l'heure, tu ne te doutes pas de l'angoisse...

MIREILLE. — Si, si, je sais...

ALINE. — J'ai quelquefois si peur que tu ne sois pas heureuse...

MIREILLE, *avec sécheresse.* — André est très bon... il m'aime tendrement. J'ai la vie que j'ai choisie... (*Avec une violence soudaine.*) que moi j'ai choisie.

ALINE, *malgré elle.* — Tu en es tout à fait certaine?

MIREILLE. — Je ne te permets pas d'en douter.

ALINE, *comme si elle avait reçu un coup.* — Mon Dieu !

MIREILLE, *d'une voix que les sanglots recouvrent peu à peu.* — Si j'ai décidé d'épouser André, c'est que je savais... ne trouver ailleurs que déception... qu'amertume ; que je n'avais ni la force, ni le désir, tu entends, ni le désir de rechercher certaines... satisfactions. Ce qu'il me fallait, c'était la détente, la paix du cœur. Elle est venue... je l'ai...

Elle est en larmes.

ALINE. — Mais tu pleures ! tu pleures ! tu te mens à toi-même. (*Mouvement de Mireille.*) Mon petit ! Alors, c'est vrai ! C'est ma faute ! et ce malheureux Chanteuil, peut-être...

MIREILLE, *avec une sorte de rage.* — Mais qu'est-ce que tu cherches à me faire dire ? Tes remords font autant de mal que ta tyrannie ! Ah ! je te déteste !

SCÈNE VI

LES MÊMES, ANDRÉ

ANDRÉ. — Voilà, les ordres sont donnés. Eh bien, qu'est-ce qui se passe ?

ALINE. — C'est à propos de votre déception.

ANDRÉ, *avec une angoisse croissante*. — Mais enfin, ce n'est tout de même pas un vrai malheur.

ALINE. — Naturellement.

ANDRÉ. — Ce n'est pas comme si nous avions perdu un enfant. Et puis, toute la vie est encore devant nous.

ALINE, *avec un élan factice*. — Mais oui, bien sûr, toute la vie ! (*André la regarde, il a un mouvement de recul.*) Ma chérie, ne crois-tu pas?...

MIREILLE. — Non, non, assez de paroles... vous seriez si gentils de me laisser. Je n'en peux plus, je n'en peux plus...

Elle s'est assise près de la cheminée et s'absorbe dans la contemplation du feu. Dialogue muet entre André et Aline, celle-ci sort doucement après avoir fait signe à André de rester.

SCÈNE VII

ANDRÉ, MIREILLE

ANDRÉ, à lui-même, avec angoisse. —
Toute la vie !

Un silence. Il s'approche de Mireille, s'agenouille près d'elle et la regarde fixement.

MIREILLE. — J'avais demandé qu'on me laissât seule.

ANDRÉ. — Il y a quelque chose que je ne comprends pas. Tu ne parles pas comme d'habitude.

MIREILLE. — Je t'avais prévenu.

ANDRÉ. — Ce n'est pas la faute de tante Aline. Elle n'a pas changé.

MIREILLE, âprement. — C'est vrai. (*Brusquement.*) Écoute-moi, tu lui as offert tout à l'heure d'habiter avec nous...

ANDRÉ. — Momentanément.

MIREILLE. — Même momentanément, c'est bien simple : moi, je ne veux pas.

ANDRÉ. — Pourquoi? (*Un silence.*) Pourquoi, Mireille?

MIREILLE. — C'est inutile. Tu ne comprendrais pas.

ANDRÉ, *avec force*. — Je veux comprendre. Enfin, tu ne nieras pas que nous ayons de grands devoirs envers elle.

MIREILLE, *avec violence*. — Ce n'est pas vrai, nous n'avons pas de devoirs envers elle. Il y a un fait, c'est que la vie n'est supportable que si elle est loin !

ANDRÉ, *d'une voix tremblante*. — Comment ! Alors... tu as contre elle un grief?

MIREILLE, *se ressaisissant*. — Aucun grief particulier. Mais c'est quelqu'un qui ne s'efface jamais... qui vous empêche d'exister.

ANDRÉ. — Tu lui reproches d'avoir une personnalité trop forte?

MIREILLE. — Soit.

ANDRÉ. — Plus forte que la tienne?

MIREILLE. — C'est possible.

ANDRÉ. — Ce n'est pas brillant.

MIREILLE. — D'accord, je suis mesquine.

ANDRÉ. — Et pourquoi te transformes-tu quand elle est là? Tout à l'heure, je t'assure, on aurait dit que tu étais malheureuse... et que tu ne m'aimais pas. Ou bien, est-ce que c'est la vérité?

MIREILLE. — André!

ANDRÉ. — Dis : est-ce que c'est la vérité?

MIREILLE. — Tu es fou : non... seulement elle a trop peur, comprends-tu, que tout n'aille pas pour le mieux.

ANDRÉ. — Parce qu'elle nous aime!

MIREILLE. — Elle souhaite trop visiblement notre bonheur.

ANDRÉ. — Tu lui reproches? C'est monstrueux.

MIREILLE. — Elle a de trop bonnes raisons de le souhaiter.

ANDRÉ. — Qu'est-ce que ça veut dire?

MIREILLE, *se contenant*. — Regarde : c'est tout de même singulier, il n'y a pas une heure qu'elle est ici, et, pour la première fois depuis notre mariage, nous venons de nous parler sur un ton... C'est comme si elle ne pouvait pas s'empêcher de détruire... pas par des actes, simplement parce qu'elle est là. Voistu, je crois qu'elle a trop souffert, et alors...

ANDRÉ. — Tu ne m'as pas répondu. Pourquoi a-t-elle de trop bonnes raisons de souhaiter?...

MIREILLE. — Il ne faut pas attacher trop d'importance à un mot en l'air.

ANDRÉ, *doucement*. — Cette fois-ci, tu mens.

MIREILLE. — Mais, enfin, comprends donc, si nous ne... si les choses ne tournaient pas bien pour nous, peut-être se ferait-elle des reproches?

ANDRÉ. — Pourquoi? En quoi serait-ce sa faute?

MIREILLE. — Je ne dis pas que ce serait sa faute, mais elle pourrait être tentée de le penser.

ANDRÉ. — Je ne comprends pas.

MIREILLE. — Tant pis.

Un silence.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, ALINE

ALINE, *du dehors, doucement.* — On peut entrer?

ANDRÉ. — Viens ! tante Aline, nous avons besoin de toi.

MIREILLE. — Mon Dieu !

ALINE, *entrant. Il est visible qu'elle a pleuré, elle parle d'une voix sourde.* — Mes enfants, écoutez-moi sans m'interrompre, voulez-vous J'ai réfléchi. Si je me laissais persuader de rester auprès de vous, fût-ce quelques jours, il est probable que nous le regretterions ensuite. Ce serait peut-être la fin de quelque chose entre nous trois.

ANDRÉ, *brutalement.* — Pourquoi?

ALINE, *interdite.* — Mais...

ANDRÉ. — Ainsi, l'attitude de Mireille ne te surprend pas?

ALINE, *faiblement*. — Quelle attitude?

ANDRÉ. — Oh ! comme vous vous regardez !

ALINE, *balbutiant*. — Tu comprends, je lui rappelle trop de souvenirs douloureux ; elle a besoin de vivre à l'abri du passé.

ANDRÉ. — Voilà autre chose !

MIREILLE, *d'une voix altérée*. — On dirait que tu veux nous forcer à nous faire du mal.

ANDRÉ, *avec angoisse*. — Vous avez donc de quoi vous faire si mal ? Autrefois, pourtant... C'est comme s'il était survenu quelque chose que Mireille n'arrive pas à te pardonner. Et, toi-même, on dirait que tu n'es pas sûre... (*Brusquement.*) Tante Aline, est-ce que tu as beaucoup insisté pour qu'elle m'épouse ?

MIREILLE, *les yeux baissés*. — Non.

ALINE. — J'ai cru que vous seriez heureux.

ANDRÉ. — Nous le sommes. (*Mireille fait signe que oui.*) Alors ! (*Avec un accent artificiel.*) Nous avons une vie de bonheur devant

nous... enfin, sauf malchance. Il y a les accidents ; voyez Chanteuil.

ALINE, *malgré elle*. — Pourquoi parler de Chanteuil?

ANDRÉ. — Pourquoi ne pas parler de Chanteuil?

MIREILLE, *avec une véhémence soudaine*. — Maman, dis, était-ce pour mieux détruire que tu es rentrée dans cette chambre? Est-ce que tu as eu peur qu'il ne restât ici un tout petit peu de vie? Non, non, pas ces yeux de victime... Ah! tu es effrayante; quand tu vous as brisé le cœur, tu viens encore vous forcer à te demander pardon!

ANDRÉ, *avec désespoir*. — Mireille, ce Chanteuil, tu l'aimais donc tant que ça?

MIREILLE. — Mais je ne sais pas... mais je ne sais pas.

ALINE. — Adieu.

MIREILLE. — Va, je lis dans ton cœur. Tu escomptes déjà ma faiblesse, mon repentir...

ALINE. — Adieu. Je ne t'en veux pas.

Elle sort.

SCÈNE IX

ANDRÉ, MIREILLE

André est plongé dans une sombre méditation. Mireille va à lui doucement, elle lui pose les mains sur le front.

MIREILLE, *d'une voix tremblante.* — En somme... ce sera comme avant... Il n'y a rien de changé pour nous...

ANDRÉ, *avec une ironie perceptible.* — En effet.

MIREILLE. — Tu verras, avec le temps.

ANDRÉ. — Le temps. Il faudra du temps. Il faudrait du temps. (*Mouvement de Mireille. Brusquement.*) Si je n'avais pas été malade, m'aurais-tu épousé?

MIREILLE. — Voyons, André.

ANDRÉ. — Tu m'as répondu. Merci.

MIREILLE. — Tu ne comprends pas.

ANDRÉ. — Mais si, justement, je commence à comprendre. Je suis perdu, n'est-ce pas?

MIREILLE, *avec élan*. — Tu vivras, je te garderai, et même...

Elle lui dit un mot à l'oreille.

ANDRÉ, *tristement*. — Espérons... Ah ! j'ai dit ça comme elle... Mireille, tu crois vraiment qu'elle est méchante?

MIREILLE. — Non. C'est une pauvre femme.

Un silence.

ANDRÉ. — Elle a dit adieu.

MIREILLE, *avec angoisse*. — Tu es sûr qu'elle a dit adieu? Elle ne peut pourtant pas avoir l'idée de... n'est-ce pas? ce n'est pas possible?

ANDRÉ. — Mais...

MIREILLE. — C'est qu'elle a tant souffert... En somme, qu'est-ce qui la retiendrait?... Elle n'est pas croyante... Et alors, si elle, André, si elle se tuait... (*Avec égarement.*) La

vie ne serait plus possible. Il faut à tout prix...

Un silence. Mireille va à la table-bureau et cherche quelque chose.

ANDRÉ. — Que cherches-tu?

MIREILLE, *avec une sorte de résignation accablée.* — Le numéro de Lutétia.

RIDEAU

NOTE DE L'AUTEUR

La Chapelle ardente m'est toujours apparue comme une des plus significatives parmi mes œuvres dramatiques — en partie d'ailleurs parce que les références philosophiques y sont *moins* visibles peut-être que partout ailleurs. C'est là, me semble-t-il, du *théâtre pur* en admettant que ce mot ait un sens.

Là est la raison pour laquelle j'ai cru utile de faire figurer dans ce volume la première version (inachevée) de cette pièce. Elle fut écrite à Sens avant un *Homme de Dieu*, sans doute à la fin de 1921. Une comparaison attentive entre cette première version et la version définitive présente, me semble-t-il, un réel intérêt du point de vue dramaturgique ; car elle laisse discerner certaines des préoccupations qui commandent l'élaboration d'une œuvre théâtrale quelle qu'elle soit.

On notera que dans la première version le père du jeune homme tué à la guerre n'est

pas officier ; c'est un industriel, personnage d'ailleurs assez falot, uniquement préoccupé de sa santé et que nous sommes de toute évidence invités à ne pas prendre au sérieux. La relation tragique qui dans la version définitive liera l'un à l'autre les parents du mort fait ici complètement défaut. A l'origine, la logique profonde impliquée dans le sujet n'est pas encore vraiment reconnue, et c'est encore pour cette raison que l'élément satirique ou grinçant peut encore être très chargé (personnages du docteur et de la vieille demoiselle). Dans la version définitive, seul le personnage d'Yvonne (dont le mari est évoqué, mais non présenté) sera encore imprégné de cet élément satirique initial. On constatera d'autre part que dans la première version la fiancée du mort n'est pas orpheline. A certains égards je regrette d'avoir dû éliminer le personnage de Mme Tourneur qui me paraît d'une grande vérité, et les rapports qui s'établissaient entre elle et sa fille. Il faut cependant reconnaître que l'adjonction de cet élément risquait de compliquer inutilement le dessein central. Il était préférable que la jeune fille fût littéralement sans

recours familial et par là même livrée à la mère de son fiancé. Préférable du point de vue d'une certaine économie dramatique qui a sans aucun doute présidé, d'une façon d'ailleurs peut-être non complètement délibérée, à la transformation de la pièce.

D'une façon générale, dans la première version la ligne reste quelque peu hésitante ; cette indécision apparaît en particulier dans le personnage d'Octave et aussi dans le fait que j'avais cru devoir garder en réserve ce Louis qui pouvait ultérieurement jouer le rôle assigné à Chanteuil dans la version définitive.

Mais ce qui est peut-être encore plus digne de remarque, c'est la péripétie tout à fait inattendue de l'acte II (première version). Sa valeur dramatique intrinsèque me paraît indéniable. Mais elle jette la pièce par terre par la façon dont elle transforme la relation entre les deux femmes, en éveillant un sentiment d'amère jalousie chez la jeune fille pour la mère de son fiancé. C'était là vraiment une situation-impasse ; et je vois mal comment la pièce aurait pu continuer.

A partir de là il fallait littéralement rebrousser chemin, repenser toutes les données,

de façon à se ménager la possibilité d'une action dramatique cohérente. Il fallait pour cela que les rapports fondamentaux fussent accusés et comme aiguisés ; et toutes les modifications ultérieures ont eu justement pour but cette mise en relief, avec ce qu'elle comporte à la fois de simplification et de renforcement.

Il y a là, si l'on veut bien y réfléchir, une illustration tout à fait instructive du type particulier de logique (le mot dialectique ne serait pas ici tout à fait à sa place) qui intervient chez l'auteur dramatique là où celui-ci ne tient compte d'aucune considération étrangère à sa mission propre, qui consiste à faire vivre des êtres dont il s'agit de mettre en lumière à la fois la nature propre et les connexions visibles ou souterraines.

C'est dans cette perspective qu'il faudra considérer ultérieurement mon œuvre théâtrale tout entière : jusqu'à présent elle a été presque exclusivement envisagée dans ses rapports à ma pensée philosophique qu'elle a contribué d'ailleurs à promouvoir (et non seulement à concrétiser).

G. M.

LE SOL DÉTRUIT
(LA CHAPELLE ARDENTE)
Première Version

PÉRONNAGES

Lambertin.

Docteur Gueymard.

Madame Lambertin.

Edmée Tourneur.

Madame Tourneur.

ACTE PREMIER

La scène se passe dans le jardin des Lambertin ; quelques chaises auprès d'une table rustique sous un grand marronnier. Mme Lambertin et Edmée sont seules et causent ; toutes deux sont en deuil.

SCÈNE I

EDMÉE, MADAME LAMBERTIN

MADAME LAMBERTIN. — Et alors, ma chérie, c'est la dernière fois... Demain, vous serez loin.

EDMÉE. — Il faudra venir nous voir.

MADAME LAMBERTIN. — Cela !...

EDMÉE. — Pourquoi pas ?

MADAME LAMBERTIN. — Nous ne nous déplaçons pas facilement.

EDMÉE. — Ce n'est pas un grand voyage...

MADAME LAMBERTIN. — Dites-moi plutôt quand vous nous reviendrez.

EDMÉE. — Cela dépend de tant de choses...

MADAME LAMBERTIN. — Comment?

EDMÉE. — On ne me laissera pas facilement repartir une fois que je serai rentrée.

MADAME LAMBERTIN. — Votre maman est si bonne, si compréhensive, elle s'est arrangée pour nous laisser encore un petit moment de causerie tranquille cet après-midi, En somme rien ne la forçait à faire cette visite lointaine. Pourtant, elle m'intimide beaucoup, votre maman.

EDMÉE. — Vraiment?

MADAME LAMBERTIN. — Depuis le premier jour. Du reste Michel aussi la trouvait intimidante.

EDMÉE. — Il ne me l'a jamais dit. Cela aurait changé s'il l'avait mieux connue. Déjà à sa dernière permission j'avais remarqué qu'il se confiait bien plus à elle.

MADAME LAMBERTIN. — Je crois que c'est parce qu'elle est trop intelligente. On sent qu'elle juge tout ce qu'on dit.

EDMÉE, *distracte*. — Vous croyez?... Michel n'était pas timide, cependant.

MADAME LAMBERTIN. — Ma chérie, je ne suis pas de votre avis. Il se dominait, voilà tout.

EDMÉE. — Ce n'était pas vraiment de la timidité, je vous assure ; de la retenue plutôt. La timidité chez un homme c'est toujours un peu ridicule, du reste.

MADAME LAMBERTIN. — C'est aussi la rançon de bien des délicatesses, en tout cas. Là où elle n'existe pas c'est comme un velouté d'âme qui fait défaut. Tenez, regardez mon gendre par exemple.

EDMÉE. — Naturellement... un médecin.

MADAME LAMBERTIN. — Lucien n'a jamais été timide, j'en jurerais.

EDMÉE, *souriant*. — Le préféreriez-vous moins « viril » ?

MADAME LAMBERTIN. — Ah ! n'est-ce pas que

ce mot revient dans chacune de ses phrases? Je ne peux pas souffrir ça. La virilité excuse tant de grossièreté, tant de brutalité souvent.

EDMÉE. — Tout de même...

MADAME LAMBERTIN. — C'est entendu, il faut qu'un homme soit un homme ; mais regardez Michel, toutes ces petites attentions délicieuses qu'il avait pour vous, pour moi, c'était bien un peu féminin, vous ne trouvez pas? Du reste je ne songe pas à les comparer.

EDMÉE. — En somme, votre gendre est un excellent mari.

MADAME LAMBERTIN. — Évidemment.

EDMÉE. — Un père irréprochable.

MADAME LAMBERTIN. — Oh d'accord ! Seulement, n'est-ce pas, quand on a été aussi gâté que nous, cela ne suffit plus.

EDMÉE. — Si sa femme s'en contente...

MADAME LAMBERTIN. — Georgette est enchantée de son sort. Ma chérie, les natures exigeantes comme les nôtres sont rares. Heureusement. Ces exigences-

là apportent avec elles bien des souffrances ; le bonheur est l'apanage des médiocres.

EDMÉE. — Je ne peux pas penser ainsi.

MADAME LAMBERTIN, *s'animant*. — Croyez-vous que ce soit un hasard si ce sont toujours les meilleurs qui sont frappés les premiers ? Les privilégiés de l'esprit sont en même temps les élus de la souffrance. C'est comme une loi mystérieuse. Votre mariage avec Michel, ma pauvre enfant, s'il n'a pas eu lieu sur cette terre, mais c'est tout simplement parce que ce triste monde était indigne d'abriter tant de perfection. Quand on a beaucoup vécu, beaucoup souffert, ce sont des choses dont on ne peut plus douter. D'ailleurs si on n'avait pas cette croyance, comment supporterait-on la vie ?... Que de notre deuil nous puissions du moins tirer une raison d'être fières et d'espérer.

EDMÉE, *avec ferveur*. — C'est si bon de sentir qu'en parlant ainsi vous êtes absolument sincère ! Avec une autre, je ne sais pas, j'aurais un peu peur. (*Baissant les yeux.*) Vous comprenez, ce pourrait n'être qu'une attitude, et alors... Mais avec vous, mère, on n'a pas de doute, aucune inquiétude... Dites-moi : vous aviez déjà ces croyances avant la mort de Michel ?

MADAME LAMBERTIN. — Ce n'étaient encore que des idées, ce n'était pas, comme maintenant, une expérience de tous les instants. L'épreuve, Edmée, rien n'y supplée, presque rien n'y prépare.

EDMÉE. — J'ai besoin de vous, de votre foi ; moi je ne suis pas si forte ; il y a tant de moments où il me semble que ce qui arrive n'a aucun sens, qu'il n'y a pas même à chercher, que c'est le pur hasard.

MADAME LAMBERTIN. — Ce n'est qu'un mot, il n'y a pas de hasard.

EDMÉE. — Alors tout est voulu ?

MADAME LAMBERTIN. — Tout est dans l'ordre.

EDMÉE. — Mais c'est un mot si vague, l'ordre, et si froid !

MADAME LAMBERTIN. — Un ordre spirituel.

EDMÉE. — Oui.

MADAME LAMBERTIN. — Vous avez peur ?

EDMÉE. — J'aimerais voir clair. Si ce n'étaient que des mots...

MADAME LAMBERTIN. — Les seules réalités.

EDMÉE. — Je ne voudrais pas me boucher les oreilles... Ces livres que vous m'avez donnés à lire, Schuré, les autres, aussi, Emerson... J'ai quelquefois très peur que ce ne soit pas sérieux. Quand on veut réfléchir, il ne reste rien. Des phrases ce n'est rien ; il faudrait des faits, vous ne croyez pas ?

MADAME LAMBERTIN. — L'esprit ne peut parler qu'à l'esprit.

EDMÉE. — C'est parce que j'ai un si grand désir de vous croire... Votre gendre, vous savez, je le déteste. Son matérialisme me fait horreur. Mais alors justement, pour cette raison, j'ai peur qu'il ne soit dans le vrai.

MADAME LAMBERTIN. — La vérité ne peut pas être inférieure à nos plus hautes pensées. Le cœur est infaillible.

EDMÉE, *pensive*. — Le cœur... Ne me laissez pas partir.

MADAME LAMBERTIN, *surprise*. — Edmée, c'est sérieux ?

EDMÉE. — Il n'y a qu'avec vous que je puisse parler librement. Là-bas on l'a trop peu connu, et

puis c'est vrai ce que vous disiez : maman juge trop. On ne peut pas s'abandonner avec elle. Ce n'est pas sa faute, mais c'est terrible. Elle ne peut pas s'empêcher d'être juste. Et il me semble quelquefois que les préférences affichées de mon père valent mieux pour nous que son impartialité à elle.

MADAME LAMBERTIN. — Votre père préférerait?...

EDMÉE. — Tantôt mon frère aîné, tantôt les autres. Mais toujours quelqu'un. Maman tenait la balance égale ; elle dosait sa tendresse par peur de blesser. Mais cela fait mal aussi. Maman est comme quelqu'un qui a l'oreille trop juste pour ne pas souffrir au concert. La moindre fausse note la fait sursauter. La moindre exagération amène sur ses lèvres un sourire qui vous glace.

MADAME LAMBERTIN. — Vous ne m'aviez jamais dit cela.

EDMÉE. — Je ne me l'étais peut-être jamais tout à fait dit à moi-même.

Un silence.

MADAME LAMBERTIN. — C'est parce que votre présence m'est devenue nécessaire que je ne me sens pas le droit de vous retenir.

EDMÉE. — Croyez-vous que ce mot-là me décide à vous quitter? Nécessaire! mais hélas! je ne le suis à personne. Si vous saviez comme on se passe facilement de moi à la maison...

MADAME LAMBERTIN. — On a voulu vous le faire croire pour ne pas vous attrister pendant le temps que vous passiez avec nous.

EDMÉE. — Ma famille ne pratique pas ces « pieux mensonges ». (*Avec élan.*) S'ils l'avaient mieux connu! voyez-vous, tout serait différent. Il ne suffit pas qu'on vous écoute, il faut qu'on vous réponde.

MADAME LAMBERTIN. — Ma chérie...

EDMÉE. — Tout ce que vous me dites de lui m'enrichit, mais entre nous deux il y a comme un échange.

MADAME LAMBERTIN. — Où vous apportez plus que je ne puis vous donner.

EDMÉE, *ardemment*. — Il ressuscite dès que je ne suis plus seule à penser à lui.

MADAME LAMBERTIN. — Ne croyez-vous pas que c'est vrai à la lettre? Quand nous évoquons ce cher

passé, n'êtes-vous pas assurée qu'il est là, qu'il assiste invisible à notre entretien?

EDMÉE. — Ah ! si vous pouviez réussir à m'en convaincre?

MADAME LAMBERTIN. — Figurez-vous que j'ai retrouvé ce matin des photographies de sa prime enfance que je croyais égarées. Tenez, les voilà. Vous prendrez ce que vous voudrez.

Edmée les regarde les unes après les autres.

EDMÉE. — Elles sont délicieuses. Est-ce qu'il avait vraiment cette expression un peu effrayée? Ici je le retrouve absolument. Et là...

MADAME LAMBERTIN, *l'embrassant*. — Je savais que cela vous ferait plaisir. (*Vivement.*) Voilà Lucien.

Edmée lui remet les photographies qu'elle remet précipitamment dans son petit sac.

SCÈNE II

LES MÊMES, LE DOCTEUR GUEYMARD

LE DOCTEUR GUEYMARD, à *Edmée*. — J'ai appris seulement tout à l'heure que vous alliez nous quitter.

MADAME LAMBERTIN. — Voilà quinze jours que le départ d'Edmée est arrêté pour aujourd'hui.

LE DOCTEUR GUEYMARD. — Madame votre mère est ici, paraît-il?

MADAME LAMBERTIN. — Vous ne voudriez pas qu'Edmée fît seule le voyage d'ici à Lille.

EDMÉE, *souriant*. — Il n'y aurait rien là de si extraordinaire.

MADAME LAMBERTIN. — Ce n'était même pas à envisager. *

EDMÉE. — J'aurais voulu aller encore embrasser vos petits, mais cela ne sera guère possible.

LE DOCTEUR GUEYMARD. — On est de revue.

MADAME LAMBERTIN. — Edmée ne reviendra pas de si tôt.

LE DOCTEUR GUEYMARD. — Évidemment la ville manque d'attractions. (*Avec un gros rire.*) Ou plutôt si... Nous venons d'établir le programme d'une grande fête qui sera donnée le 15 à l'Hôtel de Ville. Il y aura bal, cinéma, buffet.

MADAME LAMBERTIN. — En quel honneur?

LE DOCTEUR GUEYMARD. — Vous savez qu'on veut élever un monument aux morts de la guerre ; c'est même moi qui ai suggéré l'emplacement : place Henri Brisson. Seulement il fallait trouver l'argent.

MADAME LAMBERTIN. — C'est inouï.

LE DOCTEUR GUEYMARD. — J'aime autant vous dire que l'idée est de moi.

EDMÉE. — Elle me paraît bizarre, je vous l'avoue.

LE DOCTEUR GUEYMARD. — Pourquoi ça ?

MADAME LAMBERTIN. — Si vous ne vous en rendez pas compte !...

LE DOCTEUR GUEYMARD. — C'est un moyen comme un autre de se procurer le nerf de la guerre. Une souscription pure et simple n'aurait aucun succès.

MADAME LAMBERTIN. — Eh bien alors, qu'on se passe de ce monument ! On s'en passera même très bien.

LE DOCTEUR GUEYMARD. — Tout le monde ne pense pas comme vous.

MADAME LAMBERTIN. — Le monument que réclament nos morts est d'une autre sorte.

LE DOCTEUR GUEYMARD. — Permettez-moi de vous dire que c'est une phrase. D'ailleurs vous seriez la première à protester si la ville était assez pingre...

MADAME LAMBERTIN. — Mieux vaut la pingrerie que l'indécence.

LE DOCTEUR GUEYMARD. — Les gens en deuil ne seront pas forcés de venir.

MADAME LAMBERTIN, à *Edmée*. — Ma chérie, est-ce que vos affaires sont tout à fait prêtes?

EDMÉE. — Ma malle est bouclée.

MADAME LAMBERTIN. — Je vous ai fait préparer un repas froid à emporter pour que vous ne soyez pas obligées de dîner au wagon restaurant.

EDMÉE. — Vous pensez à tout.

MADAME LAMBERTIN. — J'ai beaucoup pensé à votre départ en tout cas, je me le suis représenté le plus souvent que j'ai pu pour tâcher de m'y habituer, je n'ai pas très bien réussi. (*A son*

gendre.) Lucien, est-ce qu'on trouve habituellement de la place au train de 6 h. 48?

LE DOCTEUR GUEYMARD. — Cela dépend des jours.

MADAME LAMBERTIN. — Voilà qui est instructif.

LE DOCTEUR GUEYMARD. — J'ai rencontré votre neveu tout à l'heure en venant.

MADAME LAMBERTIN. — Octave?

LE DOCTEUR GUEYMARD. — Oui. Vous feriez peut-être bien de vous occuper un peu plus des faits et gestes de ce monsieur. Il se réveillerait au bloc un de ces quatre matins que cela ne m'étonnerait pas autrement.

MADAME LAMBERTIN. — Qu'est-ce que c'est encore que cette histoire?

LE DOCTEUR GUEYMARD. — Vous ne vous doutez pas qu'on le rencontre à peu près chaque soir en très joyeuse compagnie? Ceci ne serait rien; il s'amuse, c'est de son âge, chacun en fait autant et le plus longtemps possible.

Un silence.

MADAME LAMBERTIN. — Eh bien?

LE DOCTEUR GUEYMARD. — Il ferait seulement bien d'y mettre un peu plus de discrétion. L'autre jour il est venu avec des copains et des demoiselles faire les quatre cents coups presque sous nos fenêtres sur les deux heures du matin.

EDMÉE. — Quelles mœurs !

MADAME LAMBERTIN. — Mais ce n'est ni le bruit ni l'heure tardive qui importe. C'est cette dépravation.

LE DOCTEUR GUEYMARD. — Tout de suite les grands mots !

MADAME LAMBERTIN. — S'il avait encore ses parents...

LE DOCTEUR GUEYMARD, *avec une insistance hostile*. — Je vous répète que tous les gosses de son âge en ont fait autant.

MADAME LAMBERTIN, *avec force*. — Il y a eu un jeune homme dans cette maison, Lucien, tâchez de ne pas l'oublier, s'il vous plaît.

LE DOCTEUR GUEYMARD. — Et puis après ?

Un silence.

MADAME LAMBERTIN. — Ma chérie, ne prenez pas garde à ces insinuations dégoûtantes, n'est-ce pas?

EDMÉE. — Ce qui est affreux c'est que vous soyez tellement seule ici, votre mari est trop faible, vous n'êtes pas défendue.

LE DOCTEUR GUEYMARD. — Contre qui?

EDMÉE, *avec une violence croissante*. — Oh ! je ne peux pas dire que ce soit contre vous, parce que vous, en somme, vous ne comptez pas ; mais contre ce flot montant de vulgarité qui me semble battre les murs de la maison. Cette ville elle-même, je la déteste, tout y est mesquin, avilissant, tout suinte la médiocrité et l'envie ; mère, comment avez-vous réussi à sauver votre âme dans cette ville ? La mienne serait morte depuis longtemps. S'il avait vécu, Michel ne vous aurait pas laissée vous y consumer.

MADAME LAMBERTIN. — Mon mari n'aurait pas supporté le déracinement ; et puis, voyez-vous, le cadre où nous vivons ne compte pas, si l'on sait s'affranchir et se garder.

EDMÉE. — Je suis tellement certaine que je n'y réussirais pas.

MADAME LAMBERTIN. — C'est pourtant l'épreuve qui nous sacre esprit.

LE DOCTEUR GUEYMARD, *se levant..* — Si vous enfourchez vos grands chevaux habituels je n'ai plus qu'à détalé.

EDMÉE. — Au revoir. Merci d'être venu. Mille choses à Georgette.

Il sort

SCÈNE III

EDMÉE, MADAME LAMBERTIN
puis LAMBERTIN

MADAME LAMBERTIN. — Il s'aggrave.

EDMÉE. — C'est un inconscient.

MADAME LAMBERTIN. — J'ai du moins la consolation de me dire que j'ai autrefois combattu ce mariage de toutes mes forces. La pauvre Georgette n'a voulu entendre aucune objection.

EDMÉE. — Pourquoi dites-vous la pauvre? C'est vous qui êtes à plaindre.

Madame Lambertin a un geste vague.

LAMBERTIN, *il vient de la maison, il a un châle sur les épaules et est coiffé d'un chapeau de paille.*
— Lucien est parti?

MADAME LAMBERTIN. — Oui, à l'instant.

LAMBERTIN. — Est-ce qu'il vous a parlé de moi?

MADAME LAMBERTIN. — Pourquoi nous aurait-il parlé de toi?

LAMBERTIN. — Veux-tu m'aider à mettre ce châle? (*Edmée l'aide.*) L'autre jour il a eu une façon de me dire qu'il me trouvait bien en ce moment qui ne m'a pas rassuré du tout. C'est quelquefois par l'intonation qu'on se trahit. (*A Edmée.*) n'est-ce pas? Je sais bien qu'il est plutôt noir d'habitude.

MADAME LAMBERTIN. — Mais, Gustave, puisqu'il te trouve au contraire mieux que depuis des mois...

LAMBERTIN. — Il n'a pas dit ça du tout; d'ailleurs je ne l'aurais pas cru. Il n'y a que moi qui puisse me sentir.

EDMÉE. — Vous souffrez ces temps-ci, père?

LAMBERTIN. — C'est plutôt un malaise continuel.

MADAME LAMBERTIN. — Peut-être prêtes-tu un peu trop d'attention à ces sensations.

LAMBERTIN. — C'est facile à dire... Je te souhaiterais... ou plutôt non, Amélie, je ne te souhaiterais pas de passer par où j'ai passé.

MADAME LAMBERTIN. — Sous bien des rapports tu as une santé enviable.

LAMBERTIN. — Sous bien des rapports !... Évidemment, je n'ai pas toutes les maladies.

EDMÉE. — En un certain sens une vraie maladie étiquetée est peut-être moins pénible.

LAMBERTIN, *offensé*. — Mais vous savez, ce que j'ai a un nom.

EDMÉE. — Naturellement, mais je voulais dire...

LAMBERTIN. — C'est un nom difficile à retenir, comme celui de toutes les affections complexes. Jouissez de votre santé, ma chère enfant, il n'y a vraiment que cela dans la vie. Quand j'avais votre âge je trouvais tout simple d'aller, de venir, et aujourd'hui...

Il a un geste désolé.

EDMÉE. — Vous ne croyez pas tout de même que la volonté?

LAMBERTIN. — C'est la ressource des médecins ignorants : quand ils ne savent pas ce que c'est qu'une maladie c'est leur manière de souffler dessus. Ce que j'apprécie beaucoup chez Lucien c'est qu'il prend les choses au sérieux. Il m'a donné un traitement à suivre...

MADAME LAMBERTIN. — Que tu ne suis pas.

LAMBERTIN. — Parce qu'il me fait mal à l'estomac.

MADAME LAMBERTIN. — Alors?

LAMBERTIN. — Ce n'est pas ainsi qu'il faut raisonner. Ce n'est pas pour mon estomac que je me suis adressé à Lucien.

EDMÉE. — Tout ça est terriblement compliqué.

Madame Lambertin la regarde avec un demi-sourire.

MADAME LAMBERTIN. — Il serait au fond plus sage de se résigner à ces ennuis.

LAMBERTIN. — Parole de femme bien portante.

MADAME LAMBERTIN. — Mon ami, je t'assure que j'ai aussi mes misères.

LAMBERTIN. — Tu te portes comme un charme. Ce n'est pas une reproche, remarque. Mais si j'avais ta santé crois-tu que je ferais venir Louis pour m'aider?

MADAME LAMBERTIN. — C'est en même temps un service que tu lui rends.

LAMBERTIN. — Mais fort onéreux. Avec notre médiocre chiffre d'affaire...

MADAME LAMBERTIN. — Tu espères le relever.

LAMBERTIN. — Louis n'est pas un génie, s'il le maintient au taux actuel ce sera déjà bien beau.

EDMÉE, à Lambertin. — Ce Louis est le fils de votre frère? Vous n'en parlez jamais.

LAMBERTIN. — Il a été au Maroc ces dernières années, il avait même trouvé moyen de s'y faire mobiliser sur place; ah! je comprends que le climat l'ait tenté. (*A sa femme.*) Tiens, voilà ce qu'il me faudrait, Lucien dit qu'à Rabat je me porterais merveilleusement.

EDMÉE. — Mais déjà la Côte d'Azur...

LAMBERTIN. — Il n'y a pas à y songer. Changements de température infiniment trop brusques. Ce serait ma perte. Les bons climats, cela ne court pas les rues.

SCÈNE IV

LES MÊMES, MADAME TOURNEUR

MADAME TOURNEUR. — Et me voilà.

MADAME LAMBERTIN. — Vous avez trouvé vos amis?

MADAME TOURNEUR. — Ce ne sont pas des amis, vous savez, de simples connaissances de bains de mer. Nous échangeons deux cartes postales chaque année. Mais je les avais rencontrés hier à la gare...

EDMÉE. — Moi je sais bien qu'à ta place j'aurais fait semblant de ne pas les voir.

MADAME TOURNEUR. — C'est absurde ce que tu dis là.

MADAME LAMBERTIN. — Je suis bien sûre que vous détestez ces petits mensonges.

Mme Tourneur a un geste.

LAMBERTIN. — Les courants d'air sont tels dans notre gare que l'impolitesse y devient une nécessité.

MADAME LAMBERTIN, à *Edmée*. — Vous êtes un peu pâle, on dirait. Ce n'est pas la mine que j'espérais vous voir rémpporter d'ici.

MADAME TOURNEUR. — Heureusement la santé d'Edmée nous permet de ne pas nous inquiéter de ces petites fluctuations.

EDMÉE, à *Mme Lambertin*. — Il a toujours été admis à la maison que j'étais un rocher.

LAMBERTIN. — Ce n'est peut-être pas une des choses qui plaisaient le moins à Michel. Il était comme moi, il avait horreur des jeunes filles anémiques.

Un court silence.

MADAME TOURNEUR, pour détourner la conversation. — Est-ce que tes affaires sont prêtes, Edmée? l'omnibus doit venir prendre ta malle à six heures.

LAMBERTIN, suivant son idée. — Michel disait : « l'intelligence, la beauté, c'est magnifique ! mais la santé avant tout ».

MADAME LAMBERTIN. — Michel n'a jamais dit

cela, Paul, c'était une nature beaucoup trop spirituelle, beaucoup trop évoluée pour penser de la sorte. Comme s'il n'y avait pas des raffinements d'âme qu'on rencontre chez les êtres maladifs.

MADAME TOURNEUR. — Oh...

LAMBERTIN, *se tournant vers elle*. — N'est-ce pas, madame, que c'est monstrueux? *Mens sana in copor esano...*

SCÈNE V

LES MÊMES, GEORGETTE

MADAME LAMBERTIN. — Tiens ! Tu nous avais dit que tu ne viendrais pas cet après-midi.

GEORGETTE. — En effet, maman, je n'avais pas l'intention de venir.

MADAME LAMBERTIN. — Est-ce qu'il y a quelque chose de spécial? On dirait que tu as couru.

LAMBERTIN. — Tu es en nage, tu vas prendre froid.

GEORGETTE, *à Edmée*. — Vous étiez là, Edmée, quand mon mari est venu? Oui, naturellement.

Alors vous savez comment on l'a traité. Lucien est rentré l'air défait. Positivement défait, maman. La manière dont on se conduit avec lui, c'est honteux ! (*Mme Tourneur s'est levée.*) Restez, madame, vous êtes presque de la famille. D'ailleurs ce n'est un secret pour personne : nous sommes traités comme des parias.

MADAME LAMBERTIN. — Je ne comprends pas ce que tout cela veut dire ; si ton mari a déplorablement manqué de tact...

GEORGETTE. — Je ne permettrai à personne de dire que mon mari a manqué de tact.

LAMBERTIN. — Il ne faut pas se mettre dans des états pareils. Elle en aura la jaunisse.

GEORGETTE. — Ne te frappe pas, ce n'est pas dans mon tempérament.

LAMBERTIN. — Une jaunisse rentrée alors, c'est encore pire, je connais quelqu'un qui en est mort. D'ailleurs tu sais que personnellement non seulement j'ai la plus haute estime pour ton mari, mais je lui ai accordé toute ma confiance, puisque je n'ai pas hésité à me mettre entre ses mains. Voyons, Geo, est-ce que ce n'est pas la meilleure preuve ?

GEORGETTE. — Enfin vous, Edmée, si le bon Dieu avait voulu que vous épousiez Michel...

MADAME LAMBERTIN. — Je t'en prie, Georgette : quand on est athée comme vous l'êtes tous les deux !...

GEORGETTE. — Est-ce que vous auriez admis que votre maman... (*Elle montre Mme Tourneur.*) Je vous demande pardon, madame, ce n'est qu'une supposition, parce que je suis bien sûre que vous avez trop de cœur et trop de délicatesse...

MADAME TOURNEUR. — Mais, madame...

GEORGETTE. — Vous n'avez pas encore compris que Lucien est un sensible et quant à moi c'est très simple ...

Elle s'arrête.

EDMÉE. — Je vous assure, Georgette, que vous exagérez beaucoup l'importance de ce qui s'est passé... Voyons, vous n'allez pas me laisser partir sur une impression aussi pénible.

GEORGETTE. — Il n'est pas question de vous. D'ailleurs si vous croyez que votre séjour a fait du bien à mes parents...

EDMÉE. — Dans ce cas je suis heureuse que ce séjour touche à son terme.

GEORGETTE. — Je me suis aperçue qu'il n'y en avait plus que pour vous. Combien de fois maman est-elle venue nous voir depuis un mois? et la fête du petit à laquelle elle n'a pensé qu'au dernier moment, elle qui ne l'oubliait jamais. Lucien a joliment raison : à force de s'hypnotiser sur ceux qui ne sont plus là, on ne pense seulement plus aux vivants.

MADAME LAMBERTIN. — Je te ferai l'honneur d'admettre que tu ne sais plus ce que tu dis.

LAMBERTIN. — Je suis sûr que si on prenait ta température, mon petit loup...

GEORGETTE. — C'est-à-dire que dans toutes les situations il arrive un moment où on est obligé de casser les vitres. Ce n'est pas notre faute si tu n'as pas voulu comprendre plus tôt. Je dis toi, parce que papa n'a peut-être pas compris non plus, mais lui ce n'est pas la même chose.

LAMBERTIN, *inquiet*. — Pourquoi est-ce que ce n'est pas la même chose?

GEORGETTE. — Déjà autrefois quand Michel vivait...

LAMBERTIN. — Dis, Geo, pourquoi est-ce que ce n'est pas la même chose?

GEORGETTE, *à sa mère*. — Tu as toujours eu un faible pour lui, tu ne diras pas le contraire.

LAMBERTIN. — Tu me trouves changé, hein? Et Lucien, qu'est-ce qu'il te dit?

GEORGETTE, *à sa mère*. — Et tu n'as rien fait pour me cacher tes préférences.

LAMBERTIN. — Il trouve que je baisse?

GEORGETTE, *à Edmée*. — Dieu sait que j'étais disposée à vous accueillir comme une sœur. Du reste vous l'avez bien vu.

MADAME LAMBERTIN. — Écoute, Georgette.

GEORGETTE. — Et quand le pauvre Michel est mort je n'ai pas seulement été malheureuse à cause de moi, parce que c'était mon frère, je l'ai été à cause de vous.

MADAME LAMBERTIN, *d'une voix altérée*. — Je te serai reconnaissante de ne faire aucune allusion à la mort de Michel.

GEORGETTE. — Et pourquoi cela?

MADAME LAMBERTIN. — Il a été assez cruel pour moi de constater que certains sentiments t'étaient complètement étrangers.

GEORGETTE. — Quels sentiments?

MADAME LAMBERTIN. — Je me comprends.

EDMÉE. — Mère, je vous en supplie...

GEORGETTE. — Ah ! c'est à cause de notre dîner du 30.

MADAME LAMBERTIN. — C'est du sentiment que je parle.

GEORGETTE, à *Mme Tourneur*. — Madame, je vous fais juge : pouvais-je décommander le médecin-chef de l'hôpital quand je savais qu'il était de toute importance qu'il fût bien disposé en faveur de Lucien pour que notre démarche au service de santé eût des chances d'aboutir? C'est un homme tout ce qu'il y a de plus susceptible... Et puis est-ce que cela compte ces choses-là? est-ce que cela vous empêche d'avoir du chagrin? Si au moins tu m'avais dit franchement ce que tu pensais ! Lucien et moi nous ne comprenons pas les sous-entendus, les allusions...

MADAME LAMBERTIN, à *Edmée*. — Ma pauvre

chérie, quand je pense que c'est sur cette impression que nous allons nous quitter !...

EDMÉE. — Je reste.

MADAME TOURNEUR, *avec calme*. — Tu restes ?

EDMÉE. — Oui, maman.

GEORGETTE. — Pourquoi ?

EDMÉE, *à Mme Lambertin*. — Je ne peux pas vous laisser comme cela toute seule, c'est impossible. Ce n'est pas par hasard si cette scène s'est produite au moment où je pouvais encore y assister.

GEORGETTE. — Qu'est-ce que vous entendez par toute seule ?

EDMÉE. — L'idée que cela pourrait se renouveler empoisonnerait ma vie. Je n'ai pas le droit...

MADAME LAMBERTIN. — Mais votre mère...

MADAME TOURNEUR, *froidement*. — Ma fille est libre de prolonger son séjour : je ne me reconnais pas le droit de l'en empêcher.

EDMÉE. — Maman, ce n'est pas cela qu'il faut dire.

GEORGETTE, à *mi-voix*. — J'appelle ça s'imposer, et de quelle façon !

Elle va à son père et lui parle à mi-voix.

MADAME LAMBERTIN. — Vous savez assez, ma chérie, que je n'ai pas de peine à mettre les choses à leur place. Quand on a passé par certaines épreuves...

EDMÉE. — Mais ces épreuves ennoblissent, vous me l'avez dit assez souvent ; il me semble qu'il y a des moments où je m'en suis aperçue. Au lieu que cela, ces jalousies, cette mesquinerie... Oh ce n'est pas la première fois que je les découvre, allez.

MADAME TOURNEUR. — Prends garde, Edmée, voilà des phrases imprudentes.

EDMÉE. — Il ne s'agit pas d'être prudente, maman. Il y a d'autres devoirs. (*A Mme Lambertin.*) Vous avez beau être vaillante et vivre dans un autre monde que ceux qui vous entourent, on ne résiste pas indéfiniment à cette contagion. Et puis d'ailleurs je suis sûre qu'il m'aurait demandé de rester auprès de vous.

MADAME LAMBERTIN. — Il n'en aurait pas eu le droit.

EDMÉE. — Est-ce qu'il s'agit de droits quand on s'aime? est-ce qu'on fait des comptes?

MADAME LAMBERTIN, à son mari. — Tu t'en vas?

LAMBERTIN, qui s'est levé. — Tout cela m'a bouleversé, j'ai des frissons.

GEORGETTE, hypocritement. — Ne te dérange pas, va ; j'accompagnerai papa.

MADAME TOURNEUR, à Edmée. — Je te laisse complètement libre, tu le sais. Néanmoins je ne serais pas fâchée de te dire quelques mots avant que tu prennes une décision.

MADAME LAMBERTIN. — Je vais vous laisser. (A Georgette.) Il est inutile de donner le bras à ton père.

GEORGETTE. — Tu dis?

Mme Lambertin s'éloigne derrière eux.

SCÈNE VI

EDMÉE, MADAME TOURNEUR

MADAME TOURNEUR. — Ma chérie, je crains que tu ne sois sur le point de faire une faute.

EDMÉE. — Maman...

MADAME TOURNEUR. — Tu peux toujours m'écouter de sang-froid.

EDMÉE. — Mais...

MADAME TOURNEUR. — Qu'est-ce que tu risques? Puisque tu es libre.

EDMÉE. — Tu dis cela.

MADAME TOURNEUR. — Est-il dans mes habitudes de t'imposer ma volonté?

EDMÉE. — D'abord en ce moment toi tu as justement un tel sang-froid...

MADAME TOURNEUR. — C'est un reproche?

EDMÉE. — On n'est pas à égalité.

MADAME TOURNEUR. — Allons-nous donc nous battre?

EDMÉE. — Si tu comprenais un peu mieux à quel point je me sens bouleversée...

MADAME TOURNEUR. — J'ai des yeux et des oreilles.

EDMÉE. — La sympathie, maman !

MADAME TOURNEUR. — Dispense-t-elle de raisonner ?

EDMÉE. — Ce n'est pas une supériorité de rester toujours maître de soi.

MADAME TOURNEUR. — Eh bien je crois tout de même que si.

EDMÉE. — Quand on n'est pas ému, d'ailleurs, cela ne doit pas être difficile.

MADAME TOURNEUR. — Nous perdons du temps, tu ne trouves pas ?

EDMÉE. — Tu vois bien : tu m'empêches de parler librement.

MADAME TOURNEUR. — Je te demande de m'écouter : mon train part dans moins de deux heures.

EDMÉE. — Évidemment, et si tu le manquais !...

MADAME TOURNEUR. — Ce serait ennuyeux, voilà tout. (*Un silence.*) Es-tu plus calme ?

EDMÉE. — Je ne crois pas.

MADAME TOURNEUR. — Ne te mords pas les lèvres comme cela ; tiens elles saignent. (*Elle les essuie avec son mouchoir.*) Voyons, ma chérie, embrasse-moi.

EDMÉE. — Maman...

MADAME TOURNEUR. — En somme est-ce que tu as envie de rester, ou bien est-ce que tu crois que c'est ton devoir?

EDMÉE. — Je ne sais pas, je ne peux pas répondre à une question comme celle-là.

MADAME TOURNEUR. — Essaie, voyons.

EDMÉE. — Je... non, cela ne veut rien dire.

MADAME TOURNEUR. — Si on te prouvait que ce n'est pas ton devoir, est-ce qu'on te ferait de la peine?

EDMÉE. — Mais tu ne comprends donc pas que la vie est toute vide devant moi? Je n'ai rien à faire, personne n'a besoin de moi. C'est cela qui est affreux. Toi, par exemple, est-ce que tu as besoin de moi? Quand tu as cherché à m'associer un peu à ce que tu fais, quand tu m'as prise comme secrétaire, c'était par bonté.

MADAME TOURNEUR. — Edmée !

EDMÉE. — Par bonté d'âme, mais je ne t'ai servi à rien, et si j'avais pu te rendre des services j'aurais tout simplement pris la place d'une salariée quelconque à laquelle j'aurais enlevé son gagne-pain. Voilà.

MADAME TOURNEUR. — Dois-je en conclure que c'est pour te persuader à toi-même que tu as une mission à remplir?...

EDMÉE. — Une mission ! Je ne suis pas si ambitieuse.

MADAME TOURNEUR. — Que tu veux rester auprès de Mme Lambertin?

EDMÉE. — Tu ne veux seulement pas dire : « ta belle-mère ».

MADAME TOURNEUR, *doucement*. — Mme Lambertin n'est pas ta belle-mère, Edmée.

EDMÉE. — C'est bien cela. Et tu m'accuses de me suggestionner.

MADAME TOURNEUR. — Je ne t'accuse pas, ma chérie, seulement...

EDMÉE. — Pourquoi ne finis-tu pas ta phrase? toi tu trouves toujours les mots, Maman.

MADAME TOURNEUR. — En quoi estimes-tu que ta présence peut être utile ici?

EDMÉE. — Mais enfin tu as bien vu tout à l'heure cette scène odieuse...

MADAME TOURNEUR. — Dépend-il de toi qu'il ne s'en produise plus de semblable?

EDMÉE. — Au moins ma...

MADAME TOURNEUR. — Dis ma belle-mère si cela te fait plaisir.

EDMÉE. — Elle aura quelqu'un avec elle, elle ne sera pas toute seule.

MADAME TOURNEUR. — Ce qui compte c'est une affection, une pensée fidèle.

EDMÉE. — C'est une présence, quelqu'un qui vit avec vous.

MADAME TOURNEUR. — D'accord, mais qu'importe que ce soit ici ou là? Avec des lettres...

EDMÉE. — Toi tu n'as pas besoin de voir les gens.

MADAME TOURNEUR. — Je ne crois pas que ce soit un de mes défauts.

EDMÉE. — Les lettres ne comptent pas ; et d'ailleurs... Pourquoi ne veux-tu pas que je reste ?

MADAME TOURNEUR. — Je ne trouve pas souhaitable que tu restes, c'est bien différent.

EDMÉE. — Tu ne veux jamais rien pour toi, c'est assez désespérant ; c'est comme cela que tu as toujours l'air d'avoir raison.

MADAME TOURNEUR. — Est-ce que tu cherches à me faire de la peine ?

EDMÉE. — Tu sais toujours si bien la cacher...

MADAME TOURNEUR. — Crois-tu qu'on souffre moins parce qu'on n'étale pas sa souffrance ?

EDMÉE. — A un certain degré de souffrance, on ne fait plus ce qu'on veut, j'en suis bien sûre par exemple... Mais tu ne m'as pas dit pourquoi. (*Avec ironie*) tu ne souhaitais pas que je reste ici.

MADAME TOURNEUR. — Mon petit, c'est très simple : je ne souhaite pas que tu gâches ta vie.

EDMÉE. — Ma vie est gâchée.

MADAME TOURNEUR, *avec douceur*. — Non.

EDMÉE. — Et tu prétends que tu sympathises !

MADAME TOURNEUR. — Tu as eu un très grand chagrin, et personne ne le sait mieux que moi.

EDMÉE, *avec passion*. — Ma vie est détruite, Maman. Tiens, c'est comme ces endroits où la guerre est passée, le sol est détruit, il n'y poussera plus rien.

MADAME TOURNEUR. — Aux endroits dont tu parles il pousse déjà de l'herbe ; dans quelque années on pourra les cultiver.

EDMÉE. — Tu me blesses, tu me tortures.

MADAME TOURNEUR. — Qu'ai-je dit de blessant ?
(*Un silence.*) Dis, Edmée, qu'ai-je dit de blessant ?

EDMÉE. — Tu m'accuses de jouer la comédie.

MADAME TOURNEUR. — Non, je sais que tu es sincère.

EDMÉE. — ...de ne pas pouvoir éprouver un sentiment profond.

MADAME TOURNEUR. — Cela n'a rien à voir avec la profondeur des sentiments.

EDMÉE, *avec un rire amer*. — Ah ! cela...

MADAME TOURNEUR. — Rien.

EDMÉE, *à mi-voix*. — Tu es dans ton rôle en l'affirmant.

MADAME TOURNEUR. — Voilà une phrase atroce. C'est à cause de Philippe Geoffroy que tu dis cela ?

EDMÉE. — Je suppose bien que tu finiras par l'épouser... Maman, je suis odieuse ! Pardon.

MADAME TOURNEUR. — Tu es très, très jeune... Une vie détruite, vois-tu, Edmée, ce n'est pas beau. Ce qui est beau, c'est ce qui est vivant.

EDMÉE. — Avec ces théories-là...

MADAME TOURNEUR. — Ce n'est pas une théorie, c'est la plus profonde expérience. Il ne faut pas s'enorgueillir d'être une âme morte. Mourir est une chose affreuse.

EDMÉE. — Non, Maman, c'est s'évader ; il n'y a que cela qui compte. Michel est mort.

MADAME TOURNEUR. — S'évader ? Que veux-tu dire ?

EDMÉE. — Je n'essaierai pas de te l'expliquer. Maman, si j'ai résolu de rester ici ce n'est pas seulement pour protéger ma belle-mère ; c'est parce que dans la vie j'ai choisi la fidélité. Si je retournais à Lille maintenant, je sais que tu chercherais à me distraire, à me détourner de moi-même et de ce qui compte pour moi. Je ne pourrais pas le supporter. Tu es tellement raisonnable ! Tu as une vue si juste des choses !

MADAME TOURNEUR. — Alors cela veut dire que tu resteras ici tout à fait ?

EDMÉE. — Tant qu'on voudra de moi.

MADAME TOURNEUR. — Voilà ce qu'on a fait de toi ! Une hallucinée ! Ma pauvre Edmée ! C'est ta façon à toi d'entrer au couvent.

EDMÉE. — Avec quel mépris tu as dit ce mot !

MADAME TOURNEUR. — Ce n'est tout de même qu'une fuite. Tu as peur de te laisser reprendre par la vie.

EDMÉE. — Pour moi ce mot-là n'a pas de majuscule.

MADAME TOURNEUR. — D'autres cultivent en

leurs dons la partie vivante d'eux-mêmes. Toi tu cultives la stérilité, tu entretiens en toi la dévastation.

EDMÉE. — Quand on peut dire des mots comme cela, Maman, c'est qu'on a trop d'orgueil pour souffrir. Nous ne nous comprendrons jamais.

SCÈNE VII

LES MÊMES, MADAME LAMBERTIN

MADAME LAMBERTIN. — Je m'excuse de vous interrompre, mais l'heure s'avance.

MADAME TOURNEUR, *regardant sa montre*. — Effectivement il va falloir que je parte.

MADAME LAMBERTIN. — Vous me laissez Edmée?

MADAME TOURNEUR. — Je vous l'ai déjà dit, je n'ai pas le droit de m'opposer à ce qu'elle reste.

MADAME LAMBERTIN, *à Edmée*. — Ma chérie, réfléchissez encore : je sens que votre maman a de la peine.

EDMÉE. — Ma mère me désapprouve ; mais je suis à un âge où on juge par soi même.

MADAME LAMBERTIN, à *Edmée*. — Je vous demande de partir.

MADAME TOURNEUR. — Il est trop tard, madame ; quelle que soit votre influence sur ma fille, vous n'obtiendrez pas qu'elle me suive de son plein gré.

MADAME LAMBERTIN. — Je vous jure que je n'ai rien fait pour qu'elle restât.

MADAME TOURNEUR. — Vous avez cru ne rien faire pour cela.

MADAME LAMBERTIN. — Je ne souhaite même pas qu'elle reste.

MADAME TOURNEUR. — En ce moment vous ne le souhaitez pas, je le crois sans peine.

EDMÉE, à *Mme Lambertin*. — N'est-ce pas que ma mère est terrible ?

MADAME TOURNEUR, *avec un tremblement dans la voix*. — Ce que je vous demande, c'est de vous rappeler... Mais non, cela ne doit pas dépendre de vous.

MADAME LAMBERTIN. — Je ne vous prendrai pas votre enfant, voyons !

MADAME TOURNEUR. — Oh ! vous ne m'avez pas comprise. Il n'y a plus à me la prendre.

MADAME LAMBERTIN. — Edmée ! vous ne laisserez pas partir votre maman sans l'embrasser ?

EDMÉE. — Si vous y tenez...

Elle embrasse froidement sa mère.

Deuxième Version

PERSONNAGES

Lambertin.

Docteur Gueymard.

Octave Charlier.

Pinchard.

Madame Lambertin.

Edmée Tourneur.

Madame Tourneur

Mademoiselle Lambertin.

ACTE PREMIER

Même décor que pour la première version.

SCÈNE PREMIÈRE

LAMBERTIN, MADAME LAMBERTIN, EDMÉE,
MADEMOISELLE LAMBERTIN

LAMBERTIN. — Est-ce que Lucien ne devait pas prendre le café avec nous?

MADAME LAMBERTIN. — Il avait un malade à voir avant de venir.

LAMBERTIN. — Il ne pourra plus prendre son café ; il va être deux heures et demie. A quelle heure finissent-ils de déjeuner chez Georgette? A deux heures moins le quart au plus tard ! Une heure entre le dessert et le café, hum ! Je sais bien qu'il a un de ces estomacs...

MADemoiselle LAMBERTIN. — C'est aimable à lui de venir dire au revoir à Edmée. Un médecin est toujours excusé ! Mais ta fille et son mari sont pleins d'égards.

MADAME LAMBERTIN. — Vous avez remarqué cela, Edmée ?

EDMÉE. — Je n'ai pas non plus remarqué le contraire.

MADemoiselle LAMBERTIN. — Pendant mon dernier rhume, ils ont pensé à m'envoyer une boîte de pastilles Valda ; j'ai trouvé cela si gentil !

LAMBERTIN. — Le malheur est que cela ruine l'estomac, les pastilles Valda !

MADemoiselle LAMBERTIN. — Mais je n'ai pas remarqué !

LAMBERTIN. — Il faut quelquefois dix ans pour s'apercevoir de ces choses-là. Moi ce n'est qu'à cinquante-cinq ans que je me suis aperçu que mon tube digestif était complètement délabré.

MADAME LAMBERTIN. — Tu exagères, Paul.

LAMBERTIN. — Demande à ton gendre.

MADAME LAMBERTIN. — Il te trouve mieux.

LAMBERTIN. — Dans mon état c'est aller mieux que de ne pas aller plus mal.

MADemoisELLE LAMBERTIN. — Mais c'est affreux, Paul, ce que tu dis là.

EDMÉE. — Vous désolez votre sœur.

LAMBERTIN. — Quand on a la santé de ma sœur, on n'imagine même pas certains ravages.

MADemoisELLE LAMBERTIN. — Enfin j'ai bien eu aussi mes misères.

LAMBERTIN. — Digérer, tout est là.

MADemoisELLE LAMBERTIN. — Dormir, Paul : je te félicite de ne pas connaître mes insomnies.

MADAME LAMBERTIN, à *Edmée à mi-voix*. — Alors c'est la dernière fois... Demain à cette heure-ci...

EDMÉE. — Vous viendrez nous voir.

MADAME LAMBERTIN. — Cela !

EDMÉE. — Pourquoi pas ?

MADAME LAMBERTIN. — Nous ne nous déplaçons pas facilement.

EDMÉE. — Mais ne pourriez-vous laisser mon beau-père pour deux ou trois jours?

Elle montre Mlle Lambertin.

MADAME LAMBERTIN. — Je ne serais pas tranquille ; et puis... non, ma chérie, voyez-vous il ne faut pas me demander cela.

EDMÉE. — Cela me manque tellement que vous ne connaissiez pas la maison.

MADAME LAMBERTIN. — Je me la figure très bien.

EDMÉE. — Tout ce qui n'est pas commun sépare. C'est idiot ce que je vous dis là : c'est une vérité de La Palisse. Mais vous comprenez.

MADAME LAMBERTIN. — Je comprends, et cela me touche beaucoup... Non, vous reviendrez?

EDMÉE. — Quand cela? Une fois qu'on est parti...

MADAME LAMBERTIN. — Votre maman consentira bien à vous laisser venir de temps en temps.

EDMÉE. — Évidemment, la difficulté n'est pas là.

MADAME LAMBERTIN. — Elle est si bonne, votre maman, si intelligente ! (*Un silence.*) C'est si délicat de sa part d'avoir tenu à nous laisser encore ce dernier après-midi.

EDMÉE. — Nous n'en profiterons guère, je le crains.

MADAME LAMBERTIN. — Mon gendre ne restera pas longtemps.

EDMÉE. — J'espère.

MADAME LAMBERTIN. — Vous ne cachez pas vos sentiments au moins.

EDMÉE. — Je n'ai jamais su.

MADAME LAMBERTIN. — Votre maman doit être comme vous.

EDMÉE. — Oh ! alors Maman c'est à un point...

MADAME LAMBERTIN. — C'est très beau.

EDMÉE, *faiblement*. — Oui.

MADAME LAMBERTIN. — On dirait que vous n'en n'êtes pas sûre?

EDMÉE. — Je ne crois pas que maman ait beaucoup de mérite. Elle ne pourrait pas faire autrement.

MADAME LAMBERTIN. — Ma chérie, ne faites pas fi des supériorités naturelles.

LAMBERTIN. — Je crois que tu feras bien de dire qu'on emporte le café, Valentine. D'ailleurs il sera complètement froid.

MADemoiselle LAMBERTIN, à Edmée, elle la regarde par-dessus ses lunettes. — Vous nous manquerez, ma mignonne. Cette grande maison nous paraîtra vide sans vous. C'est si joli la jeunesse!

LAMBERTIN. — Jouissez-en au moins pendant qu'il est temps.

Edmée a un mouvement d'épaules.

EDMÉE, les yeux perdus. — Je ne vois pas que ce soit un si grand bien d'avoir devant soi tant d'années où il n'y aura place que pour le souvenir.

LAMBERTIN. — Qu'est-ce qu'elle dit?

MADAME LAMBERTIN. — Là-bas, quand vous vous retrouverez parmi les vôtres qui n'ont presque pas connu votre fiancé, vous sentirez autrement.

EDMÉE. — Vous croyez?

MADAME LAMBERTIN. — Je l'espère.

MADemoiselle LAMBERTIN. — Le changement est indispensable à votre âge, ma mignonne ; c'est bon pour nous autres de rester au coin du feu.

LAMBERTIN. — Du feu en cette saison, Émilie ! Tu n'y songes pas !

MADemoiselle LAMBERTIN. — C'est une manière de parler.

MADAME LAMBERTIN. — Mais voilà Lucien !

SCÈNE II

LES MÊMES, LE DOCTEUR GUEYMARD.

LE DOCTEUR GUEYMARD. — Vous m'excusez d'arriver si tard... Obligations professionnelles.

LAMBERTIN. — Seulement je ne vous conseille

pas de prendre de café. Plus d'une heure après la fin du repas... A quelle heure avez-vous fini de déjeuner?

LE DOCTEUR GUEYMARD. — Je ne sais pas, vous savez, les repas dans notre existence, cela se sabre en cinq secs.

LAMBERTIN. — C'est détestable. Georgette devrait s'occuper de cela. Je le lui dirai.

LE DOCTEUR GUEYMARD, à *Edmée*. — Et alors... il paraît que vous nous quittez tout à l'heure?

EDMÉE. — Ma mère est venue me chercher.

LE DOCTEUR GUEYMARD. — Ah ! c'est bien, ça... c'est bien... Et alors, monsieur mon beau-père, ça va?

LAMBERTIN. — Comme vous voyez, Lucien.

LE DOCTEUR GUEYMARD. — Pas mal, pas mal, Les yeux un peu injectés cependant.

LAMBERTIN. — C'est vrai?

LE DOCTEUR GUEYMARD. — On verra ça tout à l'heure.

LAMBERTIN. — Tu ne m'avais pas dit cela, Valentine !

MADemoisELLE LAMBERTIN. — Quelles nouvelles nous apportez-vous ? Que dit-on en ville ?

LE DoctEUR GUEYMARD. — Peuh ! pas grand' chose. La fête est fixée au vingt-six.

EDMÉE. — Quelle fête ?

LE DoctEUR GUEYMARD. — Enfin le bal, si vous préférez. Tiens, c'est dommage vous serez partie ; non c'est vrai que vous n'y auriez quand même pas été.

MADAME LAMBERTIN. — Qu'est-ce que c'est que ce bal ?

LE DoctEUR GUEYMARD. — Vous savez bien... je vous ai dit : c'est au profit du monument.

MADemoisELLE LAMBERTIN. — Quel monument ?

LE DoctEUR GUEYMARD. — Eh ! bien du monument pour les morts de la guerre !

MADAME LAMBERTIN. — Alors cela aura lieu ? En lisant cela dans le *Progrès de la Nièvre* nous n'en croyions pas nos yeux.

EDMÉE. — Nous trouvions cela invraisemblable.

LE DOCTEUR GUEYMARD. — L'article « Hardi les gars » ! Eh bien c'est moi qui l'ai inspiré à ce petit morveux de Feuillardet.

EDMÉE. — Un bal pour le monument aux morts ?

LE DOCTEUR GUEYMARD. — Comment voulez-vous qu'on se procure l'argent ?

MADAME LAMBERTIN. — Nous aimons infiniment mieux nous passer de ce monument.

MADemoiselle LAMBERTIN. — Cependant, Valentine, il faut bien honorer nos héros.

MADAME LAMBERTIN. — Ce n'est pas ce monument-là qu'ils réclament de nous.

LE DOCTEUR GUEYMARD. — Qu'est-ce que vous voulez dire ? moi je déteste qu'on coupe les cheveux en quatre.

MADemoiselle LAMBERTIN. — Mais dites-moi, Lucien, est-ce que cette fête au profit de nos pauvres soldats ne risque pas d'être bien triste ?

LE DOCTEUR GUEYMARD. — Les gens en deuil n'auront qu'à ne pas y aller.

MADemoiselle LAMBERTIN. — Je ne sais pas, je me demande.

MADAME LAMBERTIN, *très calme*. — En tout cas l'article que vous vous vantez d'avoir inspiré est une pure ignominie.

LE DOCTEUR GUEYMARD. — Vous dites?

MADAME LAMBERTIN. — J'ai dit une ignominie. Tout simplement.

LE DOCTEUR GUEYMARD. — Ah ! mais dites donc... si vous tâchiez de comprendre une fois par hasard ! La France a besoin qu'on lui confectionne des enfants, ce à quoi nous nous employons de notre mieux, votre fille et moi, quand nous en avons le loisir. (*Murmure ambigu de Mlle Lambertin.*) C'est la meilleure façon de payer notre dette envers les pauvres bougres qui ont été se faire trouer la peau sur les champs de bataille. Ce n'est pas en portant le diable en terre toute la journée que nos braves concitoyens se prépareront à cette opération aussi délicate que nécessaire, et toute votre pruderie, ma chère belle-mère, n'y changera rien. En offrant aux habitants une occasion de se dégourdir, de se réjouir et de s'ébattre quelque peu, notre municipalité s'acquitte d'une tâche proprement nationale. C'est ce que l'excellent Feuillardet a exprimé de façon fort

opportune dans l'article qui a eu le malheur de vous choquer.

LAMBERTIN, à sa sœur. — Que dis-tu de cela, Émilie?

MADemoiselle LAMBERTIN. — Je ne sais pas, je suis troublée.

MADAME LAMBERTIN. — Ce ne sont que beaux prétextes pour justifier le cynisme et la goujaterie ambiants.

LE DOCTEUR GUEYMARD. — Ambiants ! mes félicitations, vous parlez comme à l'Académie française.

MADAME LAMBERTIN. — A une autre époque que la nôtre on n'aurait pas rêvé de pareilles indécentes.

LE DOCTEUR GUEYMARD. — Encore un de ces mots... Un certain nombre de choses fort importantes méritent malheureusement ce qualificatif que je préfère par conséquent reléguer dans un tiroir. Et quant à notre époque... elle n'est déjà pas si mal que cela.

MADAME LAMBERTIN. — Elle est hideuse.

LE DOCTEUR GUEYMARD. — Parce que vous n'avez pas l'esprit scientifique.

MADAME LAMBERTIN. — La science. Parlons-en ! quelle faillite ! Elle n'a pas su seulement civiliser les hommes.

LE DOCTEUR GUEYMARD. — Je ne sais pas ce que cela veut dire. L'homme est un animal dressé pour la chasse et pour l'amour.

MADAME LAMBERTIN. — Je vous en prie, Lucien...

LE DOCTEUR GUEYMARD. — Ce que vous appelez la civilisation c'est de la rêvasserie... (*Il répète.*) De la rêvasserie.

MADemoiselle LAMBERTIN. — Pourtant la justice, le droit...

LE DOCTEUR GUEYMARD. — Tenez, tout ça c'est des mots de végétariens.

LAMBERTIN, *subitement intéressé*. — Comment ? Alors, Lucien, vous croyez à la viande... (*Edmée est prise d'une espèce de rire hystérique, étonné.*) Qu'est-ce que vous avez, Edmée ?

EDMÉE. — Rien. (*A mi-voix à Mme Lambertin.*)

Il croit à la viande ; c'est peut-être sa façon de croire en Dieu.

LAMBERTIN. — Justement, en ce moment je vous dirai que je me demande si je n'ai pas suivi vos prescriptions trop à la lettre. Quand je me regarde dans la glace...

LE DOCTEUR GUEYMARD. — Vous passez votre temps à contempler vos anatomies ? Eh bien vous en avez à perdre. Vous. vous mangerez toujours trop de viande. Ce n'est pas de vous qu'il est question.

Lambertin retombe dans son mutisme.

MADemoiselle LAMBERTIN. — Mais pour en revenir à ce que vous disiez de notre époque, c'est une question si passionnante. Je me demande souvent à quel siècle j'aurais voulu vivre, et il me semble toujours que c'est à celui des tournois et des jeux floraux.

LE DOCTEUR GUEYMARD. — On violait ferme, dans ce temps-là, vous savez. (*A mi-voix.*) C'est vrai qu'il y a des grâces d'état.

MADemoiselle LAMBERTIN. — Au temps des troubadours et des imagiers.

LE DOCTEUR GUEYMARD. — Moi je suis de mon temps et je m'en vante.

MADAME LAMBERTIN, *amèrement*. — Oui quand on n'a eu personnellement que des raisons de se louer de ce qui faisait le malheur des autres...

LE DOCTEUR GUEYMARD. — Plaît-il?

MADAME LAMBERTIN. — Je me comprends.

LE DOCTEUR GUEYMARD. — Je vous prierai de préciser.

MADAME LAMBERTIN. — Chacun ici connaît vos états de service, et je n'ai aucune raison de les rappeler.

LE DOCTEUR GUEYMARD, *montrant sa croix de guerre*. — Et ça, qu'est-ce que vous en faites?

MADAME LAMBERTIN, *avec dédain*. — Ah oui, ça !

EDMÉE, *frémissante*. — Nous savons qu'on peut se faire tuer sans l'avoir « mérité ».

MADAME LAMBERTIN. — Ma chérie...

LE DOCTEUR GUEYMARD. — Se faire tuer ce n'est pas malin, vous savez...

EDMÉE. — Moins malin que de se défilier.

LE DOCTEUR GUEYMARD. — C'est à la portée de tout le monde.

MADAME LAMBERTIN, à *Edmée qui va répondre*. — Laissez-le : c'est un pauvre homme.

Un silence.

LE DOCTEUR GUEYMARD, *se levant*. — Et là dessus, je crois qu'il est temps que j'aille retrouver mes malades. Au revoir.

Il se lève et s'en va.

MADemoiselle LAMBERTIN, à *mi-voix*. — Est-ce que quelqu'un ne pourrait pas le reconduire?

LAMBERTIN. — Mais écoute, Émilie...

MADemoiselle LAMBERTIN. — Gentille Edmée...

EDMÉE, *très sèchement*. — Non, je vous en prie.

LAMBERTIN. — Du reste il est parti.

MADemoiselle LAMBERTIN. — Ces malentendus sont si pénibles, surtout en famille.

EDMÉE. — Où voyez-vous un malentendu?

MADemoiselle LAMBERTIN. — L'un pense d'une façon, l'autre d'une autre ; mais naturellement pour nous autres femmes... enfin je m'entends.

LAMBERTIN. — Quoi qu'il en soit, cette conversation m'a éprouvé et j'ai peur de m'en ressentir. Aussitôt que la voix s'élève à un certain diapason je ne me reconnais plus. (*A sa femme.*) Ce doit être pour cela que la musique me réussit si mal.

MADemoisELLE LAMBERTIN. — Pourtant, une voix mélodieuse ou un violon...

LAMBERTIN. — Si tu faisais quelques pas avec moi, Émilie, peut-être que cette impression se dissiperait. Un peu d'exercice m'est recommandé, et je n'ai pas encore marché plus de sept ou huit minutes.

MADemoisELLE LAMBERTIN. — Tout ce qu'il y a de plus volontiers, Paul ; veux-tu que je porte ton châle?... Si tu avais envie de t'asseoir sous le tilleul.

LAMBERTIN. — Non, il ne faut pas non plus prendre de précautions exagérées, autrement...

Il s'éloigne avec sa sœur.

SCÈNE III

EDMÉE, MADAME LAMBERTIN

EDMÉE. — Ne me regardez pas de cette façon-là mère...

MADAME LAMBERTIN. — Je tâche de me fixer dans l'esprit votre visage de maintenant, Edmée ; j'ai une mémoire absurde qui retient mille détails inutiles et laisse s'évaporer l'essentiel. Je suis très capable de ne plus voir de vous dans quelques jours qu'une silhouette.

EDMÉE. — C'est vrai ? Mais vous avez ma photographie.

MADAME LAMBERTIN. — Malheureusement rien n'a passé en elle de vos traits mobiles, de votre regard animé ; vous avez l'air maussade sur votre photographie, ma chérie...

EDMÉE. — J'étais mal disposée le jour où on l'a faite.

MADAME LAMBERTIN. — C'était au début de vos fiançailles ?

EDMÉE. — Eh bien... tout de même. Cela m'arrive souvent là-bas d'être mal disposée. D'abord je n'ai pas bon caractère, vous avez pu vous en apercevoir.

MADAME LAMBERTIN. — C'est-à-dire que vous êtes impressionnable.

EDMÉE. — Ce n'est pas seulement cela.

MADAME LAMBERTIN. — Les natures profondes sont susceptibles, ma chérie, chacun sait cela.

EDMÉE. — A la maison tout le monde est d'humeur égale ; mon père était autrement, mais maintenant... C'est terrible les gens à humeur inaltérable. D'abord avec eux on se sent toujours en faute, et je n'aime pas ça du tout.

MADAME LAMBERTIN. — Votre franchise m'enchanté.

EDMÉE. — Et puis je ne sais pas, chacun a ses affaires, sa petite vie active qui lui suffit. Tenez, ma sœur aînée, par exemple.

MADAME LAMBERTIN. — Elle ne songe pas à se marier ?

EDMÉE. — Je ne crois pas. Elle est parfaitement contente de son existence. Elle est toujours dans son élément. La guerre, par exemple... eh bien la guerre lui a simplement fourni des occasions nouvelles d'exercer son activité, elle ne l'a pas déconcertée. Je la revois encore à l'hôpital à l'arrivée des premiers blessés ; elle avait l'air de n'avoir pas fait autre chose de sa vie. Les événements la trouvent toujours préparée, habituée. Moi je ne suis pas ainsi. Et alors, comprenez-vous, une grande

douleur comme la mienne éclatant au milieu de ce train train, cela ne va pas, cela jure. On n'est pas à sa place.

MADAME LAMBERTIN. — Mais, ma chérie, ce sont des idées que vous vous faites. La vérité est que les vôtres ont malheureusement peu connu Michel...

EDMÉE. — Oui, cela aussi...

MADAME LAMBERTIN. — Ils l'ont entrevu pendant ses dernières permissions. Cela ne suffit pas à créer un lien. Il faut être juste.

EDMÉE. — Évidemment, si je parlais de lui on m'écouterait, mais comment voulez-vous que cela me suffise?

MADAME LAMBERTIN. — Vous n'en parlez jamais?

EDMÉE. — Jamais. Je me verrouille.

MADAME LAMBERTIN. — Et cela fait mal.

Edmée a un geste.

EDMÉE. — Je ne peux pas supporter qu'on n'ait pour répondre à mes confidences que des exclama-

tions et des mouvements de tête, ce lamentable arsenal de la pitié bon marché. Dans les rares occasions où je me suis vraiment confiée, enfin où j'ai essayé, cela a été navrant. L'autre cherche naturellement à montrer qu'il comprend, mais il n'a pas beaucoup de moyens à sa disposition, il s'efforce sans y réussir à varier ses démonstrations de sympathie. C'est navrant, vous dis-je.

MADAME LAMBERTIN. — Il ne faut pas attacher tant d'importance à ces marques extérieures, du moment que le sentiment est là.

EDMÉE. — Le sentiment que n'alimentent pas des souvenirs communs, c'est terriblement vague ; je vous le répète, moi cela ne me suffit pas. Et alors quand je suis auprès de vous, du seul être qui l'ait connu mieux que moi...

MADAME LAMBERTIN. — Pas mieux que vous Edmée.

EDMÉE. — Aimé autant que moi... Je renais. Il revit quand nous parlons de lui. Au lieu que là-bas où il faut renseigner les autres, c'est vraiment un mort... quelqu'un qui n'est plus là. C'est même pire encore : quelqu'un qui n'a jamais été là. Un rêve qu'on cherche inutilement à évoquer. Ici c'est la

seule réalité, celle qui doit pouvoir illuminer toute une vie. N'est-ce pas?

MADAME LAMBERTIN. — Ma chérie !

EDMÉE. — Et puis ce n'est pas seulement ça... A la maison le mot foi est un mot qui n'a pas de sens. La vie est faite d'occupations. Tenez, dernièrement il y a eu une prise de voile dans nos relations ; si vous saviez les commentaires qu'elle a soulevés à la maison ! Lâcheté en présence de la vie, défection devant les risques de l'existence ! que sais-je ? Alors moi pour qui tous ces grands mots ne signifient rien...

MADAME LAMBERTIN. — Il est inutile de discuter dans ces cas-là. Le désaccord est trop profond.

EDMÉE. — L'idée de l'au-delà, l'idée qui nous soutient vous et moi, n'est-ce pas?... si vous saviez comme tout se décolore parmi ces gens pratiques qui ne croient que ce qu'on voit, qui n'apprécient que ce qu'on fait...

MADAME LAMBERTIN. — Il faut se dire, il me semble, qu'ils ont tout de même une conception très noble de l'existence, votre mère vit pour les autres.

EDMÉE. — Mais qu'est-ce que cela veut dire au juste? qu'elle fournit à des indigents du linge, des bottines ou du savon... elle ne peut pas leur apporter l'espérance qui compte seule.

MADAME LAMBERTIN. — Soyez équitable, Edmée, on ne peut donner que ce qu'on a.

EDMÉE. — Cette espérance ne lui manque même pas! Je ne peux m'entendre qu'avec ceux qui ont les mêmes besoins que moi.

MADAME LAMBERTIN. — Ces espérances, ma chérie, ces certitudes qui nous soutiennent sont le fruit de l'épreuve. Avant d'avoir souffert je ne croyais pas si fortement.

EDMÉE. — On a les souffrances qu'on mérite.

MADAME LAMBERTIN. — Que voulez-vous dire?

EDMÉE. — Il n'y a guère de vie humaine où il n'y ait matériellement de quoi défrayer des tragédies. Seulement cela ne suffit pas : pour souffrir il faut de l'étoffe.

MADAME LAMBERTIN. — Où ai-je lu cette phrase : « les privilégiés de l'esprit sont les élus de la souffrance »?

EDMÉE. — D'accord. Allez dire ça à la maison...

MADAME LAMBERTIN. — Il n'y a pas que cette vie. Ceux qui n'ont pas compris dans celle-ci ouvriront les yeux dans la suivante. Chaque plante murira au gré de l'esprit.

EDMÉE. — Vous croyez qu'il y a un monde où votre gendre comprendra quelque chose?

MADAME LAMBERTIN. — Lucien est à un autre stade que nous, voilà tout. L'œuvre de l'esprit a pour s'accomplir l'éternité.

EDMÉE. — Je n'aime pas ce mot.

MADAME LAMBERTIN. — L'éternité?

EDMÉE. — Il n'évoque pour moi que le silence et la solitude.

MADAME LAMBERTIN. — Si vous lisiez...

EDMÉE. — Les lectures ne me font rien. Ce qui ne vient pas de moi...

MADAME LAMBERTIN. — Tout vient de vous.

EDMÉE, *brusquement*. — Alors, mère, vous êtes sûre que nous le retrouverons? Lui, avec ses yeux; avec sa voix, avec son rire... Son rire.

MADAME LAMBERTIN. — La mort ce n'est qu'un vêtement qui tombe.

EDMÉE, *avec angoisse*. — Mais si ce vêtement était tout ce que j'aime?

MADAME LAMBERTIN. — Ce qui a une valeur en peut pas se perdre.

EDMÉE. — Une valeur absolue... pour qui? Son rire n'est une musique que pour nous.

MADAME LAMBERTIN. — Une âme s'y révèle.

EDMÉE, *hésitante*. — Une âme...

Un silence.

MADAME LAMBERTIN. — On dirait que ce mot vous effraie.

EDMÉE. — Quelquefois, vous comprenez, j'ai peur.

MADAME LAMBERTIN. — De quoi?

EDMÉE. — Que tout cela ne soit littéraire... Voilà que je vous ai blessée.

MADAME LAMBERTIN. — Vous m'avez surprise et un peu peinée.

EDMÉE. — Il y a trop d'angoisse dans mon cœur, voyez-vous... Il faudrait des mois, des années peut-être pour me guérir, et je ne voudrais pas que cette guérison ressemblât au sommeil.

MADAME LAMBERTIN. — Tout à l'heure vous parliez de la foi.

EDMÉE. — En parlerais-je si je la possédais?... Cette atmosphère dans laquelle j'ai vécu, dans laquelle je vais me replonger... Ah ! vous avez de la chance d'être seule.

MADAME LAMBERTIN, *avec un triste sourire*. — Vous croyez ?

EDMÉE. — Ce n'est pas une raison parce que je vis dans un état de révolte sourde contre les miens pour que j'échappe à leur influence ; cette révolte même est leur œuvre. Il y a des moments où cette médiocrité active me semble être le lot véritable de l'homme en ce monde : c'est comme cette lumière blanche, blafarde qui éclaire les maisons par les temps orageux ; parce qu'elle est impitoyable elle paraît plus exacte.

MADAME LAMBERTIN. — La réalité ne peut pas être inférieure à nos plus hautes pensées.

EDMÉE. — Sont-ce seulement des pensées ?

MADAME LAMBERTIN. — Alors c'est sur ces mots-là que vous allez me quitter?

EDMÉE, *s'essuyant les yeux*. — Il faut les oublier : c'est parce que je m'en vais qu'ils me sont échappés. Vous m'écrirez longuement. Il faut être près de moi, toujours... vous rappeler qu'au fond je suis toute seule moi aussi, plus seule que vous ; je n'ai pas un malade à protéger contre lui-même, contre ses inquiétudes.

MADAME LAMBERTIN. — Oui...

EDMÉE. — Ne me dites pas que c'est peu de chose, je ne le sais que trop, et si j'arrêtais ma pensée sur ce néant je ne pourrais pas vous quitter.

Une femme de chambre entre à ce moment avec une dépêche.

MADAME LAMBERTIN. — Marseille... ce doit être de Louis.

Elle ouvre.

EDMÉE. — Votre neveu vous annonce son arrivée?

MADAME LAMBERTIN, *après avoir lu*. — Il sera là lundi pour dîner.

EDMÉE. — Quel homme est-ce?

MADAME LAMBERTIN. — En somme, nous le connaissons peu.

EDMÉE. — Qui sait si la présence de cet élément nouveau dans la maison n'aura pas, même pour vous, d'heureux effets?

MADAME LAMBERTIN. — Quels effets, mon Dieu? Louis est un très brave garçon, mais je n'ai pas de raisons de supposer que nous soyons destinés à devenir intimes.

LAMBERTIN, *entrant avec Mlle Lambertin*. — J'ai vu le petit télégraphiste qui entrait : qu'est-ce que c'est?

MADAME LAMBERTIN. — Ton neveu sera ici lundi.

LAMBERTIN, *d'un ton morne*. — Ah!

MADAME LAMBERTIN. — Tu souhaitais son arrivée...

LAMBERTIN. — Oui, pour l'usine, et encore, tu sais...

EDMÉE. — Mais c'est bien vous qui lui avez offert de venir vous seconder?

LAMBERTIN. — C'est entendu.

EDMÉE. — Vous avez l'air si peu enthousiaste.

LAMBERTIN. — Un nouveau venu dans une affaire comme celle-là c'est une inconnue terrible, voyez-vous. Ce sont des soucis en perspective quand déjà on n'en manquait pas.

EDMÉE. — Pourtant c'était pour vous soulager je croyais...

LAMBERTIN. — D'ici deux ou trois ans il se peut en effet que cela me soulage.

MADAME LAMBERTIN. — Tu exagères, Paul.

MADemoiselle LAMBERTIN. — Mais au moins tu ne seras pas obligé d'aller davantage à l'usine?

LAMBERTIN. — Tu as l'air de croire que mon travail se réduit aux deux ou trois heures que je passe chaque jour à l'usine. Il faut bien te dire qu'au fond je suis toujours sur la brèche, à la merci d'un ennui imprévu, d'une lettre à laquelle il faut répondre sans tarder. Et c'est bien à ce régime-là que ma santé n'a pas résisté... (*Après réflexion...*) à cela et aussi au chagrin, naturellement.

MADemoiselle LAMBERTIN. — Depuis la mort du pauvre Michel tu n'es plus le même...

LAMBERTIN, *non sans emphase*. — J'ai payé mon tribut.

Un silence.

LA FEMME DE CHAMBRE, *entrant*. — Monsieur Octave est là, Madame ; faut-il l'introduire ?

MADAME LAMBERTIN. — Mais certainement. (*A Mlle Lambertin.*) Pourquoi vous levez-vous, Émilie ?

MADemoisELLE LAMBERTIN. — J'ai ma correspondance à faire.

Elle sort.

LAMBERTIN, *à sa femme*. — Décidément Émilie ne peut pas souffrir ton neveu.

EDMÉE. — Ce sont ses mœurs qu'elle n'approuve pas ?

LAMBERTIN. — Ma sœur a toujours été très à cheval...

EDMÉE. — C'est curieux, par ailleurs elle a si peu l'air d'une écuyère...

MADAME LAMBERTIN, *à son mari*. — En tout cas, Paul, tu m'obligeras beaucoup en te refusant cer-

taines plaisanteries qui seraient aussi gênantes pour Edmée que pour moi.

LAMBERTIN. — Entendu : on ne fera pas allusion à la belle Séraphine.

SCÈNE IV

LES MÊMES, OCTAVE

OCTAVE. — Bonjour, tante... Comment allez-vous, mon oncle?... Mademoiselle...

MADAME LAMBERTIN. — Il y a un temps infini qu'on ne t'a vu.

LAMBERTIN. — N'insistons pas.

OCTAVE. — Je ne sais ce que vous imaginez, mon oncle ; j'ai été... pas très bien ces temps derniers, voilà la vérité.

LAMBERTIN. — Tiens, tiens : qu'est-ce que tu as eu ?

OCTAVE. — Ils prétendent que c'est nerveux ; d'ailleurs cette fois je n'ai pas consulté.

LAMBERTIN. — C'est toujours une erreur. Lucien t'aurait peut-être donné un bon conseil.

OCTAVE. — Je vous avoue que l'idée ne me serait pas venue d'aller consulter ce homard bouffi et tonitruant.

LAMBERTIN. — Tu as une manière d'arranger les gens.

MADAME LAMBERTIN. — Mais j'ai vu ton nom aux « Déplacements et Villégiatures » des *Débats*. (A Edmée.) Voilà comment nous sommes informés des faits et gestes de ce monsieur.

OCTAVE. — J'ai passé en effet une quinzaine à Nice.

LAMBERTIN. — Hum !

Un silence.

EDMÉE. — Vous aimez la Côte d'Azur ?

OCTAVE. — Je n'en apprécie que le public, mademoiselle.

EDMÉE. — Par exemple !

OCTAVE. — Oui on vous y sert des plats humains dont je ne déteste pas la saveur composite.

LAMBERTIN. — Moi ces cuisines d'hôtel je m'en méfie terriblement.

OCTAVE. — Tenez en ce moment par exemple on y rencontre des Russes d'un type tout à fait nouveau : le type prince russe désargenté en quête de moyens de subsister et qui, ayant vendu ses bijoux, n'a plus à trafiquer que de son charme, de sa voix : enfin des valeurs non cotées en Bourse. J'en ai rencontré un ou deux qui songent sérieusement à se faire agents bolcheviks. Et puis il y a des croisements dont on commence déjà à pouvoir observer les produits : j'ai vu là-bas un Brésilien qui a convolé avec une Tchecoslovaque... (*A Edmée.*) Quant au pays alors je suis de votre avis : c'est la convention même.

EDMÉE. — Mais je n'ai pas dit cela.

MADAME LAMBERTIN. — Je me souviens pourtant de certains couchers de soleil...

OCTAVE. — Moi je n'aime pas que le paysage soit compris dans le prix de pension...

LAMBERTIN. — Quel type !

OCTAVE. — Mademoiselle est ici en séjour pour quelque temps?...

EDMÉE. — Je pars tout à l'heure.

LAMBERTIN. — Octave aurait pu vous piloter aux environs. C'est un marcheur émérite... ah ! ah ! (*Mme Lambertin fronce les sourcils.*) Qu'est-ce que tu as, Valentine?

EDMÉE. — J'ai lu une plaquette de vers que vous avez publiée...

OCTAVE. — Ah oui?

EDMÉE. — Je ne dirai pas que j'ai tout compris.

OCTAVE. — Vous m'inquiéteriez.

EDMÉE. — Pourquoi?

OCTAVE. — Comprendre des vers... je ne sais pas moi... cela a autant de sens qu'entendre un parfum.

LAMBERTIN. — Oh là là !

EDMÉE. — Alors ce que vous écrivez n'a pas de sens?

OCTAVE. — Qu'est-ce que vous entendez par là?

EDMÉE. — Il me semble que c'est clair.

OCTAVE, *avec ironie*. — Il n'y a jamais d'idée dans ce que je fais.

MADAME LAMBERTIN. — C'est dommage.

OCTAVE, *avec ironie*. — Sûrement.

EDMÉE. — Alors vous écrivez n'importe quoi?

OCTAVE. — C'est justement cela qui est difficile. Essayez un peu d'écrire n'importe quoi et vous verrez : on écrit toujours quelque chose et c'est à recommencer.

EDMÉE. — Vous n'êtes pas sérieux.

OCTAVE. — Cela m'apprendra à vous exposer les principes de mon esthétique.

LAMBERTIN. — Ma tête !... (*A sa femme.*) Et mon déjeuner qui commençait à passer...

EDMÉE. — Je suppose qu'on ne peut pas vous demander d'exemple : il doit falloir être dans un état tout à fait spécial pour composer ces machines-là.

OCTAVE, *tranquillement*. — Il suffit de savoir casser sa montre.

LAMBERTIN. — Il est fou.

OCTAVE. — Rompre avec les associations d'idées, avec la routine mentale imbécile qui à propos d'une pantoufle vous fait probablement évoquer un pied, alors que le pied est la seule chose au monde à laquelle une pantoufle ne doive pas faire penser.

LAMBERTIN. — A quoi veux-tu qu'une pantoufle fasse penser? à une lampe à esprit de vin ou à la société des nations?

OCTAVE. — Pas si mal : votre esprit vient pour une fois de fonctionner en poète, mon oncle.

EDMÉE, à *Mme Lambertin*. — Il est sérieux?

OCTAVE. — Je regrette, mademoiselle, mais j'ai entendu votre question. Seulement elle n'est pas très claire, votre question. Est-ce être sérieux que de marcher comme une pendule et d'associer comme une courroie de transmission? Il me semble plutôt que c'est grotesque.

LAMBERTIN. — Des goûts et des couleurs... dis-moi, Valentine, ai-je toujours les yeux injectés?

EDMÉE, *avec ironie*. — Vous m'ouvrez des horizons.

OCTAVE. — J'en suis très fâché : il n'y a rien de plus morne qu'un horizon : parlez-moi d'une palissade au bout d'une impasse, voilà qui est suggestif ! (*Il se lève.*) Je ne veux pas m'attarder. Bonne nuit, mon oncle. Au revoir, ma tante. Mademoiselle...

Il sort.

SCÈNE V

LES MÊMES, moins OCTAVE

EDMÉE. — Quel drôle d'individu ! je me rappelle ce que Michel m'en avait dit...

MADAME LAMBERTIN. — Michel l'aimait bien au fond.

EDMÉE. — Il ne le savait pas lui-même ; il m'a dit qu'il n'avait jamais su qu'en penser. Moi il ne m'est pas sympathique. Je suis sûre qu'il est content de lui.

MADAME LAMBERTIN. — C'est assez à craindre

EDMÉE. — Qu'a-t-il fait pendant la guerre ?

MADAME LAMBERTIN. — Il n'a été mobilisé qu'à

la fin et il a été rapidement réformé : il est frêle.

EDMÉE. — On en a pris pour le service armé qui étaient autrement frêles que cela.

LAMBERTIN. — J'ai pour principe de ne jamais juger la santé des gens d'après les apparences. A me voir, par exemple, on ne dirait pas que j'en suis où j'en suis.

EDMÉE. — Qu'est-ce que c'est que cette femme avec qui il vit?

MADAME LAMBERTIN. — Il ne vit pas avec elle.

EDMÉE. — Cela revient au même.

MADAME LAMBERTIN. — Une ancienne actrice, je crois... Il y a des circonstances atténuantes en faveur d'Octave, Edmée. Il a perdu ses parents au moment où il aurait eu le plus grand besoin d'eux.

EDMÉE. — Mais vous, mère, vous n'avez pas cherché à prendre sur lui quelque ascendant?...

MADAME LAMBERTIN. — Il n'habite ici que depuis peu de temps. Il a longtemps suivi des cours à Paris. A distance... J'aurais peut-être dû. Mon

frère qui est son tuteur était censé s'occuper de lui.

Un silence.

EDMÉE. — Après tout, cela ne vous regardait pas.

Ici reprend la scène de la première version avec Mme Tourneur.

ACTE II

Deux mois plus tard — dans la maison.

SCÈNE PREMIÈRE

EDMÉE, MADAME LAMBERTIN

MADAME LAMBERTIN. — Tu as des nouvelles de chez toi, ma chérie?

EDMÉE. — Oui, je ne me trompais pas. Ce sera officiel la semaine prochaine.

MADAME LAMBERTIN. — Tu veux dire... pour ta mère?

EDMÉE. — Oui, son mariage avec M. Geffroy.

MADAME LAMBERTIN, *affectueusement*. — Et alors?

EDMÉE. — Alors... rien.

MADAME LAMBERTIN. — Ce n'est pas une surprise, tu m'en avais parlé souvent...

EDMÉE. — Oui, mais à présent que c'est une certitude...

MADAME LAMBERTIN. — C'est d'après ce que tu m'as dit toi-même, une très belle intelligence.

EDMÉE. — Mais ce n'est que cela. Et puis... si la première fois ce n'avait pas été un mariage... tu comprends : mais vraiment ils étaient unis — ou enfin tout le laissait croire. Alors ce sentiment que rien n'est solide, que rien ne tient, que tous les liens sont frêles et menteurs.

MADAME LAMBERTIN. — Tous les liens?

EDMÉE. — Peut-être est-ce folie de répondre de soi.

Mme Lambertin l'examine attentivement.

MADAME LAMBERTIN. — Ma chérie, si jamais toi-même... il ne faudrait pas hésiter à te confier à moi.

EDMÉE, *avec un rire amer*. — Qu'est-tu allée imaginer?

MADAME LAMBERTIN. — Mais ce qui après tout pourrait fort bien arriver.

EDMÉE, *secouant la tête*. — Non.

MADAME LAMBERTIN. — Toi-même à l'instant...

EDMÉE. — Tu ne m'as pas comprise.

Un silence.

MADAME LAMBERTIN. — Il ne faudrait pourtant pas te blesser pour cela, ma chérie.

EDMÉE. — Il n'en est pas question, mais si toi-même tu te méprends sur moi... que me reste-t-il?

MADAME LAMBERTIN. — Mais il me semble que d'habitude nous nous comprenons.

EDMÉE. — D'habitude. (*Un silence.*) Pardon : cette lettre m'a bouleversée, je ne peux pas te le cacher, et quand je pense qu'il faudra y répondre ! C'est à ces heures-là qu'on sent trop fortement qu'il faut être deux dans la vie et qu'une femme seule ce n'est pas même tout à fait une personne.

MADAME LAMBERTIN. — En quel mépris tu tiens notre sexe !

EDMÉE. — Ce mariage... Je suis sûre qu'au fond maman avec toute sa lucidité, avec toute sa raison,

n'a été que le jouet de cet individu. Nous sommes peut-être méprisables, mais eux...

MADAME LAMBERTIN. — Le pauvre Louis n'est pas encore revenu de sa misanthropie.

EDMÉE. — Oh ! lui, il me réconcilierait avec l'humanité. On n'est pas plus simplement bon.

MADAME LAMBERTIN. — Faut-il qu'il le soit pour avoir trouvé grâce devant toi !

EDMÉE. — Suis-je donc si malveillante ?

MADAME LAMBERTIN. — Sévère en tout cas.

EDMÉE. — A côté de toi comment ne pas le paraître ?

MADAME LAMBERTIN. — Je ne prends pas cela comme un compliment, Edmée.

EDMÉE. — Peut-être as-tu tort. Crois-tu, par hasard, que je ne t'admire pas quand je vois ta douceur avec les tiens ?

MADAME LAMBERTIN. — Apprendre à ne pas juger, Edmée, il n'y a que cela qui permette de vivre. Il m'arrive d'ailleurs plus souvent qu'à mon tour de piétiner ce beau principe.

EDMÉE. — Apprendre à ne pas juger : voilà une phrase que maman ne comprendrait pas.

MADAME LAMBERTIN. — Et toi, ma chérie, es-tu sûre de la comprendre?

EDMÉE. — C'est comme tout ce qui te concerne : je voudrais être comme toi et j'essaye de toutes mes forces. Je suis toujours récompensée quand j'essaye ; je me sens plus près de Michel...

MADAME LAMBERTIN, *tendrement*. — Ma chérie...

SCÈNE II

LES MÊMES, LA FEMME DE CHAMBRE
puis PINCHARD

LA FEMME DE CHAMBRE. — Madame, c'est un homme qui voudrait parler à Madame. Je n'ai pas bien compris le nom... Panchard ou Pinsart...

MADAME LAMBERTIN. — C'est un mendiant?

LA FEMME DE CHAMBRE, *froissée*. — Je ne crois pas, Madame.

MADAME LAMBERTIN. — Je vous demande.

LA FEMME DE CHAMBRE. — J'ai comme une idée que c'est à propos de M. Michel, d'après un mot qu'il a dit.

MADAME LAMBERTIN. — Il faut le recevoir. (*A Edmée.*) Tu ne crains pas une émotion inutile?

EDMÉE. — Non.

La femme de chambre sort.

MADAME LAMBERTIN. — Je cherche à reconnaître ce nom... Pinsard...

PINCHARD *entrant, tenue misérable.* — Mesdames, j'ai bien l'honneur... C'est vous qui êtes la mère du sergent Lambertin?

MADAME LAMBERTIN. — Vous avez connu mon fils?

PINCHARD. — C'était mon sergent.

MADAME LAMBERTIN. — Vous vous appelez?

PINCHARD. — Pinchard .

Il épelle en disant p i n pin.

MADAME LAMBERTIN, à Edmée. — Tu te rappelles le nom de Monsieur?

Edmée a un signe de dénégation.

PINCHARD, *avec un rire*. — Le sergent il ne devait pas vous causer de tous les bonshommes, bien sûr, il aurait eu de quoi faire.

MADAME LAMBERTIN. — Et alors vous êtes venu...

PINCHARD. — C'est qu'il faut vous dire que je viens seulement d'être démobilisé. Parce que moi je suis rapatrié d'Allemagne, et alors je craignais que des fois la poste...

MADAME LAMBERTIN, *d'une voix tremblante*. — C'est un renseignement que vous avez à nous donner?

PINCHARD, *sans comprendre*. — Comment ça un renseignement?

MADAME LAMBERTIN. — Enfin, des nouvelles?

PINCHARD, *regardant la robe de deuil*. — Mais vous savez...

MADAME LAMBERTIN. — Oui nous savons.

PINCHARD. — Parce que moi je suis pas pour donner ces nouvelles-là aux familles. Il y a des types que ça ne leur fait rien de dire aux personnes « votre fils est mort », moi je suis pas du tout comme

ça. Seulement moi, pas? J'ai été fait prisonnier le jour que le sergent a été tué. C'est une fichue déveine que le sergent il n'ait pas été aussi fait prisonnier. (*Murmure indistinct d'Edmée.*) Parce qu'on a presque tous été chopés ; on s'en doutait bien depuis le matin qu'on était quasiment cernés. Si les copains de la 6^e ils avaient su y faire, bien sûr que ça serait pas arrivé.

MADAME LAMBERTIN, *indistinctement*. — Et alors, mon fils?

PINCHARD. — Le sergent était comme fou : « moi je veux pas être prisonnier », qu'il disait. Alors nous, vous comprenez : « Faut pas se biler, mon sergent » qu'on lui disait, c'est une chose à laquelle on ne peut rien. » Mais il était comme un forcené. C'est tout juste s'il ne nous menaçait pas de nous casser la gueule. Et puis j'sais pas, je suppose qu'il en a pris son parti. Il s'est mis à écrire. Même que voilà son stylo que je vous rapporte.

Il sort un stylographe d'une poche.

EDMÉE, *à mi-voix*. — Ce n'est pas celui que je lui avais donné.

MADAME LAMBERTIN. — Non, mais je le reconnais, nous l'avions acheté ensemble au moment où il croyait l'avoir perdu.

PINCHARD. — Après ça il m'a appelé : « Pinchard, qu'il m'a dit, des fois que tu serais prisonnier et que moi je serais zigouillé, est-ce que tu te chargerais de donner cette lettre chez moi? »

MADAME LAMBERTIN. — Pourquoi est-ce à vous?... Et cette lettre vous l'avez?

PINCHARD. — La voilà.

Il la tend.

MADAME LAMBERTIN. — Mon Dieu...

PINCHARD. — Vous comprenez, tant que j'étais en Bochie y avait rien à faire pour l'envoyer, cette lettre ; les Boches y n'l'auraient pas laissé passer.

EDMÉE. — Mais une fois en France...

PINCHARD, *sans sincérité*. — J'ai cru que je l'avais perdue. Je l'ai seulement retrouvée ces jours-ci. Et puis quand même j'aurais pas osé la confier à la poste.

Un silence.

EDMÉE. — C'est très délicat de votre part.

PINCHARD. — J'habite Fontaine aux Moines, ce n'est pas bien loin d'ici.

MADAME LAMBERTIN. — Veux-tu noter l'adresse de Monsieur, Edmée?

PINCHARD. — Albert Pinchard, cultivateur, Fontaine aux Moines.

Un silence.

MADAME LAMBERTIN, *poliment*. — Vous avez retrouvé tous les vôtres en bonne santé?

PINCHARD. — Y a pas eu de mal, sauf que ma femme... mais ça !

MADAME LAMBERTIN. — Nous irons vous voir, vous nous donnerez des détails.

PINCHARD. — Ce n'est pas beau chez nous, on a de la peine...

Les deux femmes se consultent du regard.

MADAME LAMBERTIN. — Vous n'auriez pas besoin... de quelque chose?

EDMÉE, *nerveuse*. — Il nous dira cela quand nous irons le voir à Fontaine aux Moines.

PINCHARD, *se levant*. — Il ne faut pas vous

déranger... maintenant si des fois vous aviez du linge de trop.

Madame Lambertin l'accompagne et rentre aussitôt.

SCÈNE III

EDMÉE, MADAME LAMBERTIN

EDMÉE. — Je vais te laisser lire cette lettre, elle est pour toi.

MADAME LAMBERTIN. — Tu vas me la lire, Edmée, j'ai la vue trouble en ce moment.

EDMÉE. — Cette lettre ne m'est pas destinée, peut-être ne voulait-il pas que je la lise.

MADAME LAMBERTIN, *la lui donnant*. — Lis.

Elle s'assied auprès d'Edmée et passe le bras autour de son cou.

EDMÉE, *à mi-voix*. — « Chère maman... » Je ne pourrai pas lire ! c'est presque effacé. « Il me semble que je t'ai négligée tous ces temps et c'est à toi que j'éprouve le besoin d'écrire maintenant — à toi seule ». Souligné... « Je sais que je vais mourir ».

(*Elle s'arrête un instant.*) « Nous sommes cernés et la basse satisfaction que ne dissimulent pas quelques-uns de mes hommes devant la capture certaine me remplit de dégoût, elle me donne envie de... Mais cela n'a pas d'importance. Ce n'est pas cela que je vais te dire maintenant... Comment sauras-tu ce que je suis devenu? Je donnerai ce mot au hasard à l'un de mes hommes, un des moins disposés à se défendre quand l'ennemi attaquera, puisqu'il va attaquer tout à l'heure... Ta solitude, maman... Mais je ne veux pas y penser, sans cela qui sait si je ne ferais pas tout à l'heure moi aussi le geste lamentable.

MADAME LAMBERTIN. — Il s'est tué !...

EDMÉE. — « N'aie pas peur, je ne me tuerai pas. Il ne faut pas que cette idée-là t'obsède, je te jure que je ne me tuerai pas.

« Seulement tu ne peux pas demander que je ne me défende pas ; et dans ces moments-là celui qui se défend... Il me semble d'ailleurs que lorsque nous nous sommes quittés le mois dernier tu ne pouvais pas espérer que nous nous reverrions ; non, quand je me rappelle ce que nous avons dit à la gare, par exemple, je ne puis croire que tu aies gardé l'espoir de me revoir vivant. Ces mots auraient perdu leur sens et leur vertu s'il nous avait été

réserve de pouvoir un jour les évoquer ensemble sur cette terre. Leur vertu... ne me demande pas d'expliquer ce que ce mot signifie pour moi. Il ne faut pas attendre de moi que je me comprenne et je n'ai même pas le temps d'essayer. C'est comme pour Edmée... (*Elle s'arrête; Mme Lambertin esquisse un mouvement comme pour prendre la lettre; Edmée reprend.*) Je découvre que je ne pourrai pas lui écrire, parce qu'Edmée en comparaison de toi, je sens tout de même trop fortement que pour moi c'est la nouveauté, l'inconnu, et en ce moment tout ce qui n'est pas absolu, indubitable, semble se retirer de moi. Je ne sais pas ce que fera Edmée après ma mort, je ne sais même pas ce que je souhaite qu'elle fasse. C'est l'inconnu, tu vois, même en moi. Tandis que toi... Il m'est venu une idée ; je n'aurai pas le temps de l'examiner. Je te la livre telle qu'elle a jailli en moi ; il me semble que si elle était tout à fait insensée je n'aurais pas pu la concevoir en un pareil instant. Octave... Il m'a écrit une lettre dont tu ne peux même pas soupçonner la tendresse. Il est très seul lui aussi... et lui personne ne l'a aimé. Pourquoi ne vivrait-il pas désormais à la maison ? il est marqué pour survivre ; il ne faut pas me dire qu'il a des idées étranges, déplaisantes.

« C'est une âme à sauver... Je ne vais pas pouvoir continuer... »

MADAME LAMBERTIN. — C'est tout?

EDMÉE. — C'est tout.

Un très long silence.

MADAME LAMBERTIN. — Quelle impression t'a faite cet homme?

EDMÉE. — Et à toi?

MADAME LAMBERTIN. — Je ne crois pas qu'il ait l'âme d'un héros.

EDMÉE. — En effet. Si tu vas à Fontaine aux Moines je ne t'accompagnerai pas.

MADAME LAMBERTIN. — Tous les détails...

EDMÉE. — Ce qui vient de cet homme ne peut pas compter ; et puis... non, ce que je sais me suffit.

MADAME LAMBERTIN. — Ma chérie, il ne faudrait pourtant pas...

EDMÉE. — Je ne voulais pas lire cette lettre.

MADAME LAMBERTIN. — M'aurais-tu pardonné de ne pas te la laisser lire?

EDMÉE. — Pourquoi a-t-il écrit cela?

MADAME LAMBERTIN. — En un pareil moment est-on encore soi-même?

EDMÉE. — Tu sais bien que c'est le plus profond de soi qui remonte.

MADAME LAMBERTIN. — Ce n'est pas sûr... On dirait que tu m'en veux.

EDMÉE, *elle a un mouvement*. — Je n'en veux à personne, rassure-toi. Seulement c'est tellement cruel, gratuit surtout... Et tu dis qu'il n'y a pas de hasard?

MADAME LAMBERTIN. — J'en suis plus certaine que jamais... Cette lettre, il y avait toutes les chances pour qu'elle ne nous parvînt pas ; à vues humaines elle ne devait pas nous être remise.

EDMÉE, *amèrement*. — A vues humaines, comme tu dis, je ne devais pas non plus être là quand elle te parviendrait : est-ce aussi en vertu d'un arrangement providentiel que j'ai eu le bonheur d'en prendre connaissance? cet arrangement, Michel en tout cas ne l'escomptait guère. Sans cela...

MADAME LAMBERTIN, *sans répondre*. — En présence d'un fait aussi impossible à prévoir quelque

chose m'affirme qu'il y a une raison, un sens à découvrir.

EDMÉE. — C'est une voix, ce « quelque chose » ?

MADAME LAMBERTIN. — Si cette croyance que tu m'envies ne m'assurait pas au moins de cela...

EDMÉE. — Je ne l'envie peut-être pas tout à fait autant en ce moment. Mais tu ne m'as pas répondu. L'affreuse humiliation que je ressens était-elle voulue elle aussi ?

MADAME LAMBERTIN. — Je ne te comprends pas...

EDMÉE. — Oh si ! tu me comprends...

MADAME LAMBERTIN. — Que Michel à sa dernière heure n'ait pas voulu t'enchaîner...

EDMÉE. — Il ne sait même pas s'il souhaite que je lui reste fidèle.

MADAME LAMBERTIN. — Feindre cette incertitude n'était-ce pas le meilleur moyen de te laisser ton entière liberté ?

EDMÉE. — Cette lettre ne m'était pas destinée

MADAME LAMBERTIN. — Mais pouvait tomber entre tes mains.

EDMÉE. — Quelle prévoyance tu lui prêtes !

MADAME LAMBERTIN. — Il n'y a pas de sentiment si délicat que Michel ne fût capable de l'éprouver.

EDMÉE. — Eh bien, c'est curieux, moi je ne trouve pas cette lettre délicate. Oh ! il est excusable de l'avoir écrite, je l'accorde.

MADAME LAMBERTIN. — Excusable, Edmée ! est-ce là tout ce que tu trouves à dire ?

EDMÉE. — Oh ! je conçois que tu en juges autrement. Tu as eu la bonne part dans ses dernières pensées... Seulement si tu te mettais à ma place...

MADAME LAMBERTIN. — Cette phrase n'était pas faite pour être lue par toi.

EDMÉE. — Alors il ne devait pas l'écrire ; elle ne pouvait que t'éloigner de moi, faire naître en toi à mon endroit les doutes les plus injurieux. Et puis d'ailleurs... ne disais-tu pas à l'instant que cette lettre n'avait d'autre but que de m'enlever un scrupule ?

MADAME LAMBERTIN. — Je n'ai pas dit exactement cela.

EDMÉE. — Pas exactement... Il y a cinq minutes d'ailleurs tu mettais ces mots sur le compte de son égarement. Il faudrait tout de même s'entendre.

MADAME LAMBERTIN. — Je cherche, ma chérie, je...

EDMÉE. — Il n'y a rien à chercher, c'est très clair. (*Un silence.*) Évidemment cette suggestion au sujet d'Octave ferait douter qu'il fût encore lui-même.

MADAME LAMBERTIN. — Pourquoi?

EDMÉE. — Tu me le demandes sérieusement?

MADAME LAMBERTIN. — Nous ne savons pas ce qu'Octave lui a écrit.

EDMÉE. — Et quant à moi je ne désire pas l'apprendre. Que Michel ait pu être dupe de ce plaisantin vicieux... je t'assure que je préfère l'oublier.

MADAME LAMBERTIN. — Cette dureté de ta part

m'étonne tout de même. Mais tu es encore bouleversée et je ne veux pas discuter.

EDMÉE. — Pas cela, mère. Tu me connais assez, je suppose, pour savoir que je prendrais ces ménagements comme un outrage.

MADAME LAMBERTIN. — Je ne te reconnais pas.

EDMÉE. — Tu prends au sérieux cette requête... d'un mourant?

MADAME LAMBERTIN. — De quel ton tu as dit ce mot, Edmée!

EDMÉE. — Je me reporte à ton explication numéro un : il n'était plus lui-même, m'as-tu dit.

MADAME LAMBERTIN. — Je le retrouve au contraire tout entier dans ce mouvement de générosité.

EDMÉE. — Qui ne lui coûtait guère, avoue-le. Je ne sais pas, mais je ne vois pas ce qu'il y a d'admirable dans cette désinvolture... Tu es scandalisée : pour toi on dirait que la mort prochaine ceint d'une auréole toutes les pensées d'un être ; mais moi je ne sens pas du tout comme cela... Elle

a bien trop de chances au contraire de nous arracher à nous-mêmes.

MADAME LAMBERTIN. — C'est le plus profond de nous qui remonte, disais-tu tout à l'heure.

EDMÉE. — Tu veux donc me forcer à croire qu'il ne m'a jamais aimée !

Un silence.

MADAME LAMBERTIN. — Oublions cette lettre.

EDMÉE. — Cela t'est facile.

MADAME LAMBERTIN. — Ne crois-tu pas que l'idée de son agonie devrait seule occuper nos pensées ?

EDMÉE. — Nieras-tu que la lecture de cette lettre ait été un réconfort pour toi ?

MADAME LAMBERTIN. — Il n'y avait pas en moi de jalousie à tranquilliser.

EDMÉE. — Je n'en doute pas ; tu savais de longue date à quoi t'en tenir, je suppose.

MADAME LAMBERTIN. — Je ne t'aurais pas crue

capable d'un sentiment... si mesquin et d'une pareille injustice.

EDMÉE. — Ce n'est pas ma faute si je suis forcée de comparer nos deux lots en ce monde.

MADAME LAMBERTIN. — Va, s'il avait vécu et s'il avait dû choisir, ce n'est pas moi qu'il aurait sacrifiée.

EDMÉE. — Maigre nourriture que cet « aurait » pour mon ambition !

MADAME LAMBERTIN. — Ne trouves-tu pas que cette discussion nous avilit ?

EDMÉE. — Il est facile de rester digne quand on n'a pas de raison...

MADAME LAMBERTIN. — Pas de raison de souffrir ? Edmée ? j'ai perdu mon fils.

EDMÉE. — Mais je n'ai jamais eu mon fiancé... Et puis, tu ne l'as pas perdu, ce n'est pas vrai. Tu n'es pas seulement sûre de sa tendresse, tu es sûre de sa présence... sûre qu'il entend ces mots atroces que je n'ai pas la force de retenir.

Elle éclate en sanglots.

MADAME LAMBERTIN. — Ma chérie, rassure-toi, ces paroles-là ils ne les entendent pas, pas plus que nous ne voyons la nuit. L'amour est comme la lumière...

EDMÉE. — C'est tellement misérable, tellement mesquin, oui, tu as raison.

MADAME LAMBERTIN. — Mais va, cela ne nous a pas séparées : c'est encore une épreuve qui nous a permis de mieux reconnaître la force de ce qui nous unit.

FIN

ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE PLON
A MEAUX, LE VINGT FÉVRIER
MIL NEUF CENT CINQUANTE-ET-UN

Dépôt légal : 1950.
Mise en vente : 1950.
Numéro de publication : 146.
Numéro d'impression : 5090.
Nouveau tirage 1951.

WITHDRAWN
FROM STOCK
QMU LIBRARY

